



Zora

Saranguino - tome 7

Emmanuelle AMADIS



Zora

Sarangins – 7

Du même auteur aux Éditions Sharon Kena

Sarangins :

1. Sélog
2. Hellus
3. Anhem
4. Qivia
5. Zar
6. Amnésie

L'erreur de Toborel

Les Rescapés

Emmanuelle Amadis

Zora

Sarangins – 7

Sharon Kena
EDITIONS

« Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4). « Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

©2015 Les Editions Sharon Kena
www.leseditionssharonkena.com

Table des matières

[Prologue](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

Prologue

Quitter la Terre n'avait pas été facile. Zora avait laissé sa famille, son ancienne vie derrière, mais elle sentait au plus profond de son être que son avenir se trouvait ailleurs. Certes, elle était à demi humaine, mais sa part Sarangin était indéniablement la plus importante.

L'arrivée du Fyrir avait été un miracle, et l'opportunité que lui avait offerte Obronca de la garder à bord presque inespérée. Et par reconnaissance, elle s'était plutôt bien comportée durant leur voyage jusqu'au système de Merak, même si certaines de ses habitudes avaient initialement perturbé les Sarangins qui ne la connaissaient pas depuis l'enfance.

Zora avait même accepté de rester cachée, pour ne pas subir les conséquences d'une superstition locale, affirmant qu'une femme venue d'ailleurs provoquerait d'irréversibles et d'effrayants changements lorsqu'elle quitterait leur monde.

C'était un peu frustrant, mais découvrir que ses capacités ne se limitaient pas à savoir quels Sarangins étaient neutres – autrement dit qui ne pourrait jamais conclure Chèile – avait été une merveilleuse surprise, tant la jeune femme avait à cœur d'aider son peuple dans ses recherches.

S'apercevoir qu'elle pouvait, avec quelques efforts, retrouver parmi des milliers d'hommes ceux qui avaient le plus de chance de correspondre à une potentielle promise, était plus qu'elle n'avait rêvé pouvoir apporter à ses compagnons.

Et pourtant, elle venait de découvrir qu'elle pouvait faire encore plus.

Sans sa nouvelle passion pour le pilotage, il était probable qu'elle n'aurait pas découvert l'étendue de ses capacités ; son désir de montrer ses aptitudes à voler à Lohan et l'envie de ce dernier de lui faire découvrir un peu plus que des terrains vierges, lui avait permis de réaliser qu'elle pouvait elle aussi trouver des promesses.

Contrairement à sa mère, Zora ne voyait pas les visages des Sarangins se superposer à ceux des femmes, et elle ne pouvait pas non plus les dénicher sur une carte ou un plan comme sa sœur Hélène. Toutefois, si elle se trouvait assez proche d'un Chèile, avec un peu de concentration, elle pouvait les « sentir ».

Restait encore à trouver un moyen de lui permettre de sillonner les deux planètes habitées du système de Merak en toute sécurité.

Zora avait proposé de se travestir en homme, Obronca avait trouvé l'idée insuffisante, trop dangereuse à son goût. Lohan avait alors proposé de lui donner une dimension plus mystique, religieuse, afin de pouvoir l'entourer d'interdit apte à la protéger de la curiosité des Merakouides.

Chapitre 1

Malgré l'impatience de Zora, il fallut plusieurs jours avant que tout le monde soit d'accord et que chacun estime leur imposture crédible.

Ils utilisèrent la découverte des jumelles pour laisser échapper deux ou trois allusions au sujet du chef de cette soi-disant religion ; juste assez pour que l'information remonte jusqu'aux administrateurs locaux, mais pas suffisamment pour que cela provoque leur inquiétude.

Pendant ce temps, Zora, aidée de Dari, achevait la réalisation du masque qu'elle porterait lors de ses déplacements hors du vaisseau.

Si, au départ, ils avaient envisagé un masque intégral, ils y avaient rapidement renoncé, en réalisant qu'il lui serait délicat, voire impossible, de manger ou de boire sans se découvrir. Et, ne sachant ce que leur réservait l'avenir, ils préférèrent se préparer à cette éventualité, même si les dogmes inventés de toutes pièces devaient, en principe, les prémunir de ce genre de désagrément.

Large et couvrant, il masquait la totalité de son visage, ainsi que ses oreilles, jugées trop petites et délicates. La proéminence de ce qui pouvait passer pour un bec recourbé masquait habilement sa bouche, mais était suffisamment éloignée de sa peau pour lui permettre de porter des aliments à ses lèvres, par en dessous. Cette astuce lui permettait également de respirer en toute liberté.

La matière utilisée, à la fois légère et microporeuse, rendait le port du masque supportable pendant de longues heures, même si Zora se plaignait de devoir sacrifier un peu de son champ de vision.

Dari trouvait cet incon vénient plutôt rassurant, Zora n'apprécierait pas de le porter constamment, et de fait, elle ne chercherait pas à s'imposer d'interminables heures de vol au mépris de son bien-être.

Il avait cependant dû se faire violence pour lui couper les cheveux. S'il s'y était résolu, c'est qu'elle avait menacé de le faire elle-même. Il savait que Zora avait envisagé de se raser complètement le crâne, et, craignant qu'elle n'ait pas totalement oublié cette idée inadmissible, préféra donc se charger de sa coupe.

Loin de la perturber, la perte de sa chevelure semblait l'amuser, elle trouvait mille et un avantages à les avoir aussi courts que les hommes.

Cela irritait d'ailleurs Dari qui la soupçonnait d'envisager de les garder en état à l'avenir, au lieu de les laisser repousser, comme il l'espérait. Il se promit de la surveiller de près pour éviter qu'elle ne les recoupe trop régulièrement.

Pour son habillement, elle continuerait à utiliser les tuniques et les pantalons traditionnels. Outre le fait que cela permettrait à Zora de porter ses vêtements habituels et confortables lorsqu'elle survolerait les villes et les villages, ils la démarqueraient peu des autres hommes.

Il avait toutefois été décidé qu'elle posséderait au moins une tunique brodée, pour le jour où il lui faudrait rencontrer Mingo dans sa nouvelle fonction, celui de Hepe. C'était le nom qu'ils avaient décidé d'attribuer au représentant le plus important de leur pseudo religion.

C'est donc ainsi qu'elle commença à quadriller la planète mère, Obronca et ses hommes lui imposant dans un premier temps de rester loin des grandes agglomérations, afin que son manège ne paraisse pas trop inquiétant.

Il fallut moins de trois jours à Mingo pour chercher à entrer en contact avec Obronca, mais il était plus intrigué par la récente découverte d'une dizaine de Chèiles, que par le survol méthodique de la zone nordique de la colonie.

Obronca lui expliqua alors que leur Hepe, leur guide spirituel, était à l'origine de cette recrudescence de révélations. Face à l'étonnement de Mingo, il lui expliqua qu'au cours des huit derniers mois, leur Hepe s'était attaché à ressentir les auras spécifiques de leur monde, et qu'il pouvait à présent les dissocier de ceux des femmes qui leur étaient destinées.

Si, dans un premier temps, cette explication fut suffisante, et permit à Zora de survoler ses premières grandes villes, les Merakouides devinrent nerveux quand ils purent avoir une image du personnage, réalisant qu'il pilotait parfois la navette, mais surtout, qu'il semblait particulièrement efficace.

Moins de quinze jours s'écoulèrent avant qu'ils ne se trouvent dans l'obligation de procéder à une véritable rencontre entre Mingo et leur Hepe.

Afin de divertir un peu l'attention du représentant, ils le convièrent à venir sur le vaisseau, autorisation qu'il n'était jamais parvenu à obtenir jusqu'à présent. Cette astuce permettait, en outre, d'expliquer partiellement la raison pour laquelle Zora était restée en retrait, et pourquoi elle n'avait jamais mis les pieds sur leurs planètes.

— Si le Hepe venait à poser un pied sur votre monde, il perdrait ses repères et ses pouvoirs, avait expliqué Obronca très sérieusement. C'est également pour ça que vous ne serez pas autorisé à le toucher, ou à lui adresser directement la parole.

Ces artifices n'étaient pas totalement dénués d'intérêts. Si par malheur son identité venait à être découverte, les Sarangins espéraient que l'absence de contact physique avec l'une des planètes les autoriserait à ne pas assimiler Zora à celle qui devait bouleverser leur monde. Ce serait certes une question d'interprétation qui ne s'avérerait pas forcément suffisante, mais elle valait d'être tentée : on ne pouvait pas affirmer qu'elle était venue sur leur monde, car elle n'y avait jamais mis les pieds.

Cela avait, en outre, l'avantage de ne pas permettre à l'homme de circuler dans le vaisseau. Car Obronca avait décidé qu'un seul représentant pouvait approcher le Hepe, et par curiosité, autant que par témérité, il savait que Mingo se

proposerait.

Ce dernier les côtoyait depuis leur arrivée, il se montrerait moins méfiant qu'un autre.

Ce furent les Sarangins eux-mêmes qui l'amènèrent à bord, et il ne fut pas autorisé à s'éloigner du hangar sur lequel il avait apponté. Zora, sous son déguisement, fit une courte apparition, restant à plus d'un mètre de lui, et répondant à quelques questions superficielles par l'intermédiaire de Dari.

Ce dernier aurait préféré qu'un homme prenne la place de Zora, mais Obronca savait que Mingo se montrerait attentif à celui auquel il allait être présenté, et qu'il le comparerait mentalement aux diverses images qu'ils avaient pu obtenir d'elle. Il aurait été risqué et inutile de tenter une telle supercherie.

Heureusement, les déplacements naturellement martiaux de Zora ainsi que l'aspect de ses mains, abîmées par ses activités mécaniques, ne dénotaient pas du tout sa nature féminine, et trompèrent facilement Mingo quant à son sexe.

Aussi courte que fût cette rencontre, elle sembla suffisante pour rassurer les Merakouides, et Zora put ensuite sonder les planètes sous son déguisement, sans le moindre souci ou tentative d'interception.

Elle eut cependant besoin de plusieurs mois pour parvenir à découvrir toutes les femmes destinées à conclure Chèile, certains secteurs se trouvant très isolés, et d'autres, trop surpeuplés pour qu'elle puisse les sonder rapidement. Toutefois, une dizaine de mois plus tard, tous ceux qu'elle avait désignés comme étant associés à ces planètes avaient trouvé leur Chèile et vivaient l'équivalent sarangin d'un conte de fées.

Contrairement à ce qu'ils avaient mis en place sur terre, les hommes avaient intégré la société merakouide plus profondément, se coulant dans les habitudes et les coutumes de ce peuple avec une aisance qui leur avait permis d'y être acceptés sans la moindre réticence. Leur mode de vie, résolument pacifiste, était bien plus proche et respectueux des êtres que ne l'était celui de la race humaine, ce qui simplifiait leur adaptation, permettant aux Sarangins de vivre avec eux, plutôt qu'au milieu d'eux.

Les conditions très différentes de celles rencontrées sur la terre entraînaient des choix autres, et si les Sarangins n'envisageaient pas de laisser des navettes sur place pour leurs ressortissants, Obronca décida d'installer, avec l'aide et l'accord des Merakouides, un relais de transmission pour pouvoir garder des contacts avec eux.

Il était toutefois fort improbable que ce dernier soit utilisé, car le peuple qui les accueillait, bien qu'il ait cherché à s'étendre en colonisant une autre planète de son système, n'aspirait pas à s'éloigner de leur terre d'origine. Et comme les Sarangins ne cherchaient que le bonheur de leurs femmes, il y avait fort à parier qu'ils feraient leur possible pour leur permettre de rester dans leur univers.

Il n'y eut pas de longs adieux avant leur départ, les hommes ayant trouvé Chèile se considéraient comme chez eux dans leur nouveau foyer et n'avaient nulle raison de regretter leur ancienne vie, et ceux qui repartaient, même s'ils avaient apprécié leur séjour, n'en étaient pas moins heureux de retourner chez eux.

Seul Mingo insista pour célébrer leur départ, mais il dut se contenter d'inviter Obronca et Casar à un repas festif. Il fut probablement plus peiné de voir partir les deux hommes qu'ils ne l'étaient eux-mêmes de reprendre leur route, et ce, malgré l'amitié qui s'était peu à peu développée entre eux.

Zora pour sa part était plutôt satisfaite. Elle avait été plus utile qu'elle ne l'avait cru possible, et la durée initialement prévue pour la mission du Fyrir avait été considérablement écourtée, ce qui lui offrait l'opportunité de découvrir Sarang, avant de partir à la recherche d'autres planètes propices aux Chèiles.

Bien qu'ils aient tous pu s'habituer à la baisse de leur effectif au fil des découvertes de promesses, les constants va-et-vient entre les planètes et le vaisseau avaient contribué à donner l'impression que ce dernier fourmillait de vie. Cependant, maintenant qu'ils n'avaient plus aucune distraction extérieure, ils réalisaient à quel point ils étaient peu nombreux à bord.

Par commodité, les hommes restants s'étaient regroupés dans le secteur où logeait Zora, reprenant rapidement un rythme de vie axé principalement sur leur forme physique, leurs exercices leur permettant de se distraire.

Zora ne faisait pas exception, d'autant que les hommes avaient largement eu le temps de s'adapter à ses pratiques, et qu'ils la traitaient désormais comme l'un des leurs, n'essayant plus volontairement de la préserver en restreignant la force de leurs attaques.

Si elle ne regrettait pas d'avoir pu abandonner son masque de Hepe, elle déplorait cependant de ne plus pouvoir voler, et ce, jusqu'à leur destination. Il aurait été risqué de sortir les navettes, même lors des déplacements entre deux failles, ce qui la cantonnait à bord du Fyrir.

Pourtant, elle ne s'en plaignait pas vraiment. Elle avait accepté cette vie en réclamant le droit de monter à bord, il aurait été malvenu de râler, alors qu'elle avait plus de confort que la majorité des hommes.

Sept semaines après leur départ de Merakou, l'équipage devint plus excité, plus taquin et joueur que d'ordinaire. Zora savait que l'approche de Sarang en était la cause, ils avaient tous hâte de retrouver leur monde, de revoir la famille qui y était restée, et qu'ils n'avaient pas envisagé revoir si vite.

Contrairement à eux, Zora éprouvait plus d'appréhension que d'enthousiasme à cette idée. Elle ne pouvait pas réellement prétendre avoir de la famille sur Sarang ; si elle existait, c'était une parentèle éloignée dont elle n'avait jamais entendu parler, et avec laquelle elle n'envisageait pas de nouer une relation étroite.

Bien qu'elle n'ait jamais mis les pieds sur cette planète, elle savait déjà qu'elle n'y serait pas à sa place. Elle avait d'ailleurs averti Obronca qu'elle entendait faire partie des passagers, lors de son prochain voyage.

Étonné, ce dernier l'avait prévenue qu'il leur faudrait un peu de temps pour préparer la prochaine destination. En conséquence, il ne pouvait pas s'engager précocement en lui donnant son accord. Mais il ne manquerait pas de la contacter, lorsque le moment serait venu de recomposer un équipage.

Zora s'était proposé d'aider à sélectionner les hommes pour accélérer leur départ, mais si Obronca l'en avait vivement remerciée, il lui avait également rappelé qu'elle avait bouleversé leur planning initial, et que personne ne s'attendait à les revoir si vite, ce qui retarderait le rassemblement d'hommes, et les préparatifs d'un nouveau voyage.

Elle comprit alors que, tout comme ses hommes, il était heureux de rentrer, et qu'il entendait bien profiter un peu de ce temps gagné, pour savourer tout ce qui lui avait manqué durant son voyage.

Alors qu'ils s'approchaient de la dernière faille, celle qui leur permettrait enfin de rejoindre Sarang, Dari la trouva assise dans une navette, son masque de Hepe dans les mains.

— Tu n'en auras pas besoin, fit-il, amusé.

— Je sais, répondit-elle en continuant à le fixer, mais je m'y étais habituée. Ça va me faire drôle de pouvoir voler sans lui.

— S'il n'y a que ça, tu pourras continuer à le porter, la taquina-t-il.

— Tu es heureux de revenir chez toi, n'est-ce pas ? demanda-t-elle en posant le masque sur ses genoux pour en redessiner certains détails du bout du doigt.

— Bien sûr, s'exclama-t-il, un peu surpris. En partant, aucun de nous n'avait pensé pouvoir revenir, c'est inespéré pour moi.

— Tu sais où tu vas te rendre ? Tu as un endroit où aller ?

Il prit une inspiration, ouvrit la bouche, prêt à répondre par l'affirmative, mais soudain, réalisa ce qu'elle n'osait pas dire. Il vint s'asseoir sur le siège du copilote, et se penchant vers elle, déclara.

— Je resterai avec toi, princesse, tu ne seras pas seule.

— Tu as une famille à retrouver, des amis qui seront heureux de te revoir, lui fit-elle remarquer.

— Je t'ai, toi, déclara-t-il avec tendresse, tu es le plus important pour moi. Je ne nie pas que j'irai faire un tour dans ma ville natale, mais il n'y a pas d'urgence, et tu pourras m'y accompagner.

Zora le remercia d'un sourire.

— Qu'est-ce qui t'inquiète ? demanda Dari.

— Je vais faire figure d'animal de cirque, marmonna-t-elle en grimaçant.

— Ne dis pas n'importe quoi, tu es importante, ils t'accepteront comme tu es.

— Mais ils me traiteront tous comme une bizarrerie, je ne suis pas assez semblable à vos femmes.

— Ça t'apprendra à avoir recoupé tes cheveux, essaya-t-il de la distraire.

Elle ne répondit pas à sa boutade. Elle n'y avait plus touché depuis des mois, et ils atteignaient presque ses épaules.

— Ils seront un peu déroutés au début, comme l'équipage l'a été, mais ils s'y habitueront, la rassura-t-il.

— Tu sais que je les aiderais volontiers, soupira-t-elle, mais je déteste quand ils me traitent comme une prophétesse et qu'ils en font des tonnes pour me plaire.

— Ils te rendent grâce pour ce que tu leur apportes, rectifia Dari.

— Je voudrais qu'ils me traitent comme les autres, se plaignit Zora.

— Mais c'est ce qu'ils font, s'esclaffa-t-il, c'est juste que tu n'as jamais voulu qu'on te traite comme la femme que tu es. Tu as de qui tenir. Ta mère est exactement comme toi, elle n'a jamais aimé qu'on lui marque la moindre déférence.

— Vous la traitiez comme une reine, réagit-elle, ça l'agaçait au plus haut point.

— C'est bien ce que je dis, tu es comme ta mère, s'amusa-t-il.

Il tendit la main et caressa sa tête, regrettant que ses mèches soient si courtes sous ses doigts.

— Tu n'as pas besoin de changer, princesse, reste comme tu es, ils s'y habitueront.

— Je ne connais pas les usages, je vais faire des impairs. Je vais te faire honte.

Dari se permit de rire, sans craindre de la vexer.

— Ce n'est pas parce que tu refuses de les appliquer que tu ne les connais pas. Tu ne me feras pas honte parce que tu sais pertinemment ce qui est tolérable et ce qui est excessif. Tu feras parler de toi, c'est certain, mais si ton tempérament te pousse souvent à choquer, il est également suffisamment généreux pour ne blesser personne et, finalement, c'est ce qui importe.

Un peu rassurée, elle reporta son regard sur son masque. Elle aurait aimé entendre Dari lui dire qu'elle pouvait se cacher derrière, se faire de nouveau passer pour un homme.

Bien qu'il ne soit pas du tout d'accord avec elle, Zora continuait à penser qu'il valait mieux naître homme que femme dans leur société.

Quand le vaisseau eut enfin traversé la faille, ils n'étaient plus qu'à quelques heures de Sarang. Une partie des hommes débarqua le jour même, tandis que les autres devraient attendre la relève, celle qui se chargerait de s'occuper du Fyrir pendant leur absence.

Contrairement à ce qui s'était passé sur Merakou, Obronca quitta le vaisseau avec les premiers hommes, il laissait Casar s'occuper du bâtiment, tandis qu'il se rendait sur Sarang pour expliquer aux dirigeants la raison de son retour précoce, et les bonnes nouvelles s'y attachant.

Zora se doutait qu'elle serait l'attraction principale dès qu'elle mettrait un pied sur terre, aussi avait-elle préféré rester à bord. Elle se doutait qu'une fois sur Sarang, Dari s'occuperait exclusivement d'elle, Zora l'avait donc incité à partir avec le premier groupe d'hommes pour qu'il profite pleinement de sa famille. Elle craignait qu'il ne s'accorde plus cette liberté ensuite, quand il se consacrerait totalement à elle.

Mal à l'aise entourée des Sarangins qui venaient pour remplacer l'équipage, elle passa les quatre premiers jours à découvrir Sarang depuis les airs, aidée en cela par l'un des mécaniciens, qui avait eu la bonne idée de revenir avec un engin monoplace, la connaissant assez pour savoir qu'elle apprécierait la nervosité et la maniabilité du chasseur.

L'appareil était effectivement bien plus agréable à piloter, et permettait à Zora de naviguer avec aisance parmi les autres véhicules qui circulaient dans l'atmosphère. Elle visita ainsi la planète à une altitude moindre que ce que lui autorisaient les navettes habituelles.

Si les paysages la réjouissaient, il n'en allait pas de même pour les habitants, ou plus exactement, les habitantes.

Certes, du ciel, il était délicat de se faire une idée précise des activités qui régnaient au sol, mais elle voyait rarement des femmes seules, et aucune ne semblait s'affairer à une tâche ingrate, ou au moins à l'une de celles qu'elle aurait considérées comme intéressantes, ce qui inquiétait Zora.

Elle craignait de devoir accepter de se faire servir, et de perdre ainsi une part de son indépendance en se pliant aux coutumes archaïques de ces hommes pour qui la femme était presque une déesse, et dont le seul devoir était d'être heureuse.

Le problème, c'est qu'elle avait développé ses propres valeurs, et qu'elle ne concevait pas comme un privilège d'être entretenue. Elle avait besoin de se sentir utile et indépendante, ce qui fatalement causerait quelques surprises et accentuerait sa différence. Pourtant, Zora ne rêvait que de pouvoir se fondre dans la masse.

Alors qu'elle appontait après une longue promenade, elle vit Dari s'avancer vers son chasseur.

Une part d'elle était heureuse de le revoir, il lui avait manqué, mais son plaisir était terni à l'idée que s'il était revenu, c'était avec l'intention de l'inciter à rejoindre la terre ferme.

Pourtant, c'est avec bonheur qu'elle se glissa dans ses bras et qu'elle lui offrit son souffle, goûtant en lui un avant-goût de ce qui l'attendait sur la planète, son haleine ayant conservé un peu des saveurs qu'il avait récoltées avant de venir la rejoindre.

— Tu m'as manqué, dit-il en la dévisageant tendrement.

Elle l'avait senti, son souffle contenait un peu de l'inquiétude qui n'avait pas dû le quitter pendant leur séparation.

— Ce qui t'a manqué, c'est surtout une personne à surveiller, le taquina-t-elle.

— Non, ce sont tes petites mains habiles qui m'ont fait défaut, lui répondit-il, espiègle. J'ai réparé une machine bien trop petite pour mes gros doigts. J'aurais été plus efficace si tu avais été là pour me seconder.

Ils rirent, puis Dari l'entraîna vers sa cabine pour lui laisser la possibilité de se rafraîchir un peu. Chemin faisant, il commença à préparer le terrain.

— Tu te doutes que les gens sont curieux à ton sujet. Il est temps que tu quittes le vaisseau et que tu ailles à leur rencontre.

— Il y a probablement des milliers de photos de moi dans la console centrale, vous n'avez qu'à les faire circuler, ça calmera la curiosité.

Elle avait répondu sur le ton de la plaisanterie, mais Dari savait qu'elle exprimait ainsi sa véritable pensée. Continuant à se diriger vers sa cabine, il l'informa.

— Avec Obronca, nous avons dû te choisir un Cerdhe.

— Je ne compte pas rester sur Sarang, prévint-elle.

Dari soupira. Elle ne comptait pas s'appesantir sur ce sujet, elle le savait opposé à l'idée de la voir repartir au plus vite. Il reprit.

— Même si tu décides de repartir plus tard, tu ne peux pas rester à bord du Fyrir. Il fallait donc te trouver un endroit en attendant. Sachant que tu n'apprécierais pas de te trouver entourée d'inconnus, nous avons opté pour celui de Kepala, qui se trouve à une distance raisonnable des villes importantes et qui, par sa taille, ne devrait pas trop t'intimider.

— Je pourrai continuer à voler ?

Dari opina. Il avait eu des échos de ses vols en chasseur et s'était attendu à cette question.

— Tu pourras également te baigner, le logement qu'ils te réservent se trouve au bord de l'un de nos grands lacs.

— Un terrain de lutte ? questionna-t-elle en ouvrant la porte de sa cabine.

— Les combats ne sont pas aussi fréquents, l'entraînement est moins intensif sur terre que sur le vaisseau. Il y a d'autres priorités, plaida-t-il en la voyant brusquement faire volte-face.

— Tu plaisantes ? s'indigna-t-elle.

— La vie est différente, ici. Ils ne combattent que pour le plaisir, se défendit-il. Il est normal qu'ils y consacrent moins de temps.

— Je ne parle pas des combats, se récria-t-elle avec humeur, je parle de ça !

Du doigt, elle désignait la tenue qui l'attendait délicatement disposée sur son lit. Dari grimaça. Il se doutait qu'il aurait plus de difficulté à lui faire accepter de porter ces vêtements féminins, qu'à l'inciter à se mêler à la population.

— Ce sont des habits ordinaires, comme en portent toutes les femmes de Sarang, dit-il.

— C'est une jupe, accusa Zora.

— Tout à fait, et c'est ce que sont censées porter les femmes, assura-t-il. Du moins, c'est ce qu'elles font sur notre planète.

Elle affronta son regard, espérant sans doute le voir céder, mais contrairement à n'importe quel autre Sarangin, il ne se laissait pas intimider. Il la connaissait trop pour savoir quand elle agissait par caprice, et quand il pouvait espérer la voir se plier aux règles.

— Il serait bon que tu ne les choques pas dès la première rencontre. Fais-moi plaisir, montre-leur que tu peux être charmante.

Elle grogna tandis qu'intérieurement il souriait. Ce genre de comportement ne manquerait pas de mettre ses vis-à-vis mal à l'aise, mais en attendant, elle ne refusait pas catégoriquement de faire des efforts.

Bien qu'elle ait toujours eu un tempérament entier, Zora avait le cœur sur la main, et il savait qu'elle lui était assez attachée pour vouloir lui faire plaisir.

— Je n'ai jamais aimé ce truc, grommela-t-elle en prenant la jupe. Ce n'est pas pratique de marcher avec.

— C'est juste pour quelques jours, le temps que les chefs fassent ta connaissance. Ensuite, tu pourras t'habiller comme tu le voudras. Ce ne sera pas plus inconfortable que le masque de Hepe.

— En attendant, je ne risque pas de pouvoir combattre avec ça, marmonna-t-elle avant de se tourner brusquement vers Dari. C'est le but, s'écria-t-elle avec une nuance de colère. Vous ne voulez pas que je me batte.

— Tu y viendras, la rassura-t-il sans chercher à démentir, mais il est préférable que tu ne les obliges pas tout de suite à t'affronter. Quand ils commenceront à te connaître, quand ils auront compris la femme formidable que tu es, ils accepteront mieux ta manie de vouloir agir comme un homme. Rappelle-toi la réaction de l'équipage la première fois que tu as voulu combattre.

Zora se laissa tomber sur le lit à distance des vêtements, dépitée par ce qui l'attendait.

— Ce serait tellement plus simple si j'étais un homme, se désola-t-elle.

— Pour un autre que toi, peut-être. Mais si tu étais un homme, il te faudrait obéir, ce qui, je te le rappelle, n'est pas vraiment ton point fort.

Sa boutade n'eut pas l'art de la faire sourire. Un peu ennuyé de la voir abattue, il vint à ses côtés et, naturellement, enveloppa son épaule pour l'attirer à lui.

— Tu as de la chance d'être une femme. Même avant notre installation sur la terre, nous n'avions pas une très bonne opinion des humains, et si tu avais été un homme, tu les inquiéterais encore davantage.

— Je n'ai pas choisi d'être ce que je suis. Je veux juste utiliser mes capacités pour aider. Je ne veux de mal à personne, murmura-t-elle.

— Je le sais, et ils le comprendront rapidement, mais tu ne peux pas débarquer et leur demander d'agir avec toi comme nous le faisons sur la Terre, lui expliqua patiemment Dari. Pour plaire à ta mère, nous avons accepté de nous montrer moins prévenants, mais ici, la femme est reine, et tu ne peux pas leur demander en un jour de changer leur manière de vivre et de penser. Si sur le vaisseau, les hommes ont appris à se comporter différemment, il leur sera difficile d'agir aussi librement ici. Ils craindront trop le regard des autres femmes et les reproches qu'on pourrait leur faire. Quand la curiosité se sera un peu estompée, je trouverai un moyen pour que tu puisses t'entraîner. Pour l'instant, il faut qu'ils te voient sous ton meilleur jour, et que les femmes oublient ta différence.

— Je vais m'ennuyer, marmonna-t-elle.

Dari sourit, il la relâcha et se remit debout.

— J'en doute, il y a déjà deux jours de cérémonie de prévus, et il te faudra probablement sacrifier du temps aux différents chefs de Cerdhe.

— J'aurais dû m'intéresser au cours de Claire, soupira-t-elle, j'aurais écrit un livre, et j'aurais le droit de me cacher dans ma chambre, pendant que les gens apprendraient ce qui les intrigue en le lisant.

— Comme si Claire avait pu rester cloîtrée dans sa chambre, s'amusa Dari, heureux de voir l'humeur de Zora s'améliorer. Hormis pendant ses grossesses, elle n'a jamais été capable de rester plus de quelques semaines dans un même Cerdhe.

Zora ne répondit pas. Elle se leva et se dirigea vers la salle de bain.

— Sois prête dans une heure, nous sommes attendus, prévint-il.

Il sortit de la chambre, impatient de la découvrir vêtue de la jupe, conscient qu'il devrait retenir les commentaires qui lui viendraient alors – sous peine de la mettre en colère –, mais secrètement heureux de savoir que pendant quelques jours, elle serait tenue de se comporter en femme.

En s'éloignant, il se demanda combien de temps elle résisterait avant de laisser son naturel revenir en force.

>

Chapitre 2

Filia était aussi curieux que les autres de découvrir cette femme dont tout le monde parlait. Il avait toutefois un avantage sur eux, il la recevait chez lui.

Enfin, pour être exact, c'était son père, Kepala, qui l'accueillait.

Les jeunes de son âge l'enviaient, mais Filia préférait attendre avant de se réjouir, car il serait chargé de la distraire pendant son séjour, et il appréhendait un peu de ne pas savoir comment s'y prendre.

Il était d'autant plus inquiet, qu'il avait relevé deux ou trois regards de connivence entre Obronca et Dari, lorsque son père avait proposé de l'assigner au bien-être de la jeune femme.

Il ne savait pas ce que sous-entendaient ces regards, mais ils ne présageaient rien de très rassurant. Il avait donc été soulagé d'entendre Dari préciser qu'il ne ferait appel à lui que ponctuellement, considérant qu'il serait toutefois intéressant, que des jeunes puissent se charger de la divertir quand il serait occupé ailleurs.

« Intéressant. »

Le terme avait presque paru amuser l'homme, comme s'il s'attendait à quelques espiègleries de la part de Zora.

Non, vraiment, il n'était pas pressé de devoir la prendre en charge.

Heureusement, il allait avoir un peu de temps pour l'observer pendant qu'elle serait présentée à la dizaine de chefs venus spécialement pour la rencontrer. Il n'aurait pas l'occasion de la goûter, mais serait très proche d'elle durant tout le cérémonial. Il pourrait ainsi se faire une idée plus précise de qui elle était véritablement.

Filia avait une sensibilité plus développée que la moyenne, certainement parce qu'il se montrait plus attentif que d'autres à des détails qui pouvaient paraître anodins au premier abord. Ainsi, lorsque les deux hommes étaient venus préparer l'arrivée de la jeune femme, il avait compris immédiatement l'affection que Dari lui portait. L'admiration d'Obronca était tout aussi sincère, mais on sentait dans leur discours des omissions flagrantes.

Le fait que tous les deux paraissent éviter certains sujets, ou s'arrangent pour détourner habilement la conversation, le laissait songeur, et vaguement inquiet quant au rôle qu'il aurait à tenir à ses côtés.

Pour l'instant, immobile, il attendait, légèrement en retrait derrière son père.

Pour tromper son impatience, il jugeait l'auditoire rassemblé, notant les regards entre les hommes postés à droite, et les femmes à gauche de l'allée centrale. Mentalement, il s'amusait à associer les Chèiles ; puis, il observa le jeu des plus jeunes, ceux qui n'étaient pas encore en couple, et qui profiteraient de l'occasion de cette réunion pour faire des rencontres.

Une fois de plus, il se sentit privilégié. Durant la semaine à venir, il n'aurait pas à se préoccuper des autres invités. Son attention serait exclusivement concentrée sur Zora, il éviterait donc les jeux de séduction, ainsi que les invitations de celles qui n'avaient pas encore conclu Chèile, et qui entendaient bien s'amuser tant que ce n'était pas le cas.

Brusquement, il y eut un mouvement au fond de la salle, et le silence se propagea comme un souffle jusqu'à lui.

Filia ne savait pas à quoi s'attendre, mais quand il la vit, il fut surpris par son allure digne.

Elle était très semblable à eux physiquement, et sans ses pommettes un peu hautes, elle aurait pu passer pour une Sarangin. Pourtant, elle n'aurait jamais pu se fondre discrètement dans leur univers en faisant croire qu'elle en était issue. Elle différerait des femmes qu'il côtoyait, et ce, par bien des aspects.

Ses cheveux tout d'abord. Ils étaient incroyablement courts pour une femme ; Dari leur avait parlé du rôle qu'elle avait dû tenir, mais il ne s'était pas attendu à les découvrir aussi beaux. Lisses et brillants, ils accompagnaient son pas, venant régulièrement encadrer son visage, comme pour le mettre en valeur. À la lumière, qui entrait à flots par les grandes fenêtres, sa chevelure lui semblait presque rouge tellement elle flamboyait.

Sa taille ensuite. Plus petite que la moyenne, elle avait une démarche lente, posée, qu'il qualifia intérieurement de royale. À cela s'ajoutait un port de tête fier, menton relevé et regard lointain. Elle traversa la salle, encadrée de Dari et d'Obronca, sans accorder un seul regard à l'assistance, fixant le siège réservé à son intention, situé à la gauche de son père comme si tout le reste l'indifférait.

Aucune des femmes qu'il avait pu rencontrer avant elle ne lui avait paru aussi hautaine ; aucune n'avait affiché aussi consciemment son importance et, instinctivement, il la trouva prétentieuse de se permettre d'écraser ainsi, par son dédain, un peuple qui l'accueillait sans a priori.

Son sentiment s'accrut quand elle offrit son souffle à son père. Ce dernier, surpris par sa saveur, marqua un étonnement visible, et elle se permit de sourire au lieu d'ignorer sa réaction.

Cela ne dura qu'un instant, mais il vit Dari se raidir, peu avant qu'elle ne reprenne une attitude neutre. Bien que cela soit une entorse à leur protocole, Filia supposa que l'homme venait mentalement de la sermonner.

De fait, lorsqu'elle offrit son souffle aux autres chefs, elle resta impassible.

Heureusement pour son père, peu d'entre eux parvinrent à rester totalement insensibles à son goût, chacun à leur manière, ils marquèrent leur surprise, même si ce ne fut parfois que d'un tressaillement, qui n'était visible qu'en étant véritablement proche comme il l'était lui-même.

Quand elle en eut fini, son père lui indiqua son siège et elle prit place, s'asseyant très droite, les bras le long du corps, les mains sur les accoudoirs, les deux pieds bien à plat sur le sol.

Jamais auparavant aucun personnage n'avait eu droit à un tel cérémonial, mais comme elle n'était pas originaire de Sarang, il avait semblé important qu'elle rencontre les personnes clés de leur planète, même s'il était évident qu'elle ne serait pas tenue d'offrir son souffle à tous.

Un à un, les gens s'avançaient, se présentaient brièvement avant de laisser leur place. Immobile, Zora leur accordait à peine un regard, ses yeux revenant invariablement vers la porte. Comme si la foule présente n'était pas suffisante, et qu'elle espérait la venue d'invités supplémentaires, s'agaça Filia.

Initialement furieux de la découvrir aussi méprisante, il se surprit lui-même à ne plus porter attention aux personnes qui défilaient, et quand il se prit sincèrement à souhaiter être ailleurs, il recommença à l'observer.

Elle ne semblait pas avoir bougé depuis qu'elle avait pris place sur la chaise et, quel que puisse être son ennui ou sa lassitude, rien ne permettait de le deviner sur ses traits.

Son opinion s'en trouva immédiatement modifiée. S'il l'avait trouvée froide et dédaigneuse, il reconnaissait qu'elle ne marquait ainsi aucune différence entre les premiers à s'être présentés à elle, et ceux qui continuaient à défiler ; tous avaient reçu le même regard rapide, alors qu'elle aurait tout aussi bien pu s'en passer.

Il la fixa de longues minutes, avant d'avouer que, contrairement aux apparences, elle devait probablement avoir prêté attention à tous ceux qui s'étaient présentés. Pouvait-elle réellement mémoriser les centaines de gens qui défilaient ? Que retenait-elle d'eux ? Leur fonction ? Leur statut ? Leur nom ?

Filia se demanda si, à sa place, il aurait eu la patience d'attendre ainsi. Il comprit alors l'attraction qu'exerçait la porte à ses yeux : elle n'attendait personne, elle rêvait probablement simplement de s'échapper.

Cette découverte le déstabilisa, si elle voulait vraiment sortir, pourquoi ne le faisait-elle pas ?

Il lui suffisait d'un geste, d'une parole pour interrompre la procession. Et pourtant, elle restait là, immobile, à attendre qu'on la libère.

Il était étonné qu'elle ne cherche pas à faire valoir son désir.

Balayant la salle d'un regard, il réalisa qu'il y avait deux sortes de sentiments qui dominaient l'assemblée. D'une part, les curieux venus découvrir de visu à quoi elle ressemblait, et d'autre part, ceux qui tenaient sincèrement à accueillir un être aussi précieux.

Les premiers la jugeaient sévèrement, comme lui-même l'avait fait un peu plus tôt, il le voyait à leur expression, à la manière qu'ils avaient de chuchoter plus ou moins discrètement. Sur le visage des autres en revanche, il lisait une certaine impatience mêlée de crainte, à l'idée de la voir mettre un terme à ce rituel avant d'avoir pu l'approcher.

Malgré son ennui, il cessa de se plaindre, il avait plus de chance qu'elle, il se trouvait en retrait.

Au fil du temps, il vit la jointure de ses doigts blanchir sur l'accoudoir, il remarqua le frémissement de ses narines, la crispation de sa mâchoire.

Dari finit par se pencher vers elle, lui proposant à boire. Tout en hochant la tête pour accepter, il remarqua qu'elle le fixait, accrochant son regard. Il supposa un nouvel aparté, mais, quelle qu'en fût la teneur, Dari s'en assombrit avant de reprendre sa place.

On lui présenta un verre, elle en remercia le porteur d'un bref sourire, avala le contenu en quelques gorgées avant de le rendre, et la procession reprit. Certains réalisèrent alors ce qu'on lui imposait et, comprenant qu'elle n'y mettrait pas fin elle-même, finirent par renoncer à se présenter.

Dès que le dernier homme se fut reculé, Dari s'empressa de l'inviter à se lever, ce qu'elle fit avec une certaine raideur. Contrevenant lui aussi à la règle, Filia prit contact avec son père.

— *Nous avons assez exigé d'elle, ne l'obligeons pas à traverser la pièce pour sortir*, pria-t-il.

— Zora, nous te remercions de ta patience, énonça Kepala, et je suis infiniment heureux de pouvoir t'accueillir chez nous. Nous n'abuserons pas davantage de ta gentillesse ce soir.

De nouveau, elle se contenta de lui sourire pour le remercier, et avant qu'elle n'envisage de s'engager dans la foule, Filia s'avança, pour lui indiquer d'un ample geste du bras, une porte secondaire à quelques pas d'eux. Dari entoura son épaule pour l'entraîner dans la direction indiquée.

Ils se retrouvèrent dans un couloir sombre. Filia réalisa que la cérémonie avait duré bien plus longtemps qu'il ne l'avait imaginé. Il faisait presque nuit.

Il précéda le couple, allumant ponctuellement une lampe pour leur permettre de le suivre.

— J'ai besoin de bouger, affirma Zora à mi-voix.

— Tu n'es qu'une tête de mule, répliqua Dari. Tu aurais dû me laisser mettre fin à ce défilé quand je te l'ai demandé.

— Ça n'aurait pas été juste de léser ceux à qui le sort avait désigné un ordre de passage tardif.

— C'est sûr, il valait mieux que ce soit toi qui en pâtisses, railla l'homme sur un ton que Filia n'aurait jamais osé utiliser envers une femme.

— J'ai juste besoin de bouger, répondit-elle pourtant simplement en devenant cajolante.

Tandis qu'il ouvrait la porte extérieure, Filia essaya de masquer sa surprise. Il n'imaginait pas que la jeune femme hautaine qu'il avait découverte puisse avoir besoin d'amadouer qui que ce soit. Les rares fois où il avait assisté à ce genre d'attitude, il concernait des couples unis par Chèile qui utilisaient ce mode de communication pour se taquiner.

Pourtant, il savait qu'il n'en était rien. Désignant une masse sombre à plusieurs mètres, il proposa :

— Le sentier est visible, mais si vous préférez, je peux aller chercher une lampe pour vous éclairer.

— Non, ça ira, affirma Dari. Merci, Filia.

Le couple s'engagea sur le sentier, Filia aurait probablement dû retourner dans la maison, mais il était intrigué par leur comportement. Il referma la porte pour occulter la lumière du couloir capable de le trahir et les suivit des yeux. Il parvint presque à se convaincre que ce n'était pas la curiosité qui l'incitait à les observer, mais plutôt une inquiétude naturelle à les voir marcher dans l'obscurité pour rejoindre leur logement.

Il vit Dari s'écarter un peu de la jeune femme, l'entendit clairement soupirer avant de l'entendre capituler.

— Très bien, va nager, mais je te préviens, pas plus d'une demi-heure, il fait déjà sombre.

— Et alors, il fera tout aussi noir dans une demi-heure, fit la voix soudain plus joyeuse de la jeune femme.

— Donne-moi ta jupe, tu es capable de l'abîmer intentionnellement, exigea Dari en s'arrêtant.

Cependant après s'être dépouillée du bas, elle se débarrassa du haut, et tandis que l'homme attrapait le vêtement, elle s'élança en courant vers l'eau.

— Une demi-heure, avertit-il, sinon je viens te chercher.

Seul un rire lui répondit, et sans s'inquiéter, l'homme reprit sa route vers la maison où ils auraient dû se rendre tous les deux.

La jeune femme n'avait plus rien de hautain. Il aurait même qualifié sa fougue d'enfantine, car elle courait vers l'eau avec une impatience surprenante. Elle s'élança et, en un instant, elle disparut en effectuant un plongeon parfait.

Étonnamment, plus il l'observait, et plus il la trouvait étrange. Alors qu'aux premiers abords, il l'avait trouvée très semblable aux femmes qu'ils connaissaient, elle le déstabilisait par ses réactions insolites.

Il se doutait que si Dari la laissait seule, c'était qu'il ne craignait pas pour sa sécurité ; néanmoins, Filia ne parvenait pas totalement à rester serein à la savoir dans le noir au milieu des eaux profondes du lac.

Se faisant aussi discret que possible, il rejoignit l'une des nombreuses excroissances rocheuses qui surplombaient l'accès qu'elle avait utilisé pour plonger.

Le lac avait pour origine un affaissement brutal de la roche sombre qui composait le sol sur cette partie de la planète. Les abords conservaient un relief inégal, et seules quelques zones se trouvaient à fleur d'eau et permettaient de s'en extraire. Il était donc important de rester à proximité de ces zones, car sinon, seul un mur de roche lisse vous faisait face, vous interdisant tout repos et toute possibilité de grimper pour se mettre au sec.

Il se doutait que Dari l'en avait averti, mais il ressentait le besoin de s'assurer qu'elle ne risquait rien.

Une demi-heure, songea-t-il en se rappelant la consigne de Dari. Cela pouvait-il vraiment signifier qu'il la croyait capable de rester dans l'eau aussi longtemps ?

Elle avait ri. Cela devait signifier qu'il s'agissait d'une plaisanterie entre eux, essaya-t-il de se convaincre. Pourtant, une part de lui commençait à se demander si Zora ne recelait pas plus de surprises qu'il ne l'avait imaginé.

Il s'allongea à plat ventre sur le rocher, essayant de passer inaperçu, aussi soucieux de ne pas la déranger que de ne pas être découvert. Il la regarda s'éloigner du bord avec une inquiétude latente. Elle avait beau avoir des mouvements vigoureux, il craignait qu'elle ne succombe brusquement à la fatigue.

Un long moment plus tard, il la vit amorcer une courbe pour revenir à son point de départ. Percevant un mouvement à la limite de son champ de vision, il la quitta des yeux un instant pour voir ce qui l'avait attiré. La silhouette d'un homme tenant une serviette se détacha bientôt de la nuit, s'avançant vers la crique.

— J'avais dit une demi-heure, cria-t-il en direction de l'eau.

La voix haletante, mais amusée leur parvint, un peu étouffée par la distance.

— Viens me chercher.

— Rêve, répondit Dari en riant, heurtant ainsi une nouvelle fois Filia par son attitude. Mais je te promets que tu seras privée de baignade demain, si tu ne rentres pas immédiatement.

Certes, Filia avait senti la malice dans la demande de Zora, mais jamais il n'aurait envisagé de ne pas accéder à sa requête. Si elle s'était adressée à lui plutôt qu'à Dari, il n'aurait même pas cherché à lui répondre, il se serait déshabillé et aurait simplement sauté à l'eau.

Quand elle fut revenue au bord, Dari lui tendit la main. Elle l'attrapa et se laissa extraire de l'eau. Dari s'empressa de l'envelopper dans la serviette, et de la frictionner. Ses gestes étaient emplis d'une telle douceur qu'il ne pouvait douter de l'affection qui la liait à elle.

— Elle n'était pas trop froide ? s'enquit-il.

— Un peu au début, mais quand on bouge, ça passe.

Il l'attira contre lui et prit son souffle sans y être invité, pourtant, loin de le repousser ou de s'en indigner, elle se laissa aller contre lui.

— Je ne tiendrai pas longtemps comme ça.

Il n'y avait plus aucune assurance dans son ton, il avait même failli ne pas entendre son murmure.

— Je sais, princesse. Accorde-leur encore deux jours, après ce sera plus calme.

— Deux jours, se plaignit-elle en levant son visage vers lui.

Il repoussa une mèche de cheveux derrière son oreille, puis recommença à lui frictionner le dos.

— Il y a un repas prévu demain avec les chefs que tu as rencontrés aujourd'hui, et un autre groupe arrivera dans la soirée.

— Bon sang, gémit-elle en s'écartant, je ne peux pas tous les rencontrer. Ce n'est pas comme sur la Terre, ils doivent être des milliers.

— Tu ne seras pas tenue de leur offrir ton souffle à chaque fois, promit-il en l'entraînant avec lui. Et puis, ils ont prévu des joutes après-demain...

Ils étaient désormais trop loin pour que Filia puisse continuer à suivre leur conversation, mais la manière dont ils avançaient l'un contre l'autre jusqu'à leur logement laissait supposer qu'ils discutaient tranquillement et que Dari parvenait à calmer les inquiétudes de Zora.

Il les suivit du regard jusqu'à ce qu'ils entrent dans leur maison. Filia se décida alors à se redresser pour rentrer chez lui.

Sans véritable surprise, il trouva son père dans la cuisine.

— Tu as manqué le repas. Tu as mangé avec eux ? questionna Kepala.

— Non, j'avais besoin de prendre un peu l'air.

Il attrapa un morceau de pain, fouilla dans un tiroir pour en sortir un couteau.

— Elle est étonnante, tu ne trouves pas ? s'extasia son père.

— On peut difficilement en douter, vu que tu es resté en extase pendant presque une minute, le taquina Filia.

— Je ne suis pas le seul, s'esclaffa Kepala, nullement vexé par la remarque de son fils. Et franchement, je te souhaite de pouvoir la goûter, elle a véritablement une saveur hors du commun.

— Elle l'est.

— Quoi ?

— Elle est hors du commun. Il n'est pas besoin de recevoir son souffle pour le comprendre.
Kepala acquiesça, observant son fils tartiner son pain d'une pâte épaisse semblable à de la confiture.
— Dari semblait contrarié quand il est parti. Sais-tu s'il y a eu un problème ?
— J'ai cru comprendre qu'il lui reprochait de ne pas avoir écouté les présentations.
— C'était plus fastidieux que ce que nous avons envisagé en l'organisant, avoua-t-il, mais si cela l'avait gênée, elle n'aurait pas manqué de le signaler.
Filia se figea, la bouche ouverte sur sa tartine. Son père avait-il vraiment pu manquer son malaise ? Finissant par mordre dans le pain, il conclut que oui. Il se demanda soudain combien d'entre eux l'avaient également raté.
— Elle est différente, déclara-t-il après avoir dégluti. Il semble que l'on ne puisse pas se fier à ce qu'elle exprime.
— Elle n'a pas dit un mot, fit remarquer Kepala.
— C'est justement ce qui risque de poser problème. Je commence à me demander si ses silences n'en disent pas plus qu'on l'imagine.
— Tu sembles sous-entendre qu'elle n'était pas heureuse d'être ici.
— Je dis simplement qu'elle ne semble pas aimer l'attention qu'on lui porte. Je crois qu'elle n'aime pas la foule.
— Elle vient de passer trois ans avec plus de cinq mille hommes, elle a l'habitude d'être le centre d'attention, affirma Kepala.
Filia n'y avait pas songé, mais étonnamment, il ne parvenait pas à l'imaginer au centre de l'attention générale, en tout cas, pas comme elle l'avait été ce soir.
— Oui, mais le contexte était différent ; ici, notre empressement l'étouffe. D'autre part, je crains qu'elle ne soit pas habituée à rester longtemps inactive.
— Nous ne l'avons pas obligée à rester assise, réagit Kepala qui se sentait un peu coupable. Nous n'avons pas imaginé qu'elle laisserait les présentations s'éterniser. Si elle était aussi mal à l'aise que tu le penses, elle aurait dû nous en informer.
— Je crois qu'elle obéit à des règles différentes des nôtres, et que, pour elle, il aurait été mal poli d'y mettre un terme avant sa fin.
Kepala le regarda avec stupeur, horrifié de comprendre ce que son fils lui expliquait.
— Dari nous en aurait avertis, chercha-t-il à se rassurer.
— Je le soupçonne d'avoir essayé, mais même si j'ai du mal à cerner leur relation, je crois qu'il n'est pas parvenu à lui faire entendre raison.
Le regard que son père porta sur lui se fit encore plus effaré, aucun homme digne de ce nom ne chercherait à diriger la volonté d'une femme.
— Te rends-tu compte que tu sous-entends qu'il se permet de lui donner des ordres ?
— Je ne dis rien de tel, mais nous avons tendance à agir avec elle comme nous le ferions avec une diseuse. Je crains qu'en essayant de lui témoigner l'égard qui lui est dû nous l'indisposions. Nous oublions qu'elle vient d'un monde où les codes sont certainement différents des nôtres. Je pense qu'à sa manière, Dari essaye de lui faire accepter notre façon de vivre, et que parfois, celle-ci entre en conflit avec ses propres coutumes terriennes. Il est alors forcé de manœuvrer pour lui faire accepter ce qui est à son avantage.
— Tu crois vraiment ? s'inquiéta son père.
— Dis-moi, combien de temps est-elle restée assise ? Si Dari ne lui avait pas proposé à boire, crois-tu qu'elle l'aurait demandé ? Que nous y aurions pensé nous-mêmes ?
Son père ne répondit à aucune de ses questions. C'était totalement inutile. Il resta silencieux un long moment, regardant Filia finir de manger.
— Je crois que c'était une bonne idée de te confier son divertissement, au moins tu seras attentif à ces détails.
— Penses-y demain quand le repas s'éternisera.
— J'y prendrai garde, merci, mon fils.
Il lui tapota affectueusement l'épaule puis disparut dans le couloir, laissant Filia nettoyer sa table.

Initialement, il était prévu que seuls les chefs de Cerdhe, Obronca, Dari et la jeune femme seraient conviés à ce repas, mais Kepala laissa Filia se joindre à eux. Il lui proposa, peu avant l'arrivée de ses hôtes, de se poster dans un coin de la salle.

Le jeune homme était doublement heureux de cette opportunité, car parmi les chefs se trouvait Truong qui organisait les préparatifs du tout nouveau vaisseau, et sur lequel Filia espérait secrètement embarquer. Même s'il n'avait que l'occasion de le saluer, cela pourrait s'avérer utile quand il demanderait une place à bord.

Un peu comme une ombre, il se posta à côté de la table de victuailles, essayant de paraître aussi invisible que possible, mais placé de sorte qu'il puisse surveiller la jeune femme.

Escortée de Dari, elle fit son entrée une fois tous les hommes arrivés. Elle accorda son souffle à chacun d'eux, avant de s'asseoir, très droite sur sa chaise. De là où il se trouvait, Filia vit son compagnon poser discrètement une main sur sa cuisse, il fut probablement le seul à le voir, mais la posture rigide de la jeune femme se détendit un peu.

Contrairement à ses congénères, Zora se montrait particulièrement discrète, et au cours du repas, il se demanda si elle n'aurait pas préféré être à sa place, une ombre silencieuse et oubliée.

Sentant sa timidité, ou, tout au moins sa retenue, on lui posa peu de questions personnelles, même si naturellement on l'interrogea sur sa filiation. Habilement, Kepala chercha à se faire décrire les habitudes humaines, espérant ainsi mieux cerner celle qu'il hébergeait. Pourtant, ce fut plus souvent Dari, voire Obronca qui répondit à ses interrogations.

Toutefois, l'ambiance se faisait plus légère, moins solennelle au fur et à mesure du repas, et l'un des hommes aborda enfin le sujet qui les intriguait tous : sa capacité à déterminer sur quelle planète se trouvait le Chêile d'un homme.

Bien qu'un peu embarrassée, elle essaya d'expliquer les sensations qu'elle percevait, prenant l'exemple d'Obronca et de Truong dont les « teintes » indiquaient leur parcours, énonçant sans se tromper, les planètes qu'ils avaient tous les deux visitées, et celles qu'ils n'avaient fait qu'approcher.

À la surprise générale, elle cita également certains des hommes qui s'étaient présentés la veille, et Filia dut se rendre à l'évidence : elle avait probablement retenu le nom de la majorité des gens qui s'étaient avancés vers elle.

— Sens-tu les Chèiles de nos femmes, ou uniquement ceux des hommes ? questionna un chef.

Bien que cela ne transparut pas sur son visage, la question la déstabilisa. Dans un geste machinal, elle se redressa, laissant ses mains disparaître sous la table.

Dans la plus grande décontraction et sans qu'il y paraisse, Dari vint se saisir de l'une d'elles.

— Je n'en avais pas rencontré avant hier, avoua-t-elle. Mais celles présentes n'avaient que la couleur de Sarang et j'avoue que, pour moi, c'est une teinte qui ne présente pas assez de... vibrations pour que je puisse les accorder.

Filia ne comprenait pas son malaise, mais il était évident, surtout quand on la voyait s'agripper à Dari. Ce dernier essaya d'ailleurs, sans véritable succès, de changer de sujet, en mentionnant la sœur et la mère de Zora qui avaient des capacités différentes et complémentaires.

Pourtant, quelques minutes plus tard, la conversation sembla devoir revenir sur ses capacités personnelles.

— *Mets fin à la conversation !* intervint-il en voyant sa main se nouer nerveusement à celle de son compagnon.

Son père se montra moins diplomate qu'il n'aurait pu l'espérer, mais lui permit de mettre fin à son angoisse.

— Tu me sembles tendue, fit-il remarquer. Si tu souhaites te dégourdir les jambes, ou bien simplement aller prendre un peu le soleil, n'hésite pas à le dire. Tu n'es pas tenue de rester enfermée avec nous tout l'après-midi.

Embarrassée, elle rougit puis se tourna vers son compagnon, semblant l'interroger du regard.

— Va prendre un peu l'air, ça te fera du bien, déclara ce dernier. Tu reviendras prendre le dessert plus tard.

Elle ne se fit pas prier davantage et s'empressa de se lever. Ce fut toutefois calmement qu'elle se dirigea vers la porte pour disparaître.

Filia hésita à la suivre, se demandant si elle préférerait avoir de la compagnie, ou si elle profiterait plus agréablement de cet intermède en restant seule. La voyant se diriger à pas comptés vers la crique à travers la fenêtre, il estima préférable de ne pas la rejoindre, se fiant à ce qu'il avait vu la veille pour ne pas s'inquiéter inutilement à son sujet.

Obronca prit la parole, profitant de son absence pour expliquer la réserve de Zora et son aversion à aborder le sujet des neutres. Si elle ne rechignait pas à parler de son don, il l'obligeait malheureusement également à mentionner ces derniers.

Le commandant du Fyrir indiqua qu'elle s'était spontanément proposée pour les aider à sélectionner les hommes destinés à partir, mais les prévint également qu'elle ne ferait pas de sélection publique, comme cela s'était produit par le passé avec certaines diseuses.

Dari proposa qu'elle rencontre, voire qu'elle s'associe avec Najah, la diseuse qui se chargeait actuellement de trier les volontaires au départ pour Subradan, afin d'affiner les déclarations de cette dernière, sans se sentir contrainte de désigner elle-même les neutres qui embarqueraient.

L'absence temporaire de Zora s'avéra aussi bénéfique que l'avait été sa présence, mais lorsque Kepala voulut en apprendre plus sur elle, Dari fit mine de s'inquiéter de son absence prolongée, et s'empressa de quitter la pièce pour aller la chercher.

Moins délicat face à leur curiosité, Obronca signifia clairement qu'il n'entendait pas discourir sur la psychologie de la jeune femme, se contentant d'affirmer sa totale confiance en ses capacités, et sa volonté affichée de l'amener de nouveau avec lui, si elle persistait dans son intention de l'accompagner lors de son prochain départ.

Une fois de plus, Filia se dit que les deux hommes taisaient intentionnellement certains aspects du tempérament de la jeune femme.

Un peu embarrassé, il constatait qu'au plus il en apprenait sur elle, au plus elle lui paraissait complexe.

En la voyant revenir, il constata que ses cheveux étaient humides, elle avait vraisemblablement pris le temps de se baigner. Elle semblait également plus détendue. Il nota qu'à défaut de trouver une autre occupation qui lui plaise, il pourrait toujours lui proposer d'aller nager.

Les conversations se poursuivirent un moment sur les critères de sélection des futurs équipages, avant de glisser sur le meilleur moyen de repérer une femme pouvant s'accorder à eux. En plus de leur saveur, de leur peur inexplicquée, qui heureusement disparaissait dès le premier contact physique avec leur compagnon, ils ajoutèrent la stérilité apparente des futurs Chèiles, car si certaines avaient parfois eu des compagnons avant leur découverte, étrangement, aucune n'avait eu d'enfant, et certaines avaient même été diagnostiquées comme stériles par leur médecin.

Obronca émit l'idée que, tout comme eux, elle n'était compatible qu'à un seul homme, et que c'est ce qui les rendait infertiles avec leur compatriote.

La conversation ne portant plus sur elle, Zora se montra moins tendue. Elle sembla même s'ennuyer un peu, mais tout comme la veille, elle ne demanda pas à quitter l'assemblée. Filia ne trouvait aucune logique à son comportement. Quelle règle pouvait obliger une femme à se morfondre ?

En voyant son soulagement lorsqu'elle comprit que le repas s'achevait, il fut pourtant forcé d'admettre qu'elle n'avait trouvé que peu de plaisir à cette rencontre et, une fois de plus, il se demanda ce qui la poussait à agir contre ses envies ; d'autant que pendant son absence, Dari avait affirmé qu'elle avait été élevée dans le respect de leurs coutumes, et qu'elle y adhérait dans sa quasi-globalité.

Filia comptait bien la garder à l'œil le lendemain pendant les joutes, espérant en apprendre encore davantage. Comme toujours dans ces circonstances, il y avait les combats sous toutes leurs formes, mais également pléthore de marchands et d'activités destinées aux bonheurs de ces dames, ce qui lui permettrait peut-être d'avoir des indications sur la manière d'égayer ses journées par la suite.

Chapitre 3

Pour éviter que les bruits ne nuisent à la quiétude du village, les joutes s'étaient installées un peu à l'écart sur un terrain presque plat. Par souci de courtoisie, et pour éviter une longue marche à Zora, une sorte d'aéroglesseur avait été prévu pour son transport jusqu'au site.

Filia s'était proposé comme chauffeur, trouvant pratique de pouvoir l'accompagner et ainsi découvrir ses premières réactions face au spectacle que représentait cette fête.

Pourtant, quand il la vit s'avancer vers le véhicule, il eut l'impression qu'elle n'était pas franchement heureuse de la chance qu'elle avait de pouvoir se rendre à cet événement exceptionnel.

Contrairement aux jours précédents, elle ne chercha pas le réconfort de son compagnon, et ce dernier ne chercha pas non plus à alléger son humeur. Filia en conclut donc qu'elle avait dû se quereller avec lui et, une nouvelle fois, il se demanda comment Dari tolérait de la savoir contrariée, sans rien tenter pour s'amender.

Pendant, Zora ne réclamant pas son assistance, il préféra ne pas intervenir dans ce qui pouvait très bien être une dispute de couple. Pour l'instant, il n'était pas encore responsable de son bien-être. Il laissait donc Dari gérer la situation comme il l'entendait.

Sur place, Obronca les attendait. Repérant Dari, il les rejoignit.

— Je ne pensais pas que tu parviendrais à l'amener si rapidement, plaisanta-t-il. Quand j'ai su que vous arriveriez avec un glisseur, j'ai imaginé qu'elle le démonterait avant d'accepter de monter dedans.

— Elle n'a même pas demandé à voir le moteur, c'est te dire à quel point elle est de mauvaise humeur, répondit Dari sans paraître le moins du monde ennuyé qu'elle puisse être fâchée.

Zora grommela une phrase inintelligible qui amusa au plus haut point Obronca. Ce dernier échangea un regard de connivence avec Dari qui lui répondit d'un sourire pincé, comme pour signifier qu'elle se plaignait à tort.

— Je sais que vous aviez prévu de passer cette journée tranquillement, reprit Obronca, mais Truong doit repartir plus tôt que prévu, et comme il rencontre bientôt Najah, il aimerait discuter un peu avec toi avant son départ.

Dari se tourna vers Zora, elle soupira de dépit à l'idée de devoir une nouvelle fois rester assise à attendre, mais ne chercha nullement à s'y soustraire.

— Je peux accompagner Zora pendant que vous discutez, proposa Filia avant d'avoir véritablement réfléchi à ce qu'il disait.

Le regard hésitant que Dari posa sur Zora le vexa, il crut même un moment qu'il allait refuser. Apparemment, il n'était pas le seul à le penser, car Obronca crut bon d'intervenir.

— Laisse-la s'amuser un peu, avec le monde qui nous entoure, je doute qu'elle se comporte mal.

Dari grimâça, visiblement moins certain que son ami, mais, après avoir jeté un regard sur les jambes de la jeune femme, il demanda :

— Tu ne lui causes pas de problème, on est bien d'accord ?

Zora leva les yeux au ciel.

— Je n'ai plus cinq ans, répondit-elle avec agacement.

— Au moins, à cet âge, tu te montrais docile, répliqua-t-il avant de se tourner vers Filia. Quoi qu'elle te promette, ne la laisse pas toucher au moteur du glisseur.

L'entendant ronchonner à mi-voix, il concéda.

— Tu auras le droit d'y regarder quand nous serons rentrés, mais je doute que tu apprécies de devoir faire le chemin du retour à pieds. Il n'est donc pas question que tu y touches avant. Le moteur est plus délicat qu'il n'y paraît, précisa-t-il devant sa mine furieuse.

Cela ne l'apaisa pas du tout, bien au contraire. De colère, elle se détourna et s'éloigna en direction des étalages sans lui adresser un mot.

— Bon courage, jeune homme, quand elle est dans cet état-là, elle est capable de passer des heures sans dire un mot, s'amusa Obronca. Tu t'y entends vraiment pour la mettre en colère, ajouta-t-il à l'intention de Dari.

— Tu la connais, elle se vexe pour un rien, répliqua-t-il en emboîtant le pas à Obronca.

Filia, quoique stupéfait de leur manque de compassion à l'égard de la jeune femme, préféra la rejoindre au plus vite plutôt que de leur faire remarquer qu'ils auraient dû manifester plus de prévenance à son égard. Il avait de nouveau l'impression désagréable qu'elle était coutumière du fait et qu'elle n'y trouvait rien à redire. Pire, c'était comme si elle pouvait excuser leur attitude.

Elle dénotait dans la foule, avec ses cheveux courts à la teinte si particulière. Mais si les gens la regardaient avec curiosité, personne ne chercha à l'aborder. Son visage fermé n'incitait pas à venir au-devant d'elle, ni même à lui adresser la parole. D'ailleurs, même Filia n'osa pas essayer d'entamer une conversation.

Il marchait à ses côtés en silence et, contrairement à ce qu'il pensait, elle ne fit que jeter de brefs regards aux étals qui jalonnaient le chemin jusqu'au terrain de joute proprement dit. Il réalisa qu'elle ne portait pas de bijou, et que sa tenue, bien que de très bonne qualité, était plutôt simple, il comprit soudain que son apparence n'était pas une priorité pour elle.

Alors qu'il se demandait comment il allait pouvoir l'occuper, si elle ne s'intéressait pas aux babioles vendues par les commerçants, il la vit brusquement bifurquer pour rejoindre un marchand d'armes. Son mouvement fut si brusque, qu'elle manqua de perdre l'équilibre. Spontanément, il tendit la main, et elle s'y rattrapa en grommelant une autre phrase inintelligible.

Cependant, quand elle se pencha sur le présentoir, elle retrouva le sourire. Du doigt, elle effleura un couteau à la lame ciselée et au manche décoré de pierres bleutées. Elle se résolut à le prendre en main, le soupesant et le faisant tourner entre ses doigts.

— Ma mère adorerait ce couteau, murmura-t-elle, plus pour elle-même que pour quiconque. C'est une belle pièce, esthétique et équilibrée.

Visiblement, le marchand n'osait pas lui adresser la parole, Filia n'eut pas cette retenue.

— Il est à toi, si tu le veux, proposa-t-il.

— Je doute d'avoir l'opportunité de le lui offrir, fit-elle avec un rien de nostalgie dans la voix.

— Tu peux le garder pour toi. S'il te plaît, insista Filia.

— Non, ce n'est pas mon genre d'arme, répondit-elle en lui souriant.

Il aurait dû rester pétrifié sous le charme de son sourire, mais il était trop ébahi de l'entendre dire qu'elle avait un genre d'arme, comme si elle était du style à en utiliser une. Avant qu'il n'ait eu le temps de lui demander celui qu'elle aimait, elle se tourna vers les doubles lames. Quand elle tendit la main vers l'un d'eux, le marchand se manifesta avec inquiétude.

— Faites attention, les lames sont affûtées.

Filia n'était pas en position de pouvoir juger de son regard, mais au mouvement de recul de l'homme, il supposa qu'il ne devait pas être amène. Sans plus se soucier de lui, elle attrapa la lame et, avec une dextérité qu'il n'aurait pas soupçonnée, elle la fit tourner entre ses mains.

Voulant faire un pas en arrière, elle fut gênée par sa jupe, il la rattrapa par le bras pour l'empêcher de perdre l'équilibre.

— Cette fois, ça suffit ! gronda-t-elle.

Il retira vivement sa main, croyant qu'elle s'adressait à lui, mais alors qu'elle se penchait sur l'étal, pour y reposer l'arme, elle en profita pour attraper un couteau et, avant qu'il ne comprenne ce qu'elle s'appretait à faire, elle découpait la couture droite de sa jupe, de la mi-cuisse, jusqu'à l'ourlet.

Elle fit deux ou trois pas, grimaça quand le tissu arrêta une nouvelle fois ses mouvements, puis, sans plus de façon, démontra la couture gauche de manière similaire.

— Voilà qui est mieux, s'exclama-t-elle en reposant le couteau sur l'étal.

En souriant, elle reprit la double lame.

— Dari pourra dire ce qu'il veut, ce n'est pas lui qui supporte cette jupe. Moi, je n'en peux plus d'être coincée dans ce truc.

Filia était médusé. Il regardait les pans de la jupe découvrir ses mollets et ses cuisses aux moindres de ses mouvements, avant de réaliser qu'elle maniait l'arme comme un véritable combattant, décrivant des enchaînements complexes parfaitement maîtrisés.

— Elle est un peu trop légère à mon goût, décréta-t-elle en la reposant, mais elle reste malgré tout une très belle arme, elle convient certainement à un jeune.

Et sans laisser au marchand le temps de lui en proposer une autre, elle se détourna de son stand et s'éloigna.

Filia dut allonger le pas pour la suivre, car, à présent libérée de l'entrave de sa jupe, elle avait perdu cette démarche lente et mesurée qu'il avait trouvée si délicate et royale. Elle avait désormais une tout autre allure, adoptant un pas bien plus martial que féminin.

Se fiant sans doute aux bruits, elle se dirigea vers les joutes, s'arrêtant à peine un instant auprès des arènes de combats armés pour se rendre vers les zones de lutte.

Il était rare de voir les femmes s'intéresser aux combats, et plus encore de les voir s'approcher autant des lutteurs, mais depuis quelques minutes, il n'était plus à quelques surprises près.

Ou du moins, c'est ce qu'il croyait.

Alors qu'elle se frayait un chemin dans une cohue trop compacte pour faire véritablement attention à elle, Zora bouscula un homme qui en la découvrant s'exclama.

— Zora !

Le sourire aux lèvres, l'homme la détailla comme pour se convaincre qu'il ne rêvait pas, mais lorsque ses yeux glissèrent sur ses hanches, ils s'écarquillèrent. Avant que Filia n'ait pu excuser l'état de sa tenue, elle le devançait.

— Si tu émetts la moindre remarque sur cette jupe, je te jure que je l'échange contre ton pantalon, prévint-elle.

Bien qu'étonné par sa déclaration, et tout à fait certain qu'elle en était capable, l'homme conserva son sourire en répondant simplement.

— C'est juste que c'est la première fois que je te vois habillée en fille. Ça fait un peu bizarre.

— Tu n'as même pas idée à quel point, soupira-t-elle. Depuis que Dari m'a ramenée ici, je rêve de pouvoir porter un truc plus confortable que ça. C'est à se demander si les femmes ne sont pas masochistes pour accepter de s'habiller avec une chose aussi...

Elle eut une moue de dégoût en regardant la jupe.

— Je dois pouvoir te trouver un pantalon d'entraînement, avança l'homme. Je doute de pouvoir mettre la main sur quelque chose de mieux.

Il semblait visiblement le regretter, et Filia fut rassuré de voir que certains des hommes qu'elle avait côtoyés pouvaient se montrer plus attentionnés que Dari ou Obronca.

— Ce serait déjà merveilleux, avoua-t-elle avec envie.

L'homme tourna les talons et disparut dans la foule. Zora reprit alors son cheminement vers le bord du terrain. Ce dernier avait été sensiblement agrandi afin de permettre à un nombre de spectateurs plus important de prendre place autour.

Filia n'en revenait pas. Elle parvenait à se fondre dans une masse d'hommes, alors que son nom et son image n'étaient plus un secret pour personne. En même temps, son attitude avait radicalement changé depuis le moment où elle

avait pris la double lame dans ses mains. Son visage d'ordinaire neutre s'illuminait à présent d'un sourire radieux.

Son excitation à la vue des combats était perceptible, mais si semblable à ceux qui les entouraient qu'elle ne semblait pas déplacée au milieu d'eux.

L'homme qu'ils avaient croisé réapparut à leur côté, tenant un pantalon dans ses mains. Il tapota l'épaule de la jeune femme pour détourner son attention du combat.

Quand elle vit le vêtement, ses yeux brillèrent de plaisir. Elle posa une main sur le tissu, et de l'autre, attrapa la nuque de l'homme, l'attirant à lui pour lui offrir son souffle.

Avec stupeur, Filia comprit qu'elle remerciait l'homme à sa façon. Ce dernier semblait d'ailleurs n'y trouver rien à redire et profitait visiblement de son geste spontané sans la moindre honte.

— Tu es adorable, Dvir.

Ce dernier était tout sourire, mais Filia soupçonnait qu'il puisse encore être sous le plaisir diffusé par l'haleine de Zora. Pourtant, il n'eut pas le temps de s'attarder sur lui, car sans aucune hésitation, et malgré le monde qui les entourait, la jeune femme se débarrassa de sa jupe qui tomba brusquement à ses pieds, pour enfiler le pantalon.

Par respect pour le tissu, Filia ramassa la jupe dont visiblement Zora ne comptait pas se soucier. Mais, alors qu'il se penchait, il manqua tomber en l'entendant proposer.

— Affronte-moi.

Alors qu'il se redressait pour chercher à savoir si elle avait réellement pu énoncer une telle énormité, il constata que l'homme ne semblait pas aussi choqué que lui.

— Je commence à me demander si Dari n'avait pas une bonne raison de vouloir que tu portes une jupe, répondit-il, vaguement inquiet.

— Il ne m'a pas interdit de combattre, se défendit-elle. Juste de toucher au glisseur ! N'est-ce pas ? questionna-t-elle en se tournant vers Filia, espérant une confirmation de ses dires.

Il acquiesça d'un signe de tête, réalisant qu'elle l'utilisait pour obtenir ce qu'elle voulait. Il aurait pu lui rappeler que Dari lui avait également demandé de ne pas lui causer de problèmes, mais doutait qu'elle apprécie qu'il le fasse.

— Je ne suis pas assez fort pour toi, prétexta Dvir, terriblement mal à l'aise.

— C'est à peine si j'ai eu droit à un adversaire au cours des dernières semaines, plaida-t-elle, je ne te ferai pas grand mal.

Filia les regardait alternativement l'un après l'autre, se demandant soudain lequel des deux était le plus surprenant, la femme somme toute plutôt frêle qui insistait pour se battre ou le combattant qui craignait visiblement de devoir s'incliner face à elle lors d'un affrontement.

— Si je fais mine de te frapper, ils vont me lyncher, protesta-t-il faiblement.

— S'ils essayent, je serai là pour te défendre, s'amusa-t-elle. S'il te plaît, fais-moi plaisir.

Filia réalisait que c'était la première fois qu'il l'entendait demander à ce qu'on la satisfasse, et comme tous les Sarangins, Dvir ne pouvait pas s'y refuser, bien que sa demande lui paraisse particulièrement inconvenante.

Pourtant, il réalisa que celle-ci ne l'était pas autant pour l'homme, car bien qu'il soupire longuement, il n'en accorda pas moins ce qu'elle demandait, sans même chercher à discuter plus longuement.

Il s'avança sur le terrain et les combattants, bien que surpris par son intrusion, lui cédèrent la place. Cependant, quand Zora s'élança à son tour, un silence de mort s'abattit parmi les spectateurs quand ils comprirent ce qu'elle s'apprêtait à faire.

— Je suis mort, marmonna Dvir.

Sa remarque aurait pu passer inaperçue si le silence n'avait été total. Zora éclata de rire.

— Arrête de t'inquiéter, tu sais que sur le terrain il y a immunité. Ils ne peuvent pas te rendre responsable des coups que tu me portes ici. Et s'ils essayent, je les réduis en miettes. Allez, attaque !

Malgré ses déclarations défaitistes, l'homme s'élança sans chercher le moins du monde à retenir ses coups, essayant, comme avec n'importe quel autre adversaire, de la jeter au sol pour l'y immobiliser.

Les premiers coups furent parés avec habileté dans un silence de mort, puis le spectacle, allié au plaisir évident de la jeune femme et à son rire quand elle esquivait les coups, relança les encouragements, plus nombreux quand c'était elle qui frappait que lorsque Dvir s'y attelait.

Comme la majorité des hommes présents, Filia était aussi stupéfait de la voir trouver du plaisir à ces jeux brutaux que par son habileté et sa force. Lorsqu'elle avait enfilé le pantalon, il avait eu le temps de remarquer ses jambes musclées, mais il avait attribué sa musculature à la natation qu'elle semblait pratiquer avec régularité. Il n'avait jamais imaginé qu'elle puisse les devoir à un tout autre exercice.

Elle était légère, mais vive et nerveuse et, malgré sa résistance, Dvir se retrouva bientôt au tapis.

Ayant marqué sa victoire en restant cinq secondes à le maintenir au sol, Zora se releva et lui tendit la main pour l'aider à se relever sous les cris de joie des spectateurs.

— Merci, Dvir. Qui prend sa place ? demanda-t-elle à l'assistance.

Les cris se tarirent subitement, tandis que les hommes la regardaient de nouveau, comme si elle avait été une chose trop étrange pour être approchée.

— Bon sang, vous n'allez pas me laisser là toute seule, s'irrita-t-elle. Dvir, il y en a d'autres du Fyrir ?

— J'ai vu Lior, et Soter, mais je ne sais pas s'ils sont encore là.

— Soter, sors de ton trou, brailla-t-elle. Tu es toujours là quand il s'agit de me regarder, donc je suppose que tu es encore dans les parages.

Il y eut un mouvement et, sans vraiment l'avoir voulu, un homme se retrouva soudain seul, au milieu de la foule qui s'était écartée, pour permettre à la jeune femme de le repérer, créant de ce fait une sorte de haie d'honneur.

— Tu sais que je n'ai aucune qualité dans ce domaine, prétendit-il.

— Parce que tu refuses de t'entraîner, s'amusa-t-elle. Allez, viens ! Les autres sont trop couards pour m'affronter et, si tu te donnes à fond, je t'accorderai mon souffle.

Les hommes étaient sidérés. Personne n'avait jamais entendu quelqu'un qualifier un Sarangin de couard, et cependant, aucun n'était à même de se défendre de cet affront, car cela sous-entendait devoir frapper une femme. Ce que personne n'envisageait de faire.

Bien que contraint, l'homme finit par la rejoindre. Cependant, visiblement appâté par la récompense, il se donna du mal pour essayer de la dominer.

La fatigue du premier combat lui permit de faire illusion, mais il ne s'en retrouva pas moins au sol. Comme il l'avait affirmé, il n'avait pas son niveau. Quand elle se dégagea de son dos après les cinq secondes réglementaires, il accepta sa main pour se relever, avant de profiter longuement de son souffle.

— Continue à t'entraîner, tu peux encore progresser, fit-elle, souriante. J'espère te revoir en forme sur le Fyrir d'ici peu.

L'encouragement le fit rougir de plaisir, à moins que ce ne soit l'effet de son souffle.

Alors que certains se demandaient s'il n'était pas intéressant de transgresser un peu leurs préjugés pour obtenir ce qui semblait être une véritable gratification, elle laissa sa place.

Deux hommes plus téméraires que les autres les remplacèrent. Plus encore que le simple plaisir de dominer leur adversaire, ils avaient à cœur de montrer ce dont ils étaient capables, surtout maintenant qu'il la savait à même de juger leur valeur. Ils étaient conscients également qu'ils ne risquaient pas de l'affronter : comme chaque combattant, elle s'accorderait inévitablement un peu de temps avant de revenir sur le terrain.

Une dizaine d'hommes alternèrent ainsi avant qu'elle ne prenne une place vacante. Son adversaire, mal à l'aise par sa condition de femme, s'empessa de quitter le terrain sans vraiment avoir cherché à l'affronter, après avoir partiellement esquivé trois coups.

Dépitée, elle se retrouva de nouveau seule. Si Filia n'avait pas craint qu'elle ne voie en lui un adversaire potentiel pour le reste de son séjour, il l'aurait rejointe tant sa déconvenue était visible.

— Il paraît que tu offres encore ton souffle contre des coups, s'éleva une voix au milieu de la cohue.

Un homme parvint aux abords du terrain après s'être frayé un passage.

— Seulement si tu ne fais pas semblant de m'affronter pour ne pas choquer tes petits camarades.

— Tu n'as pas combattu depuis combien de temps ? questionna sérieusement l'homme.

— Depuis que vous m'avez lâchée, répliqua-t-elle juste assez accusatrice pour le faire réagir.

— J'ai donc une chance de te faire mordre la poussière.

— Viens essayer, Lior, on verra si tu y arrives, fit-elle avec un énorme sourire.

Le dénommé Lior prit place sur le terrain et la laissa bondir avant de bloquer la jambe qui devait l'atteindre au sternum. Contrairement aux deux autres, il semblait d'un niveau équivalent à la jeune femme, et cette dernière démontra ainsi sa valeur en évitant de se trouver immobilisée au sol, alors qu'il était parvenu plus d'une fois à l'y allonger.

Les sentiments des spectateurs oscillaient entre l'admiration face à un combat intéressant, et l'indignation à voir un homme faire aussi peu de cas de la femme qu'il affrontait. Cependant, quand elle quitta le terrain, trop fatiguée pour continuer, personne ne pouvait douter du plaisir qu'elle avait pris à cette confrontation.

Il la suivit pour réclamer sa récompense, et ce fut comme si le sourire de l'un se propageait à l'autre, en même temps que son souffle changeait de bouche.

— Dis-moi que tu habites à proximité, et que nous pourrions bientôt nous revoir, pria-t-elle, j'ai besoin de m'entretenir un minimum.

— Je ne comptais pas m'éterniser ici, mais je pense que ma tante acceptera de m'héberger plus longuement, le temps que tu trouves des hommes à ta hauteur.

— Tu me conviens.

L'homme rit à cette déclaration spontanée.

— Uniquement parce que tu n'as pas trouvé d'adversaire pour t'entraîner. Si je t'affrontais tous les jours, tu finirais par me terrasser en moins d'une minute.

— Tu finiras par progresser, chercha-t-elle à le rassurer.

— Assez pour te battre, s'esclaffa-t-il, j'en doute.

Il y eut une brusque agitation autour d'eux, et Dvir les rejoignit en jouant des coudes.

— Dari arrive, fit-il.

— Merde ! s'exclama Zora en jetant un regard affolé autour d'elle. J'ai l'air de quoi ?

Le rire de Lior s'amplifia tandis que Dvir haussait les épaules, comme pour dire qu'elle était identique à elle-même. Elle sembla alors remarquer ce que Filia tenait toujours entre ses doigts. Se précipitant, elle lui arracha presque la jupe des mains, et avec le même empressement que précédemment, elle troqua son pantalon contre la jupe, inconsciente de l'admiration que ses formes suscitaient.

Elle l'ajustait quand Dari apparut. Discrètement, Dvir se baissa et nonchalamment récupéra le pantalon pour le cacher dans son dos. Un homme, situé non loin de lui, l'attrapa et sans que personne ne se concerta, le vêtement disparut en passant de mains en mains, toujours hors de vue de Dari.

Ce dernier jugea Zora d'un coup d'œil, s'arrêtant inévitablement sur ses jambes quasiment dénudées.

— Qu'as-tu fait à ta jupe ? s'irrita-t-il, la mine sombre en regardant Filia, Lior et Dvir.

— Ce que j'aurais dû faire depuis le premier jour, je l'ai adaptée à mes mouvements.

— Te rends-tu compte que certains pourraient la trouver indécente ? râla-t-il. Ici, les femmes ne se découvrent pas autant en public.

— Depuis quand les Sarangins seraient pudiques, répliqua-t-elle avec une moue dédaigneuse.

— Tu as décidément pris de mauvaises habitudes, marmonna-t-il.

— Uniquement des habitudes masculines, fit-elle, pince-sans-rire.

Il ne répondit pas à sa pique. Il se pencha, attrapa un pan du vêtement, sans se préoccuper de dénuder plus encore ses cuisses.

— Le tissu semble intact, juste décousu, il doit être possible de la réparer.

D'un mouvement sec, elle lui retira le tissu des mains.

— Il n'est pas question que je la mette de nouveau, et les autres jupes non plus, gronda-t-elle. Ce n'est pas moi ! Je me fous de choquer. Si les gens ne supportent pas de me voir telle que je suis, je peux très bien attendre le départ du Fyrir à son bord, dans ma cabine. J'ai passé plus de deux ans sans mettre les pieds à terre, je ne suis plus à ça près.

Dari se raidit, tandis qu'autour d'eux l'atmosphère se faisait soudain plus pesante.

— Essaie donc de porter une jupe pendant une journée, tu auras une idée de ce que je subis. Même maman a reconnu que je n'étais probablement pas faite pour ce genre de choses. Elle a cessé de me les imposer dès que j'ai été assez grande pour les refuser.

Dari n'avait pas vraiment le choix de toute façon, il savait quand il était préférable de céder.

— Très bien, tu auras des pantalons, mais tu gardes les brassières, trancha-t-il.

— Ça paraîtra totalement ridicule sur un pantalon, refusa-t-elle.

Évidemment, les vêtements de femmes étaient adaptés afin de permettre à tout le monde de voir leur marque, les hauts étaient donc courts pour dénuder le ventre et le bas du dos, rien à voir avec les tuniques masculines qui, elles, descendaient jusqu'en haut des cuisses.

— Sans doute, mais il n'est pas question que tu t'habilles en homme. À toi de choisir, si tu préfères paraître ridicule, ou si tu acceptes de ressembler à une femme.

Ils s'affrontèrent du regard, l'agacement de Zora semblant augmenter quand elle conclut qu'il était sérieux, et que, visiblement, il ne transigerait pas.

Dans d'autres circonstances, les hommes n'auraient pas hésité à intervenir et à défendre l'opinion de la femme, mais dans ce cas précis, ils ne savaient pas comment réagir, et certains s'estimaient heureux de ne pas être à la place de Dari.

Filia, qui restait prudemment en retrait dans cette conversation incroyable, commençait à comprendre un peu le comportement parfois atypique de l'homme. Il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il aurait fait à la place de Dari. D'une part, il aurait volontiers accordé sa demande à Zora, mais il aurait été également gêné à l'idée de la voir s'habiller comme un homme.

— Je remettrai les tuniques quand nous retournerons sur le Fyrir, décréta-t-elle.

— Nous verrons à ce moment-là, répondit-il sans rien promettre.

Elle grommela, et Filia se prit à respirer plus librement. Il avait la certitude que c'était sa manière à elle de dire qu'elle capitulait. Cela devait également être l'opinion de Dari, car il changea radicalement de sujet.

— Il y a trop de choses à régler avec Truong, nous n'avons pas le temps de tout envisager avant son départ, nous allons donc l'accompagner, ce sera plus simple pour tout le monde.

— Tout de suite ? se désola Zora. C'est à peine si j'ai eu le temps de regarder les combats.

Elle ne mentait pas réellement, songea Filia avec amusement, elle n'avait effectivement vu que peu d'échanges, mais uniquement parce qu'elle avait été trop occupée à se battre.

— Truong est assez semblable à Anhem, il aime la lutte. Il te laissera probablement participer aux entraînements de son Cerdhe, essaya de la consoler Dari.

— Nous nous y retrouverons, ajouta Lior, c'est de là-bas que je viens. Avec un peu de patience, tu y trouveras des hommes à ta mesure, assura-t-il, soucieux de la rassurer.

La patience consisterait principalement à leur faire accepter de se comporter avec elle comme avec l'un de leurs compagnons, mais elle avait toujours su que la vie hors du vaisseau ne serait pas simple.

Il lui tardait véritablement de voir Obronca organiser le prochain départ et de retrouver ainsi une partie de l'équipage.

— Tu m'avais promis de me laisser regarder le glisseur, rappela-t-elle tandis qu'elle suivait Dari hors de la foule.

— Je t'en trouverai un là-bas, dit-il, et de toute façon, nous reviendrons ici rapidement.

Filia les suivit à quelques pas. Il n'enviait pas le rôle de Dari, il saisissait également la raison qu'il avait de se montrer moins docile avec elle qu'avec l'une de leurs femmes, car elle n'agissait pas non plus de manière conforme à ce que l'on attendait d'une personne de sa valeur.

Filia commençait tout juste à appréhender ce que Dari avait imaginé, en affirmant qu'il serait intéressant de la voir s'occuper comme les jeunes de son âge.

Plus encore qu'avant, il redoutait le moment où il lui reviendrait de l'occuper, et où elle serait totalement à sa charge.

Il fut donc presque soulagé de les voir rejoindre la navette de Truong. Cela lui laissait un peu de temps pour digérer ce qu'il avait appris d'elle aujourd'hui, et il l'espérait, permettrait à Zora de se faire une idée moins originale de son rôle et de sa place en tant que femme sur la planète.

Chapitre 4

Ce qui devait initialement durer quelques jours s'étira jusqu'à devenir trois semaines.

Le Cerdhe de Truong aurait pu lui paraître sympathique, mais il était plus important que celui de Kepala et, surtout, à proximité de deux autres Cerdhes tout aussi conséquents ; de sorte qu'elle avait l'impression de vivre dans une zone urbaine surpeuplée.

Si le chef du Cerdhe était effectivement un adepte de la lutte, il s'était montré réticent à l'idée de la voir affronter ses hommes et, hormis Lior, les membres du Cerdhe retenaient leurs coups quand ils se trouvaient acculés à devoir l'affronter.

Heureusement, elle avait d'autres occupations, et sa frustration s'apaisait quelque peu quand elle s'occupait l'esprit.

Truong avait dû rentrer précipitamment pour attester un Chèile, mais n'ayant pas de raison de revenir dans le Cerdhe d'accueil de Zora, il avait tenu à ce qu'elle l'accompagne avec Dari, pour rencontrer Najah.

La diseuse était plus jeune que Zora ne l'avait pensé, elle avait à peine douze ans, et son statut ainsi que ses capacités la rendaient difficilement abordable. Non pas qu'elle soit désagréable, mais l'attention constante dont elle était l'objet rendait toute relation avec elle difficile, surtout pour Zora dont l'indépendance affichée heurtait la fillette.

Pourtant, leur objectif commun et leur volonté réelle d'aider les Sarangins leur permirent de travailler ensemble avec efficacité, même si la présence constante de Dari et de Bey, le parleur de Najah, n'y était pas étrangère.

Comme lors des deux précédents recrutements, les chefs avaient informé leurs hommes de la destination prévue. Il revenait à ceux que cela intéressait de se manifester pour proposer leur candidature. Lorsque la liste des volontaires revenait, il fallait faire un choix et c'est à ce moment que l'on faisait appel à des diseuses.

Au cours d'une conversation tout à fait banale, il revenait au parleur de citer de temps à autre un nom et de juger de la réaction de la diseuse, le plus difficile étant de parvenir à déterminer si les candidats sélectionnés étaient neutres ou, au contraire, destinés à conclure Chèile. C'était une tâche complexe, car si la diseuse se focalisait trop sur la réponse à donner, elle perdait la nature spontanée et involontairement presciente de ses réponses, obligeant son parleur à la divertir avant de pouvoir de nouveau l'interroger.

Tout le talent du parleur relevait donc de l'art de parvenir à glisser ses questions dans une conversation anodine, afin de conserver la pureté du don d'anticipation de sa diseuse.

De par sa jeunesse, Najah était naturellement curieuse, ce qui fournissait de nombreux sujets pour la divertir de l'objectif visé. Cela la rendait particulièrement précieuse pour les Sarangins qui obtenaient rapidement des réponses, diminuant de plusieurs semaines la composition de l'équipage.

Depuis l'arrivée du Fyrir, les candidats présélectionnés par Najah avaient été photographiés pour permettre à Zora de les distinguer ; la diseuse restait cependant indispensable pour choisir parmi les neutres ceux qui se révéleraient des atouts pour leurs compagnons durant le voyage ou une fois sur place.

Zora aimait toujours aussi peu discuter des neutres, et voir leur avenir soumis à leur double examen lui occasionnait un stress qu'elle aurait préféré s'épargner. C'est donc sans regret qu'elle quitta Truong et Lior pour revenir dans le Cerdhe de Kepala.

Filia avait beau se le cacher, la jeune femme lui avait manqué et il était impatient de la revoir. Pourtant, quand elle descendit de la navette, il vit la consternation se peindre sur son visage à la vue du nombre d'abris temporaires qui avaient été dressés aux abords de la piste d'atterrissage.

Il avait lui-même effectué un voyage dans le Cerdhe de Truong quelques mois auparavant, et il comprenait sa désillusion ; lui aussi n'avait aspiré qu'au calme en revenant de cette grosse agglomération, et il compatissait à sa déception de découvrir l'endroit envahi par un nombre important de gens, là où elle avait sûrement imaginé pouvoir trouver un peu de solitude.

Ses cheveux avaient gagné en longueur, mais contrairement aux femmes sarangins qui les laissaient libres, elle les tenait serrés dans un lien, comme le faisaient les hommes qui ne souhaitaient pas couper les leurs. Une fois de plus, il remarquait les efforts qu'elle faisait pour être traitée comme un homme.

— Que se passe-t-il ? demanda Dari.

— Ils sont là pour la récolte de slasts, répondit Kepala qui les accueillait.

— Déjà, s'étonna Dari, je ne croyais pas que nous étions aussi avancés dans la saison.

— Tu es parti depuis trop longtemps, s'amusa le chef, tu n'as plus de repères.

— Vous avez commencé ? questionna-t-il avec une soudaine impatience.

— Depuis hier, mais ne t'inquiète pas, il en reste encore.

Il éclata de rire à sa plaisanterie. Le Cerdhe de Kepala était peu important en population, mais s'il était isolé des autres, c'était en grande partie parce que les terrains alentour étaient propices à la culture du slast, et que de ce fait, il n'était pas envisageable de construire inconsidérément sur ces terres nourricières.

Le slast était une sorte de fruit qui poussait sur de petits arbres. Semblable par sa texture et son mode de préparation à une pomme de terre, il était très apprécié des Sarangins qui en privilégiaient la culture. D'autant que ce fruit se conservait particulièrement bien, pour peu qu'il soit entreposé à l'abri de la lumière.

Son seul défaut tenait justement à sa rapide détérioration lorsqu'il était exposé à une source lumineuse, quand il tombait au sol, une fois mûr. Il était donc impératif de le ramasser avec diligence pour ne pas perdre la récolte, ce qui nécessitait des ouvriers en nombre pour couvrir la totalité des champs.

Il était donc de coutume de réunir toutes les personnes en âge d'aider pour effectuer cette tâche saisonnière, et comme le Cerdhe n'y suffisait pas, nombre de jeunes, venus de toute la planète, s'invitaient pour participer à la collecte. Cela leur offrait également l'opportunité de se réunir et de profiter des soirées festives qui accompagnaient la cueillette.

Le jour même, Zora et Dari se joignirent aux autres. Bien qu'encore agile, Dari préféra se charger de transporter les fruits jusqu'aux charrettes tractées par des glisseurs, plutôt que de se courber pour ramasser les slasts à même le sol.

Zora fut donc plus ou moins confiée à Filia. Celui-ci n'eut pas grand-chose à lui expliquer avant de la laisser se débrouiller seule.

Contrairement aux autres, elle travaillait silencieusement, mais il avait appris à se méfier de ses silences. Il savait qu'il ne signifiait pas qu'elle se désintéressait de ce qui l'entourait, tout au contraire.

À plusieurs reprises, il la vit regarder les machines qui secouaient les arbres. Il se promit de trouver le temps, quand la récolte serait achevée, de lui permettre de les approcher.

En attendant, elle travaillait sans relâche, restant toujours un peu à l'écart. Ses gestes étaient efficaces et méthodiques, elle avançait rapidement, laissant une place nette derrière elle, tandis que les autres jeunes du groupe progressaient plus lentement, n'hésitant pas à se taquiner, se lancer des défis tout en travaillant. Ce qui inévitablement les ralentissait un peu. Zora paraissait même trouver un peu étrange qu'ils chantent ou rient, tout en progressant dans le champ, car elle se retournait parfois pour comprendre ce qui les empêchait de la rejoindre.

À la mi-journée, lorsqu'ils firent une pause pour manger, elle se posa un peu à l'écart ; Dari les rejoignit avec une partie des victuailles et quand il eut distribué la majorité de ses provisions, il vint s'installer à ses côtés.

Ils parlèrent peu, mais à leur attitude, il était évident que cela n'avait rien d'anormal pour eux. Zora acheva rapidement son repas et, sans qu'il le demande, Dari se vit offrir un massage dont il savoura visiblement les bienfaits.

Alors qu'il lui proposait de lui rendre la pareille, elle se mit à rire, avant de lui rétorquer qu'elle n'avait pas lieu d'avoir des courbatures à son âge.

Un autre que Dari aurait insisté à lui rendre la détente qu'elle venait de lui procurer, mais ce dernier se contenta de hausser les épaules, avant de se relever, marquant ainsi la reprise du travail.

Filia espéra que le soir venu, elle ne refuserait pas une nouvelle fois ce bien-être, sans quoi, elle risquait de ressentir des douleurs dès le lendemain matin ; il en savait quelque chose, il était coutumier des récoltes.

Quatre jours plus tard, alors que la cueillette s'achevait, Filia se demandait toujours comment Zora pouvait paraître si ambivalente. Bien qu'elle soit toujours restée à proximité du même groupe de cueilleurs, elle ne semblait pas être capable de nouer de contacts amicaux avec eux.

Pourtant, Filia avait fait en sorte de trouver un groupe composé en majorité d'hommes et de femmes ayant à peu près son âge, dans lequel elle aurait dû s'intégrer sans peine. Mais elle restait cependant toujours un peu en retrait. Elle ne se montrait ni fière ni impolie, mais elle conservait une distance qu'aucun n'était parvenu à combler.

Filia en était d'autant plus surpris qu'il la savait capable de camaraderie et de familiarité, il en avait été témoin lors des joutes, il ne savait toutefois pas comment parvenir à obtenir ce même résultat ici.

Son tempérament semblait la pousser naturellement vers des gens plus âgés, plus sérieux que ceux de son âge, mais surtout, elle se plaisait à évoluer au milieu des hommes, adoptant souvent leur cadence, bien plus rapide et physique que celle des jeunes femmes.

Ces dernières ne pouvaient guère la suivre, car contrairement à Zora, elles étaient gênées par leurs jupes qui, aussi amples soient-elles et malgré l'habitude qu'elles en avaient, limitaient parfois leurs mouvements.

Filia, fasciné et curieux de mieux la comprendre, la gardait toujours à l'œil. Il l'avait vue à plusieurs reprises retenir une grimace à l'écho d'une plainte ou d'une demande de l'une des femmes, et un temps, il l'avait crue trop exigeante au point d'en devenir incapable de supporter la faiblesse des autres, mais en la découvrant deux jours plus tard occupée à masser une gamine au dos douloureux, il supposa une nouvelle fois que sa personnalité comportait plus de facettes qu'il n'y paraissait.

Si beaucoup étaient heureux de voir se finir l'exercice épuisant de la récolte, Filia, lui, l'appréhendait. Il savait que la journée suivante serait plus délicate encore. Pour lui, tout au moins.

Ce qui intéressait les jeunes, et leur donnait envie de se joindre aux cueilleurs chaque année, était avant tout le jeu qui clôturait la saison.

Il leur était réservé et leur permettait de se livrer à quelques extravagances qui n'auraient pas été tolérées en temps normal par les adultes. Loin de leur regard pour toute une journée, ils formaient des groupes en concurrence les uns avec les autres, chacun espérant trouver rapidement l'objectif de la quête, et ainsi se voir attribuer les mérites d'une victoire lors de la remise de récompense le soir venu, une fois de retour à la maison de Kepala.

C'était également l'occasion de profiter pleinement de ces quelques heures de liberté totale, pour s'autoriser quelques entorses aux règles établies avec des compagnons d'un jour.

Cette année, probablement en raison de la présence de Zora dans le Cerdhe, il y avait eu plus de jeunes que d'ordinaire, et il avait fallu prévoir dix parcours distincts, chaque groupe se composant également de plus d'équipiers que les autres années.

En règle générale, aucun des participants n'était à même de choisir son groupe ; la journée commençait d'ailleurs par un tirage au sort qui désignait l'équipe de chacun, mais Filia avait une dispense exceptionnelle cette année.

Lui se verrait inmanquablement assigner au groupe de Zora, afin de l'aider, et de lui permettre d'effectuer des choix en connaissance de cause. Il n'avait pas pour but de la surveiller ou de lui interdire de se livrer à des expériences, mais plutôt de lui expliquer les risques et les conséquences de ce qui pouvait lui être proposé au cours de la journée.

Filia pensait être en mesure d'assumer la responsabilité qui lui était confiée, mais lorsqu'il la vit entrer dans la salle principale, il comprit instantanément qu'elle n'y était pas venue de gaieté de cœur, mais plus vraisemblablement sur l'ordre de Dari.

Il n'avait aucune idée de la manière dont ce dernier s'y était pris pour l'y obliger, mais le résultat risquait fort de ne pas être bénéfique au groupe. Surtout si elle décidait de se montrer muette et distante, comme elle en avait coutume lorsqu'elle était contrariée.

Il espérait sincèrement que le climat de liberté de cette journée lui permettrait de s'exprimer plus aisément et qu'elle se montrerait plus sociable que durant la récolte.

La journée se découpait en deux parties, la première représentait véritablement la quête, et s'articulait comme un jeu de piste, tandis que la seconde permettait de se détendre et de s'amuser.

Les indices du matin leur permettraient, outre de rejoindre le lieu d'un repas champêtre, de déterminer quelle équipe avait résolu les énigmes dans les meilleurs temps afin de désigner le groupe gagnant.

Une fois leur repas achevé, ils avaient tout l'après-midi pour rejoindre la maison de Kepala où, le soir venu, leur serait donné leur classement et où le groupe vainqueur se verrait remettre sa récompense.

Cette seconde partie n'était pas soumise à un minutage, et c'était souvent au cours du repas et de l'après-midi que se déroulait le plus d'excès. Les jeunes sachant qu'ils avaient tout le reste de la journée pour regagner leur point de départ.

Le groupe de Zora comportait cinq garçons et trois filles. Ils se présentèrent tous, mais personne n'osa échanger son souffle avec la jeune femme bien qu'ils s'y prêtent très naturellement entre eux. L'attitude renfrognée de Zora ne fit rien pour les y inciter.

Rapidement, ils furent dirigés vers les navettes chargées de les conduire à leurs différents points de départ, et le jeu débuta.

Munis d'une carte intentionnellement grossière, et d'indications sous forme d'énigmes, ils devaient découvrir sept balises avant d'apprendre enfin où les attendait leur repas.

Certains étaient doués pour résoudre les énigmes, d'autres pour repérer les indices, et bien que ne connaissant pas vraiment le jeu, Zora ne fut pas en reste pour aider. Elle avait avancé la solution de la première énigme d'une voix un peu trop doctorale, au milieu de l'excitation et de l'agitation, et si cette dernière s'était avérée exacte, son manque d'entrain apparent et ses manières trop brusques avaient quelque peu douché l'ambiance. Aussi se contenta-t-elle ensuite de n'intervenir qu'en les voyant faire fausse route ou quand personne d'autre n'émettait de suggestions judicieuses.

Bien que certains aient travaillé avec elle pendant la cueillette, ils la regardaient tous avec une sorte de curiosité suspicieuse ; son attitude et ses vêtements, inhabituels pour une femme, causaient une certaine gêne, autant chez les filles que chez les garçons.

Le terrain qu'ils empruntaient était accidenté, ils avaient été déposés à proximité du lac ; ils n'avaient certes pas à se frayer un chemin parmi la végétation rare, mais les brusques dénivellations de terrain les obligeaient à se montrer prudents et ralentissaient leur progression. Les hommes intervenaient régulièrement pour aider, ou faciliter la marche des femmes, quand ils ne se chargeaient pas tout simplement de les porter lors de passages escarpés.

Plus hardie que les hommes eux-mêmes, Zora n'avait pas bénéficié de cette aide, elle avait même parfois dû attendre qu'ils trouvent un chemin praticable pour y transporter les femmes.

Filia ne s'impliquait guère dans les échanges. Il s'amusait, mais restait souvent plus observateur qu'acteur. S'il était encore jeune, il avait déjà participé à de nombreux jeux, et sans la présence de Zora, il y aurait probablement renoncé cette année, s'estimant trop adulte pour jouir véritablement de la liberté proposée.

Il fut donc étonné d'arriver aussi rapidement sur le plateau dominant le lac qui leur servirait de site pour leur repas. Il y avait là deux malles hermétiques, l'une contenant les victuailles et la boisson, l'autre des coussins et des accessoires de confort. L'ouverture de l'une ou de l'autre mettait fin au décompte, et validait le temps de leur parcours, aussi les garçons s'empressèrent-ils de les ouvrir.

Une toile avait été tendue au-dessus pour les protéger du soleil et créer un coin d'ombre, les hommes s'empressèrent de disposer les coussins au sol pour les femmes, avant de distribuer des boissons.

Ils avaient effectué le parcours en si peu de temps qu'il était encore tôt, et personne n'avait véritablement faim, les aliments restèrent donc dans la malle.

Tout en se rafraîchissant, une discussion animée s'engagea, chacun étant persuadé qu'aucune autre équipe n'avait pu être aussi rapide qu'eux. Les hommes engageaient même des paris sur le temps qui les séparerait de la seconde équipe, tandis que les femmes s'imaginaient déjà en reine d'un soir lors de la remise de la coupe.

Kern s'était naturellement assis près d'Ewa qui, bien que n'étant pas son Chèile, semblait être son compagnon du moment, et que le tirage au sort n'avait pas séparés.

Hani, elle, n'avait pas eu cette chance, l'homme qui l'avait accompagnée jusqu'au Cerdhe de Kepala n'était pas dans leur groupe, mais elle n'en paraissait pas attristée et, à présent confortablement installée, observait les garçons, visiblement pour se choisir un autre compagnon.

Elle avait finalement invité Cham à venir s'asseoir à ses côtés, lui demandant sans détour un massage, son sourire enjôleur lui faisant comprendre qu'elle ne serait pas contre certaines privautés, s'il en avait envie.

La dernière femme, Leala, ne semblait pas disposée à flirter, ce qui devait quelque peu décevoir les autres hommes. L'un d'eux adressa un regard lourd de sens à Filia. Il hocha la tête, acceptant tacitement d'assumer le rôle de garde-fou qu'on lui proposait.

Si les jeunes acceptaient de se lâcher lors d'occasions comme celle-là, ils n'en étaient pas moins stupides au point de ne pas se prémunir des dangers de leur inconséquence. Afin d'éviter d'être chaperonné par des adultes, chaque groupe définissait une personne, souvent un homme, qui participait et s'amusait, mais qui ne consommait rien qui aurait pu troubler ses capacités. Ce dernier restait donc lucide et pouvait ainsi venir en aide en cas de problème, ou intervenir afin d'éviter que des plaisanteries ne dégénèrent dangereusement.

Un long moment, ils refirent en parole leur parcours, puis Ewa exprima son désir de grignoter quelque chose, et dans la foulée, tout le monde se mit à manger, les récipients contenant les aliments circulant entre les membres du groupe qui y piochaient selon leur goût et leur envie.

Ils continuaient à discuter tranquillement de choses et d'autres tandis que chacun piochait dans les différents plats qui s'étaient progressivement accumulés au centre du cercle qu'ils avaient formé. Peu à peu, les estomacs furent rassasiés, et les hommes rangèrent les restes les plus sensibles à l'abri dans la malle.

Repue, Ewa se laissait bercer par les tendres attentions de Kern, lui offrant régulièrement son souffle, tandis qu'Hani s'amusait à exciter Cham avec une discrétion toute relative.

Elar, l'un des jeunes hommes, se leva et sortit un sac de la malle à coussins. Il était courant, pour ne pas dire normal, que les convives fassent transporter des affaires personnelles jusqu'à la zone de repas. Ils les remettaient aux organisateurs pour ne pas devoir les transporter pendant la phase de jeu.

Revenant s'asseoir, il entreprit d'extraire une bouteille, provoquant ainsi des cris et exclamations de joie.

Filia se pencha vers Zora qui ne pouvait pas reconnaître le récipient dont la forme bien spécifique trahissait le contenu.

— Liqueur d'alnia, l'informa-t-il. À faible dose, elle provoque une sensation de sérénité et de détente. Une consommation plus importante peut provoquer, soit une certaine langueur, soit une excitation sexuelle, ses effets sont variables suivant les personnes.

Il supposa qu'Elar n'avait pas choisi d'amener cette liqueur par hasard, et qu'il en connaissait les effets sur sa libido.

La bouteille circula et chacun y but à tour de rôle jusqu'à ce qu'elle arrive à Zora. Cette dernière hésita puis se décida à porter le goulot à ses lèvres en voyant l'attente dans le regard des autres. Filia douta qu'elle se soit décidée à avaler plus de quelques gouttes, mais il trouvait cela plutôt raisonnable, elle n'avait pas envie de se donner en spectacle.

Apparemment, Cham avait avalé plus de liqueur qu'il n'aurait dû, car il devint bientôt beaucoup plus calme, moins réactif aux attentions d'Hani, qui, agacée, se dégagea de ses bras pour venir rejoindre ceux d'Elar.

— Qu'as-tu d'autre ? demanda-t-elle après l'avoir embrassé sans aucune gêne, et sans se préoccuper de ce que pouvait penser Cham.

Tout sourire, ce dernier glissa de nouveau la main dans le sac, il en sortit une boîte transparente, contenant une simple fleur aux pétales nacrés et au cœur d'un rouge sombre qui déclencha des exclamations émerveillées.

— Fleur de lill, expliqua Filia, visiblement aussi surpris et admiratif que tous les autres. C'est...

— Une plante hallucinogène qui trouble les perceptions, acheva Zora sans se tourner vers lui, les yeux rivés sur la boîte.

— Comment as-tu réussi à la cueillir sans lui faire perdre son pollen ? s'extasia Hani en maniant délicatement la boîte.

— C'est tout un art, s'enorgueillit le jeune homme, fier d'avoir provoqué la stupeur du groupe.

Il laissa planer le suspense, mais il n'avait aucune intention de révéler son secret, Hani n'insista pas. La boîte circula, mais hormis Hani, Kern et Volny qui osèrent l'entrouvrir, les autres se contentèrent de regarder la fleur avant de la passer à leur voisin.

Alors qu'il l'avait toujours cru maîtresse de ses réactions, Filia constata que la main qu'elle tendait vers la boîte tremblait un peu. Elle la contempla un long moment, la faisant tourner entre ses doigts pour pouvoir observer la fleur sous toutes ses coutures.

Croyant qu'elle hésitait à en sentir le parfum, il la rassura.

— Elle perd de ses effets quand elle est coupée, la sensation d'ivresse est très temporaire, ça n'est absolument pas dangereux.

Zora caressa le couvercle, comme si ses mains pouvaient toucher la fleur à travers son emballage.

— Essaye, l'incita Elar, tu verras, ça procure une sensation vraiment particulière.

— J'ai peur d'être déçue, murmura-t-elle sans pour autant se décider ou envisager de la passer à Filia.

— Déçue ? Tu as déjà goûté quelque chose de semblable ? s'étonna-t-il.

Il perçut un changement dans son attitude, une tension à peine perceptible et, soudain, sans qu'il s'y attende, elle avoua.

— Mon père disait toujours qu'embrasser ma mère revenait à marcher dans un champ de lill sans protection, j'ai peur de ne pas l'y reconnaître.

Filia croyait plus vraisemblablement qu'elle redoutait au contraire de se retrouver face à une chose qui lui manquait terriblement. Doucement, il posa la main sur la boîte.

— Elle n'aura pas son goût. Il est suggestif pour chacun d'entre nous et celui que tu sentais était forcément différent de celui qu'il goûtait à ses lèvres.

Comme à regret, elle lui abandonna la boîte sans l'avoir ouverte.

— Un champ de lill, s'extasia Volny. Il me tarde de conclure Chèile si c'est l'effet qu'il produit.

Plus attentif – ou plus proche –, Filia sentit une infime modification dans sa posture, une raideur bien différente de celle qu'il avait perçue plus tôt.

— Tu es sûr qu'il parlait de cette plante ? s'enquit Elar, sceptique.

— C'était également l'avis de mon oncle, confirma Zora. Mais pour vous, toutes les femmes étrangères capables de conclure Chèile semblent avoir une saveur plutôt agréable, plus particulière que celles de Sarang, en tout cas.

— Particulière comment ? s'enquit Kern.

Tous espéraient plus ou moins qu'elle se décide à offrir son souffle, mais qu'elle n'en ait pas conscience, ou qu'elle ait décidé pour une raison personnelle de ne pas le faire, elle ne le proposa pas, et aucun d'entre eux n'osa le réclamer plus franchement.

— Étourdissante, ou tout au moins excitante, je crois. Hellus prétendait que sa compagne avait le goût du soov trop mûr.

Sa remarque provoqua des cris de stupéfaction des filles et quelques exclamations de jalousie de la part des hommes.

— Mais en ce qui me concerne, bien que l'on m'ait expliqué les effets de ce fruit, j'ai toujours considéré que Claire avait juste le goût un peu sucré d'une confiserie, rien de véritablement spectaculaire.

— Pourtant, le soov trop mûr provoque indéniablement une réaction bien spécifique, s'esclaffa Kern, apparemment bien au fait des effets.

Le rire de plusieurs hommes indiqua que d'autres avaient dû se laisser tenter par l'expérience.

— Hellus, releva Leala, ce n'est pas l'un de ceux qui a conclu deux fois Chèile avec la même femme ?

— On comprend pourquoi si elle avait le goût du soov, gloussa Volny.

— C'est effectivement le premier à qui c'est arrivé.

Filia avait craint que la nostalgie ne l'accable à l'évocation de ses proches, dont elle était séparée depuis son départ de la Terre, mais elle semblait y parvenir sans en souffrir, aussi ne chercha-t-elle pas à la faire changer de sujet, aussi curieux que les autres d'apprendre la vie que les Sarangins avaient menée là-bas.

Chacun posait ses questions, et elle y répondait avec une simplicité qui effaçait peu à peu sa froideur initiale, elle paraissait soudain plus abordable qu'elle ne l'avait jamais été avec eux.

Chapitre 5

Zora était cependant plus à l'aise à aborder la vie des autres que la sienne, et les jeunes ne s'y trompèrent pas.

Tout en continuant à répondre aux questions, elle se résolut un long moment plus tard à se mettre debout. Filia songea qu'elle était lasse de parler d'elle, mais Zora se contenta d'aller chercher une bouteille dans la malle, avant de revenir à sa place.

Alors qu'elle portait le récipient à sa bouche, Leala demanda avec une sorte d'agacement dans la voix.

— Pourquoi fais-tu ça ?

Zora la regarda avec surprise, avant de regarder le récipient. Depuis le début du repas, tout le monde buvait directement à la bouteille, elle ne comprenait pas en quoi son geste était inadapté, et ce que la jeune femme lui reprochait.

— Tu te sers, alors que Filia aurait pu aller chercher cette bouteille pour toi, accusa Leala en voyant son incompréhension.

— Je n'ai besoin ni d'un serviteur ni d'un esclave, réagit spontanément Zora.

Le silence et les mines choquées qu'ils affichèrent lui firent prendre conscience immédiatement de son erreur et de son manque de tact. Filia se demanda soudain s'il ne la préférerait pas silencieuse et distante.

Par sa réplique, elle venait d'insulter autant les hommes que les femmes, faisant passer ceux-ci pour de simples marionnettes à la merci des femmes qui, implicitement, tireraient les ficelles sans considération pour leur intelligence.

— Ça n'a rien d'avalissant de vouloir le bonheur d'une femme, plaïda Cham dont les effets de la liqueur semblaient s'être quelque peu atténués.

— Et rien, non plus, de leur laisser l'opportunité de nous plaire, renchérit Hani.

— Mettons que c'est ma nature hybride qui veut que je préfère ne dépendre de personne pour mon bien-être, essaya de conclure Zora.

— Mais tu privés ainsi les hommes de leur rôle, s'indigna Leala.

Si l'instant d'avant, Zora avait paru clôturer le sujet, elle n'entendait pas laisser passer une telle accusation. Avec une sérénité un peu déconcertante face à l'attaque de la jeune femme, elle répondit.

— Leur rôle est de nous protéger et de nous rendre heureuses. Je ne leur nie pas le droit d'intervenir si je venais à avoir le dessous lors d'un affrontement ni de me défendre si je ne suis pas en état de le faire, et ils me rendent heureuse en me laissant libre d'agir comme j'en ai envie. En conséquence, je ne les prive de rien.

Bien qu'aussi stupéfait que ses compagnons, Filia ne pouvait s'empêcher de trouver sa réplique rationnelle. En tout cas, elle était en accord avec la manière de vivre qu'elle affichait depuis son arrivée.

Elle avait une manière si désinvolte de s'exprimer qu'il soupçonnait qu'elle avait souvent eu l'occasion de s'expliquer sur le sujet. Cela expliquait en tout cas son stoïcisme face aux réactions hostiles des jeunes.

— Mais... ta place... ton rôle, àonna Leala quand elle retrouva sa voix.

— Mon rôle est celui de tout Sarangin : aider les membres de son Cerdhe, et si ça lui est possible, celui de n'importe lequel des Sarangins. Il me semble que c'est ce que je fais, même si parfois je ne respecte pas tous les usages aussi bien que je le devrais.

Filia supposa que Leala avait plutôt fait référence à son rôle de femme, celui qui consistait à trouver Chèile et à élever son enfant, mais personne n'osa insister de peur d'obtenir une réponse qui se révélerait encore plus dérangeante que celle qu'elle venait déjà d'énoncer.

Au contraire, espérant changer de sujet, Elar demanda.

— Il paraît que ta famille a des capacités extraordinaires. On raconte que ta mère est capable de rêver les Chèiles des hommes qui l'entourent, c'est vrai ?

Le rire de Zora, aussi spontané soit-il, les surprit tous. Filia, qui n'avait pas encore eu l'occasion de l'entendre, le trouva particulièrement clair et joyeux, il ne devait pas être le seul, car un sourire se dessinait sur les lèvres des autres.

— Dans ses rêves, parvint-elle à répéter après s'être relevée pour reprendre son souffle plus aisément. Mon père détesterait savoir qu'elle ne rêve pas exclusivement de lui, acheva-t-elle difficilement avant de recommencer à rire.

Elar rougit à cette idée, réalisant à quel point il pouvait paraître déplacé pour un Chèile de rêver à un autre que son compagnon.

— Non, reprit-elle plus calmement, elle voit le visage de l'homme se superposer sur les femmes destinées à conclure Chèile, rien de plus.

Elle énonçait cela avec une évidence déconcertante pour eux, mais elle avait toujours connu sa mère avec cette capacité. Pour Zora, elle devait paraître tout à fait habituelle, à défaut d'être véritablement banale.

Plus audacieux que les autres, Elar la questionna sur sa mère, et sur les rumeurs qui couraient au sujet de la découverte de son don.

Amusée plus qu'ennuyée, Zora rectifia les idioties qui circulaient, heureusement peu sensible au manque de tact d'Elar qui n'hésitait pas à lui faire part des rumeurs les plus gênantes dont il avait eu connaissance.

Naturellement, la conversation dévia de sa mère vers sa sœur, il fut rapidement question de son lien précoce et stupéfiant avec Sémy.

Filia continuait à s'étonner que les autres ne sentent pas ses changements d'humeur, et bien qu'elle persiste à leur répondre, lui sentait que le sujet était moins serein, même s'il n'aurait pu expliquer pourquoi.

Alors que les questions se tournaient logiquement vers le don de sa sœur, il comprit ce qui l'inquiétait, elle craignait qu'ils en viennent à la questionner sur le sien.

Si un moment plus tôt, elle était revenue s'asseoir, elle s'était relevée depuis peu et, lentement, s'éloignait de la tonnelle.

Leur curiosité loin d'être satisfaite, les hommes l'avaient imitée sans véritablement prêter attention à son recul, et ils se retrouvèrent bientôt à moins d'un mètre de la falaise, tandis que plus téméraire, Zora s'était avancée jusqu'au bord et observait l'eau clapoter presque trois mètres en contrebas.

— Il paraît que tu vois des planètes. Que d'un simple regard, tu peux déterminer où un homme va trouver son Chèile, avança Volny.

— Ce n'est pas aussi simple, répondit Zora sans se tourner vers lui, les yeux rivés sur le village visible du promontoire où ils se trouvaient.

Filia ne voulait pas avoir recours à la télépathie, c'était particulièrement impoli de l'utiliser pour avoir un aparté, il se contenta donc d'essayer d'alerter le jeune homme, mais bien qu'il ait pris note du regard furieux de Filia, Volny n'en continua pas moins.

— Tu pourrais donc nous dire si l'un de nous est destiné à partir, fit-il avec excitation.

— Je n'en parle jamais directement avec les personnes concernées, répondit-elle froidement en s'éloignant de quelques pas.

— On est entre nous, insista-t-il comme pour justifier l'entorse à cette règle.

— Volny ! avertit Filia.

— Ben quoi, c'est l'occasion, se défendit-il.

Il y eut un silence pesant.

— À vol d'oiseau, nous sommes à combien du village ? questionna subitement Zora.

Elar s'avança vers le bord, regarda les maisons au loin et annonça.

— À vue de nez, environ trois kilomètres, mais nous en ferons probablement six ou sept, pour le rejoindre, il y a énormément de crevasses que nous devons contourner.

Filia la vit regarder à ses pieds, puis remonter la tête vers le village. Il comprit son intention, mais avant de pouvoir émettre la moindre réserve, il vit Leala s'inquiéter de la voir porter la main à la ceinture de son pantalon.

— Que comptes-tu faire ? Tu ne crois quand même pas pouvoir nager jusque là-bas ?

Le sourire que Zora lui retourna la mettait clairement au défi de l'en empêcher.

— C'est trop dangereux, s'interposa Volny, tu ne peux pas faire ça.

— Et c'est toi qui comptes m'en empêcher, demanda-t-elle avec une nuance de défi dans la voix.

Filia la vit changer ses appuis. Inconsciemment, elle prenait une attitude défensive. Elle le détailla de la tête au pied, comme si elle prenait la mesure de ses capacités, et son sourire s'élargit.

— Je ne sais pas à quand remonte ta dernière lutte, mais je doute que tu sois capable de m'imposer ton point de vue par la force. Ça pourrait toutefois être intéressant de te voir essayer de me retenir.

Tous sentaient sa provocation, pourtant Volny n'y répondit pas, il craignait probablement de lui faire du mal. Elle fit le tour des autres, notant sans s'émouvoir l'attitude choquée des femmes et celle plus embarrassée des hommes.

— De vous tous, le seul sur lequel j'émétrais une réserve, ce serait Filia, fit-elle, provocatrice. Il se montre trop réservé pour que je puisse en être sûre, mais je le soupçonne d'avoir plus de ressources que vous tous réunis. Ce qui ne signifie pas pour autant qu'il pourrait me battre.

Filia ne put s'empêcher de se redresser, cela faisait un moment qu'il se posait la même question, mais il doutait d'avoir un jour le culot de s'attaquer à elle pour en avoir le cœur net.

— Le seul endroit où tu pourrais éventuellement faire une pause est une crique à plus de deux kilomètres d'ici, c'est de la folie de vouloir rentrer à la nage, s' alarma Kern. Si tu étais prise de la moindre faiblesse, aucun de nous ne pourrait t'aider.

— Si tu veux vraiment repartir, nous pouvons nous mettre en route tout de suite, proposa précipitamment Cham.

Filia n'intervint pas. Il constatait simplement qu'aucun des hommes n'envisageait plus de la retenir par la force. Au fond de lui, il savait qu'ils se livraient à un exercice inutile, l'attitude de Zora était claire, elle comptait bel et bien repartir d'ici à la nage.

— Je nage depuis que je suis née, et contrairement à vous j'ai largement eu le temps de m'entraîner régulièrement. Trois kilomètres ne représentent pas une distance infranchissable.

— Nager en bassin et dans un lac est différent, plaïda Cham sans conviction, mais avec une angoisse perceptible.

Zora ne répondit pas, elle se contenta de sourire comme s'il n'avait pas conscience de ce qu'il disait, mais il ne pouvait savoir qu'elle nageait quotidiennement dans ce lac, et ce, malgré la fatigue provoquée par les longues heures de travail de ces derniers jours.

Sans se préoccuper de l'indignation des femmes, elle laissa son pantalon glisser sur le sol, s'irritant de l'attitude de ces dernières qui détournait pudiquement le regard.

Sans plus de façon, elle retira son haut, elle n'était pas réellement exhibitionniste, elle paraissait juste croire que son corps n'avait pas plus d'attrait nu qu'habillé.

C'était pourtant loin d'être le cas, et trop estomaqué par ce qu'elle dévoilait, ils la virent sauter sans réagir, jusqu'au moment où elle atterrit dans l'eau. Alors que les premières exclamations inquiètes s'élevaient soudain, il y eut une seconde gerbe d'eau au moment où Filia percuta le lac à son tour.

Il s'était débarrassé de ses vêtements aussi vite qu'il l'avait pu, et tout comme elle, il entreprit de nager sans plus se soucier de ses camarades, bien déterminé à ne pas se laisser distancer par la jeune femme, qui avait déjà quelques longueurs d'avance.

Les premières minutes, il regardait alternativement Zora et leur destination, mais rapidement, il cessa de chercher les habitations des yeux, craignant de perdre confiance en ses capacités à les atteindre.

Au début, il dut se faire violence pour la rattraper, mais ensuite, les mouvements réguliers lui procurèrent une certaine détente malgré l'effort qu'il fournissait pour rester à sa hauteur, et il envisagea alors l'idée de pouvoir atteindre le village d'une seule traite, comme une réelle possibilité.

C'était sans compter sur la fatigue et la crispation de ses muscles qui n'étaient pas coutumiers de cet exercice répétitif. Progressivement, il les sentait se raidir, au point qu'il redouta de voir une crampe lui interdire tout mouvement, se demandant comment il parviendrait à s'en sortir si cela se produisait avant d'arriver à destination.

Alors qu'ils nageaient depuis leur plongeon à une certaine distance de la falaise, il réalisa soudain que Zora avait obliqué pour s'en rapprocher. Levant la tête, il ne put voir le village, le virage qu'elle leur avait imposé l'entraînant vers une crique retranchée, hors de vue de leur destination finale.

Il était soulagé qu'elle se décide à faire une halte, il avait sérieusement craint qu'elle ne lui impose le trajet d'une seule traite.

L'accès à la crique était à ras de l'eau, mais contrairement à elle, il eut du mal à s'en extraire, il dut faire appel à ses dernières forces pour s'extirper hors du lac, avant de se laisser pitoyablement retomber sur la roche vaguement recouverte d'une mousse peu épaisse.

Étendu sur le dos, il cherchait péniblement à retrouver son souffle, tandis que Zora s'étendait plus calmement à ses côtés. Il se demanda si elle avait réellement eu besoin de cette pause, ou si elle l'avait décidé uniquement pour lui permettre de reprendre quelques forces avant d'atteindre le village.

Il savait qu'elle était une bonne nageuse, il n'avait eu aucun doute sur ses capacités à rejoindre les maisons, mais une part de lui détestait se rendre compte qu'elle n'éprouvait pas la même difficulté que lui à récupérer de cette longue nage.

Quand sa respiration et son cœur eurent retrouvé un rythme plus régulier, il tourna la tête vers elle. Zora ne semblait pas particulièrement souffrir de l'effort qu'elle venait de fournir. Son souffle était encore un peu rapide, mais son visage et son corps ne démontraient pas de tension particulière. Les yeux clos, une main en travers de son ventre, l'autre à plat sur la mousse, elle semblait presque dormir paisiblement.

Elle soupira brusquement, comme agacée et, ouvrant les yeux, se tourna vers lui.

— Tu es assez remis pour prévenir tes copains que nous allons bien ? questionna-t-elle, abruptement. Dari me tanne depuis que nous sommes hors de vue, et s'il n'est pas particulièrement inquiet pour moi, il semble que leurs insistances à alerter leurs proches causent quelques désagréments.

— Ce ne sont pas mes « copains », rectifia-t-il en s'exécutant malgré tout. Dari nous observait ? demanda-t-il avant d'enchaîner sans lui laisser le temps de répondre à la première question. Pourquoi ne pas rassurer directement les autres si tu étais déjà en état de discuter ?

Il lut de l'étonnement à cette question, mais elle n'était sans doute rien en comparaison de celle qu'il ressentit en l'entendant répondre.

— Je ne peux pas m'adresser à eux, je n'ai pas pris leur souffle.

Un court instant, il ne saisit pas le rapport, et quand il crut le comprendre, il s'exclama stupéfait.

— Tu ne peux pas parler avec eux !

— Je viens de te dire que je n'avais pas pris leur souffle, comment veux-tu que je puisse m'adresser à eux si je ne les connais pas ?

Malgré sa fatigue, il roula sur le côté et se souleva sur un bras pour lui faire face.

— Tu veux dire que tu n'es pas capable de discuter avec quelqu'un, tant que tu n'as pas une idée de son goût ?

— Pas toi ? lui répondit-elle, à présent aussi surprise que lui.

Il secoua la tête incrédule.

— La distance limite les conversations, mais en général, le simple fait de visualiser l'image d'une personne me permet de la contacter.

— Je me fie à sa saveur, expliqua-t-elle à son tour. C'est grâce à elle que je dirige mes pensées sur les personnes que je veux contacter mentalement, l'image n'est pas suffisante pour que je puisse l'utiliser.

— Pourtant, tu perçois des... pulsations, plus précises que ne doit l'être un souffle. Comment se fait-il que ça ne te suffise pas pour différencier une personne ?

Surprise, elle haussa les sourcils. Alors qu'il craignit d'avoir été indiscret, elle déclara, songeuse :

— À vrai dire, je n'avais jamais songé à utiliser cette capacité pour reconnaître quelqu'un. Mais il est vrai que sans une certaine attention, je ne perçois d'une personne que son aura générale, et cette dernière n'est malheureusement pas assez précise pour me permettre de m'adresser à elle en particulier. Un souffle est beaucoup plus personnel.

— Tu veux dire que tu es incapable d'avoir une conversation mentale avec quelqu'un comme moi, que tu côtoies pourtant depuis un moment ?

Elle secoua positivement la tête. Il était surpris, mais également un peu vexé, il n'avait pas cru qu'il était aussi invisible pour elle.

— C'est étrange que tu ne saches pas que nous utilisons les images des gens pour communiquer, personne n'a pris le temps de t'expliquer comment faire ?

— C'était il y a longtemps, je ne me rappelle pas précisément ce qu'on m'a dit, mais il me semble que mon père me disait simplement de me concentrer sur la personne que je voulais contacter sans préciser comment m'y prendre. Il m'a semblé logique d'utiliser la saveur pour les différencier, et comme c'était efficace, je n'ai pas cherché à utiliser un autre repère.

— Mais, comment faisais-tu avec les gens que tu ne connaissais pas ?

— Les humains n'ont pas cette capacité, et pour ce qui était des Sarangins, je les connaissais tous.

— Tu les connaissais tous ? fit-il, ébahi.

— Bien sûr, nous n'étions pas si nombreux, et d'autre part, nous étions les premiers enfants à naître sur Terre. Chaque homme a donc voulu nous approcher, ce qui fait que j'ai eu l'occasion de recevoir le souffle de chacun d'eux, à un moment ou à un autre de mon enfance.

— Mais sur le Fyrir...

— Une vingtaine d'hommes venait au-devant de moi chaque jour, il ne m'a pas fallu si longtemps pour tous les connaître, devança-t-elle.

Il la fixa un instant puis se laissa retomber sur le dos, pensif.

Les Sarangins avaient habituellement une excellente mémoire, mais s'il parvenait sans peine à retenir des visages et des noms, il n'était pas certain de pouvoir associer une saveur particulière à chacun. Cette dernière était beaucoup trop suggestive et fonction de l'humeur de la personne pour lui permettre de lui offrir la précision nécessaire à un contact mental.

— Je t'ai choqué ?

La question, un peu inquiète, le fit sursauter.

— Non, s'empressa-t-il de la rassurer. C'est juste que je n'avais pas imaginé qu'on puisse utiliser le souffle, ça me paraît plus compliqué que la manière habituelle.

Elle soupira. Alors qu'il cherchait désespérément quelque chose à dire, elle avoua :

— Tu n'as pas idée à quel point j'aimerais être comme vous.

Il roula sur le ventre, posant son menton sur ses mains, profitant du fait qu'elle ne faisait pas vraiment attention à lui pour laisser son regard la détailler.

— Tu n'as rien à nous envier, tu es très bien comme tu es, déclara-t-il en espérant ne pas se montrer trop culotté.

— Tu n'as pas idée de ce que c'est d'être à ma place, grimaça-t-elle. J'ai l'impression que je ne serai jamais ce qu'on attend de moi.

— Bienvenue au club, répondit-il, amusé.

Elle tourna son visage vers lui, et il lut son interrogation dans son regard.

— Mon père rêve de me voir prendre sa place à la tête du Cerdhe quand il devra la céder, expliqua-t-il.

— Et tu ne veux pas être chef de Cerdhe ? s'étonna-t-elle.

Il fronça le nez. Il n'aimait pas discuter de son avenir, mais là, à cet instant, il avait soudain envie d'en parler avec quelqu'un qui, pour une fois, était peut-être à même de le comprendre.

— Je sais que j'en ai les capacités, et mon père a probablement raison de croire que je serais à la hauteur, mais... je ne me sens pas à ma place ici.

Il évita son regard, ne voulant pas lui donner l'impression qu'il lui demandait quoi que ce soit.

— Ce n'est pas facile à expliquer, c'est... une sensation..., continua-t-il. Ici, je ne suis pas...

Il s'agita, mal à l'aise, il le sentait en lui, mais il n'avait pas de mots pour l'exprimer, et il regrettait soudain d'avoir entamé cette confiance.

— Entier, proposa-t-elle en souriant. Je sais ce que c'est.

— J'ai la sensation que je devrais partir, me trouver ailleurs, être utile autrement.

Elle rit et, quelque peu vexé, il se tut.

— J'ai passé la moitié de ma vie à essayer de l'expliquer à Dari, finit-elle par préciser. Et, bien qu'il m'ait accompagnée, je ne suis pas certaine qu'il ait compris mon besoin de quitter la Terre, d'abandonner ma famille. En fait, réalisa-t-elle, je ne suis pas si bizarre que ça, tout compte fait.

Soulagé de s'apercevoir qu'elle n'avait pas cherché à le railler, il avoua.

— Je me suis proposé pour embarquer sur l'Untuk.

— Je sais, fit-elle plus sobrement en détournant le regard.

— Si la diseuse me permet de monter à bord, ce sera le plus beau jour de ma vie, et probablement le plus difficile à vivre également. Je n'ose même pas imaginer la réaction de mon père s'il apprenait que j'envisage de partir ; alors devoir lui annoncer une telle nouvelle sera une véritable épreuve.

— Tu ne lui en as pas parlé ? demanda-t-elle avec un petit sourire, visiblement amusée à cette idée.

— Je préfère ne pas lui laisser le temps de me harceler avant le départ. Surtout tant que je n'ai pas la certitude de faire partie de l'équipage.

— Nous nous ressemblons plus que je ne le croyais, fit-elle avec une sorte de gloussement. J'espère que tu auras plus de chance que moi. Quand il a appris que je ne comptais pas revenir sur Terre, mon père a bien failli me tuer. Si, si, je te jure, il m'a attaquée avec une telle rage que, quand je me suis retrouvée immobilisée au sol, j'ai cru qu'il allait m'étrangler.

Loin de l'amuser, son anecdote le choqua. Comment un homme, qui plus est un père, pouvait se battre avec une femme au point de lui faire craindre pour sa survie ?

— Bon sang, que je regrette de ne pas être née garçon, grommela Zora en interprétant sa réaction. Si j'avais été un homme, tu aurais trouvé ça amusant.

— Je n'en suis pas sûr.

— Ça serait tout de même plus facile. Pas de jupe, pas de contraintes idiotes, je serais libre de faire ce qui me chante.

— Tu ne portes pas de jupe et tu as peu de contraintes, lui fit-il remarquer en souriant.

— Mais on me traite comme si j'étais incapable de m'occuper de moi. Je doute que tu puisses imaginer ce qu'on ressent à toujours avoir quelqu'un pour t'assister. Maman nous a toujours incitées à nous rendre utiles. Mais ici, je suis plus surveillée qu'un bébé. Je rêve d'avoir la liberté d'un homme.

Filia avait conscience de son agacement, mais au fond de lui il s'amusait de la voir s'exprimer si franchement, sans paraître croire qu'elle pourrait le choquer.

— Ce n'est pas toujours rose d'être un homme.

— Tu plaisantes ?! Vous avez le droit de vous battre, vous n'êtes pas tenus d'être toujours accompagnés, vous...

— Nous devons aussi nous occuper des femmes, la coupa-t-il en riant. Et je ne sais pas pourquoi, mais je ne suis pas sûr que tu sois disposée à te charger de leur bien-être, sans rechigner à l'idée de devoir obéir à quelqu'un ou se plier à ses quatre volontés.

En voyant sa mine, il conclut qu'elle n'y avait jamais pensé.

— C'est votre faute, vous les couvez trop, décréta-t-elle. Mon père disait qu'elles étaient capables de se défendre, mais je suis persuadée qu'aucune de tes amies n'a jamais mis les pieds sur un tapis de lutte.

Il ne releva pas que les trois femmes de leur petit groupe n'étaient pas ses amies personnelles, ni même qu'elle avait probablement raison au sujet de leur absence sur une zone d'entraînement. Il préféra l'interroger sur une tout autre question qui l'intriguait.

— C'est pour cela que tu ne leur as pas offert ton souffle ? Parce que tu ne les en estimais pas dignes ?

Son irritation s'évanouit et elle le regarda bouche bée, étonnamment sans voix.

— Non, s'indigna-t-elle, choquée qu'il puisse penser une telle chose. C'est juste qu'elles ne l'ont pas demandé.

— Ce n'aurait pas été poli de leur part de l'exiger, rétorqua-t-il ébranlé à son tour.

— Je... C'est...

Elle semblait déstabilisée par sa remarque.

— Mis à part mes proches, je n'ai jamais... Ce n'est pas moi qui décide à qui je donne mon souffle, finit-elle par reconnaître.

Il fronça les sourcils. Il avait du mal à comprendre ce qu'elle essayait de dire, et une part de lui trouvait cela particulièrement incorrect d'exiger son souffle. Elle réalisa qu'elle s'était mal exprimée et reprit.

— Il y a toujours eu beaucoup de monde autour de nous, et notre saveur est attrayante. Il aurait été arbitraire et probablement difficile de leur faire plaisir sans être assailli ou sans jamais léser personne. Aussi s'organisaient-ils entre eux pour qu'il n'y ait jamais plus d'une vingtaine d'hommes à venir au-devant de nous. Je n'ai pas imaginé qu'ici il en allait autrement.

— Mais, pourtant, lors de ton arrivée, tu as offert ton souffle aux chefs de Cerdhe.

— C'est la moindre des politesses que de marquer son respect à un chef, qu'il soit de mon Cerdhe ou non, s'offusqua-t-elle. Quel que soit le statut que vous tenez à me donner, il sera toujours inférieur au leur, c'était donc à moi de m'avancer vers eux.

Filia prit soudain conscience que, d'une certaine façon, elle agissait comme le faisaient leurs chefs. Il aurait été impossible à son père d'échanger son souffle avec tous les membres de son clan chaque jour, et comme Zora, hormis quelques privilégiés, il ne l'offrait qu'à ceux qui implicitement le réclamaient en s'avançant vers lui.

Que son attitude n'incite pas à l'approcher ne signifiait nullement qu'elle refuserait de donner son souffle. Pourtant, il ne l'avait pas compris avant cette discussion.

— Donc, si je... euh...

Il se sentait mal à l'aise de réclamer ainsi, mais sa curiosité à l'égard de sa saveur était trop intense.

Elle sourit avec indulgence et, sans l'obliger à achever sa requête, s'avança vers lui pour offrir son souffle.

Son haleine était riche, chaleureuse et caressante, et elle véhiculait une douce et excitante saveur qu'il était incapable d'associer à un élément connu, mais qui était particulièrement plaisante. Il sentit sa bouche s'étirer en un sourire, sentit la sienne l'imiter en le constatant, mais n'en fut pas vexé pour autant.

Il aurait pu se gorger de son souffle pendant des heures tant la sensation était agréable et, si elle n'avait pas cherché à attirer le sien pour le goûter à son tour, il aurait probablement oublié de le lui donner.

— C'est... commença-t-il avant de s'interrompre pour chercher le terme adéquat.

— Savoureux ; délicieux ; étonnant, se moqua-t-elle gentiment.

Il hocha la tête à chacun des qualificatifs qu'elle avait déjà dû entendre mille fois, mais c'est à toute autre chose qu'il pensait, même si chacun était mérité.

— Inachevé, s'exclama-t-il, soudain. Encore incomplet.

Le sourire qu'il lui adressa pour avoir trouvé le mot qui lui faisait défaut s'estompa quand elle le répéta avec une telle surprise qu'il crut l'avoir vexée.

— Je veux dire qu'il ne s'exprime pas encore dans sa totalité. C'est...

Il marqua une pause, une part de son esprit se demandant ce qu'elle diffuserait plus tard, alors qu'en lui, une autre se posait une question bien plus surprenante.

— Tu as réellement plus de dix-huit ans ? s'entendit-il demander.

— Oui, mais je ne vois pas le rapport avec mon souffle.

Sans vraiment en comprendre la raison, il se sentait un peu mal à l'aise à discuter d'une chose aussi évidente.

— Il est rare qu'une femme atteigne ton âge sans avoir eu de relation. Ta virginité masque une part de ta saveur. Elle l'étouffe en quelque sorte.

— Je croyais que c'était un mythe, marmonna-t-elle à mi-voix.

Elle se redressa et, sans lui laisser le temps d'ajouter autre chose, déclara :

— Nous devrions reprendre notre route, personne ne sera réellement rassuré tant que nous n'aurons pas rejoint le village.

Il comprit alors que le malaise qu'il avait senti provenait d'elle. Il avait su que cette information la gênerait avant même de la prononcer. Quelle qu'en soit la raison, les relations sexuelles semblaient être un domaine qui la mettait sur la défensive.

Elle se tourna vers lui pour le juger d'un coup d'œil et, estimant certainement qu'il était assez remis pour la suivre, plongea dans le lac.

Il pouvait difficilement rester là. Aussi, presque à contrecœur, il la rejoignit, se motivant en se disant qu'il ne restait qu'un quart du chemin à parcourir.

Les derniers mètres, elle prit de la vitesse, et Filia en déduisit que, durant toute la traversée, elle s'était adaptée à son rythme, probablement dans l'intention de lui permettre de rester à sa hauteur, mais aussi pour pouvoir intervenir rapidement s'il avait eu une brusque défaillance.

Dari qui patientait sur le bord lui tendit la main, elle n'en avait nul besoin pour se hisser hors de l'eau, mais elle l'attrapa néanmoins, permettant à l'homme de la soulever. Comme il l'avait souvent vu faire, il vit Dari l'envelopper d'une serviette, tout en se penchant sur elle pour recevoir son souffle.

— C'était stupide et dangereux, entendit-il Dari lui reprocher.

— C'est toi qui m'as dit de participer au jeu.

— Mais je m'attendais à ce que tu le termines.

— C'est le cas, le jeu était fini, s'indigna-t-elle.

Dari émit un grognement.

— Ils se montraient agaçants, essaya-t-elle de l'attendrir.

— Et tu estimes que c'était une raison suffisante pour risquer sa vie ?

Dari le désigna d'un geste du menton. Filia était un peu vexé de constater qu'il ne mettait pas en doute les capacités de Zora, mais uniquement les siennes.

— Je ne l'ai pas obligé à me suivre, se défendit-elle.

— Mais tu savais qu'il te suivrait. Et n'essaye pas de me faire croire que tu ignorais qu'il était chargé de veiller sur toi, ajouta-t-il en la voyant ouvrir la bouche.

Il s'écarta de la jeune femme pour lui tendre une main secourable. Filia s'en empara avec soulagement et se laissa hisser hors de l'eau.

— Tu n'aurais pas dû la suivre, râla-t-il en lui tendant une autre serviette. Tu aurais dû la laisser revenir seule, ce n'était pas utile de risquer ta vie alors que tu la savais capable de rentrer.

— Il n'a pas risqué sa vie, démentit Zora, il est tout aussi capable que moi de nager quelques kilomètres.

— Dans ce cas, pourquoi avoir fait une pause ? questionna-t-il, goguenard.

— Pour t'ennuyer, répliqua-t-elle avec aplomb.

Dari fit mine de se pencher sur elle, Zora se détourna vivement.

— OK, fit-elle, j'avais juste envie de pouvoir discuter tranquillement avec lui. Ça te va ?

Elle toisait Dari qui contenait un sourire. Filia était muet de stupeur, il avait bien envisagé l'idée d'intervenir, mais elle avait menti avec un tel aplomb qu'il en était resté coi. Il savait qu'elle cherchait à sa façon à ménager son ego, mais ni lui ni Dari n'étaient dupes de ses difficultés à la suivre.

Dari se mit soudainement à rire à gorge déployée et, quand enfin il y mit fin, il se tourna vers lui.

— Je ne suis pas vraiment sûr que ce soit une bonne nouvelle pour toi, mais le fait est qu'elle t'apprécie sincèrement et, quelle qu'en soit la raison, pour une fois, ce n'est pas grâce à tes capacités à l'affronter dans un combat.

Alors que Filia hésitait sur la réaction à avoir, ne sachant s'il s'agissait d'une critique ou d'un compliment, Zora répliqua tout en levant les yeux au ciel.

— Je n'ai pas besoin de le voir dans une arène pour savoir qu'il est un combattant intéressant, cela se voit à sa manière de bouger, il doit être redoutable.

Il entendit autant le défi que le plaisir anticipé qu'elle énonçait.

— Mais je ne t'affronterai pas, décréta-t-il. Ta saveur a beau être particulièrement désirable, elle ne l'est pas au point de m'obliger à t'agresser.

— ...pensée archaïque...

Ce fut la seule chose qu'il parvint à comprendre dans le grommèlement qu'elle laissa échapper. Il avait beau vouloir lui faire plaisir, il ne céderait pas sur ce point, c'était vraiment trop lui demander.

— Bon, intervint Dari, le sourire aux lèvres. Je crois que vous avez fait assez d'exercice pour aujourd'hui. Il est temps que vous alliez vous reposer un peu avant la remise de récompense.

Zora cessa instantanément de grommeler et le regarda avec mécontentement.

— Tu m'avais dit que je ne serais pas obligée d'y aller, s'indigna-t-elle.

— Oui, mais c'était avant que tu te décides à faire la maligne. Vos camarades ont alerté la moitié du Cerdhe, et beaucoup voudront vérifier que tu te portes bien. Si tu veux éviter de les voir défiler à la maison, il va falloir te montrer ce soir.

Filia vit son attitude changer brusquement, ce n'était pas tant l'agacement qui se peignait sur son visage, mais un sentiment plus proche de l'abattement. Dari s'adoucit et l'attira contre lui.

— Tu ne seras pas obligée d'y rester longtemps, princesse, juste le temps que l'on remette le prix à ton équipe. Ensuite, tu pourras rentrer. Si seulement tu pouvais essayer de te comporter comme une jeune femme, soupira-t-il, ça t'éviterait ce genre de désagrément.

Il était évident qu'il aurait voulu la préserver de cette difficulté, mais il avait raison : ne pas se présenter ce soir risquait de provoquer une curiosité bien pire que celle à laquelle elle s'exposerait à la fête.

— Le jeu autorise d'oublier les règles et la bienséance, ils se sont montrés trop curieux, j'aurais dû intervenir avant que ça n'aille trop loin, s'excusa-t-il. Ce soir, je serai plus attentif, promit-il.

Dari le remercia d'un signe de tête, mais il ne put juger de la réaction de Zora qui avait noué ses bras autour des hanches de son protecteur, et dans la poitrine duquel elle cachait son visage.

Ce dernier lui caressa le dos un moment puis se décida à l'entraîner vers la maison, enveloppant ses épaules de son bras pour l'inciter à avancer.

Comme il l'avait souvent fait à leur insu, il les suivit du regard, regrettant un peu de ne pas pouvoir la soutenir comme Dari le faisait à cet instant.

Il ne la connaissait pas encore assez pour savoir quand aller au-devant d'elle, et une part de lui le regrettait.

Chapitre 6

Filia avait passé un peu de temps dans le jacuzzi afin de détendre ses muscles, acceptant les massages de son père tandis que celui-ci le cuisinait et, accessoirement, lui reprochait de n'avoir pas été capable d'empêcher Zora de se livrer à une telle folie.

Prétextant la fatigue, il était parvenu à écouter les sermons – et les conseils à suivre à l'avenir pour éviter ce genre de situation –, mais avait en conséquence dû rejoindre sa chambre plus rapidement qu'il ne l'avait envisagé.

Il avait dormi presque deux heures et, depuis, il attendait avec une certaine impatience de revoir Zora, s'inquiétant de savoir si Dari parviendrait à la convaincre de l'utilité de sa présence.

Hormis le désagrément de voir défiler les membres du Cerdhe au compte-goutte, Filia s'inquiétait de l'image qu'elle donnerait aux Sarangins si elle refusait de se plier à une tradition aussi typique de leur monde.

Il savait que les gens reconnaissaient ses capacités et appréciaient l'aide qu'apportait son don, mais il comprenait également la méfiance que ses attitudes étranges éveillaient. Il aurait été dommage que la population se défie d'elle, simplement parce qu'elle avait craint de se montrer en public.

Filia pour sa part était à l'aise dans les foules, il était coutumier des réunions en tous genres, mais il s'arrangeait souvent pour se fondre dans la masse, préférant rester dans l'ombre plutôt que de se faire remarquer.

Il se sentait pourtant étrangement déplacé au milieu des jeunes, et plus encore que l'année précédente. Il réalisait à quel point il avait mûri, et combien il avait perdu de cette insouciance naïve qui les caractérisait.

Il souriait encore à certaines de leurs blagues et aux défis qu'ils se lançaient en attendant les derniers groupes, mais il n'envisageait plus d'y participer, et il était jusque-là parvenu à éviter les paris qui lui semblaient les plus pénibles.

La salle était loin d'être comble, il était donc facile de savoir qui manquait. Filia voyait les regards se porter régulièrement sur lui et plus fréquemment encore sur la porte principale. Il savait que tous attendaient son arrivée, lui-même ne pouvait s'empêcher d'y poser les yeux à chaque mouvement annonciateur d'une arrivée.

En voyant la dernière équipe franchir la porte, il retint une grimace, imaginant avec une certaine angoisse l'accueil qui serait réservé à la jeune femme si jamais elle arrivait enfin.

Elle, qui ne semblait pas apprécier être le point de mire d'une soirée, se retrouverait sous le feu de tous les regards, et ceux-ci risquaient fort de se montrer peu engageants.

Avant qu'il ne puisse réellement s'inquiéter, il sentit un mouvement contre son bras et, avec une certaine surprise, réalisa que Zora se tenait à ses côtés. Il leva un sourcil interrogateur sans oser pour autant la questionner franchement.

— Je me suis permis de passer par-derrière, avoua-t-elle à mi-voix.

Pour un observateur extérieur, elle ne paraissait probablement pas différente de ce qu'elle montrait habituellement en public, une impassibilité froide et distante, mais lui percevait son malaise dans son ton.

— C'est une bonne idée, ainsi personne ne sera à même de dire à quel moment tu es arrivée, lui répondit-il en souriant.

— Ils me regardent tous comme s'ils s'attendaient à me voir faire une autre bêtise, fit-elle. Je suppose qu'ils me prennent pour une folle, ils se demandent certainement ce qui m'a pris cet après-midi.

Si sa posture ne traduisait rien de son angoisse, ses paroles et son intonation ne lui laissaient aucun doute. Secrètement, il se sentait fier qu'elle l'estime assez pour se montrer moins impavide avec lui. Spontanément, il glissa sa main sur sa taille, l'attirant contre lui pour l'assurer de son soutien. À sa grande satisfaction, il la sentit se couler contre lui, essayant de se faire aussi petite que possible, comme si elle cherchait à disparaître dans son ombre.

— Dari avait raison, j'aurais dû réfléchir avant d'agir, marmonna-t-elle. Je ne sais même pas ce que je peux inventer comme explication, si l'on me demande pourquoi je suis partie comme ça.

— Aucun n'aura le culot de te le demander. Et je te rappelle que tu n'es pas partie seule, fit-il remarquer.

— Sans doute, mais toi, ils savent pourquoi tu m'as suivie. Ils sont au courant que tu étais chargé de veiller sur moi.

— Ils le savent, mais si tu acceptes de m'offrir une nouvelle fois ton souffle, ils pourraient bien imaginer tout autre chose.

Elle releva la tête vers lui, comprenant parfaitement ce qu'il lui proposait. Il soutint son regard tout en se demandant comment il avait pu avoir l'impudence de lui suggérer une telle chose.

— Cela pourrait s'avérer plutôt gênant pour toi, non ?

— Ils ne se permettraient pas de poser des questions de cet ordre, et je sais d'avance le bénéfice que je vais en tirer, répondit-il, un sourire taquin aux lèvres.

Il se montrait plus osé qu'il ne l'aurait cru possible, mais si toute autre femme aurait trouvé sa proposition déplacée, et s'il était impoli de réclamer ainsi un souffle, il savait qu'elle ne s'en froisserait pas.

Il aperçut une lueur d'indécision, voire de suspicion traverser son regard, supposa qu'elle s'inquiétait de le voir prendre d'autres libertés que celles qu'il venait d'énoncer, mais c'est sans réelle hésitation qu'il la vit lever la main vers lui.

Sentir sa main dans le creux de sa nuque tandis qu'elle l'attirait à elle avait quelque chose de plus intime qu'il ne l'avait envisagé et, bien malgré lui, son corps réagit à ce qui lui semblait être une caresse. Heureusement, elle se trouvait assez éloignée de son bassin pour ne pas avoir conscience de l'effet qu'elle provoquait.

Avec délectation, et sans honte, il absorba son souffle, cherchant à imaginer la saveur définitive qui serait la sienne, le jour où elle perdrait son innocence.

Ce n'était pas à proprement parler un baiser, mais le mélange de leur haleine en était une ébauche presque aussi agréable. Inconsciemment, il l'attira plus près de lui et il gémit en sentant ses doigts glisser le long de son cou.

Avant de perdre le contrôle de ses sens, il se redressa, croisant son regard dans lequel il devinait de la surprise. D'un revers du pouce, il caressa sa lèvre inférieure, souriant à l'écoute des murmures alentour.

— Je crois qu'on vient d'attiser la curiosité, murmura-t-elle un sourire incertain aux lèvres.

— La jalousie, plutôt. Du moins celle des hommes, répliqua-t-il en souriant.

— La jalousie ?

Il hocha la tête en riant, s'écarta un peu sans pour autant retirer sa main de sa hanche, la gardant aussi proche de lui qu'il le pouvait sans entraver ses mouvements. C'était un geste possessif tout à fait inapproprié, même s'il avait juste cherché à faire croire qu'ils avaient des rapports intimes, il n'avait aucun droit à se monter possessif avec elle.

L'ignorant probablement, elle ne chercha pas à s'écarter ou à reprendre sa liberté. Il répondit à sa question en la dévorant des yeux

— Crois-moi, je sais ce que l'on ressent à te voir offrir ton souffle ainsi.

— Tu as été jaloux ? fit-elle, stupéfaite par cette découverte. Quand ? Pourquoi ?

— Lors des joutes, quand tu as offert ton souffle à Dvir pour le remercier. Tu semblais si à l'aise, c'était si... spontané, si naturel. Sans compter le sourire extatique qu'il arborait quand tu t'es écartée. Oui, en le voyant, je l'ai jalouisé et je doute d'avoir été le seul.

— Cela ne signifiait rien. J'étais juste heureuse qu'il soit parvenu à me trouver un pantalon, se défendit-elle. J'en aurais fait tout autant avec n'importe lequel des hommes présents.

— Je sais, fit-il en se retenant de rire, mais c'est la première fois où, en public, tu laissais tomber ton masque, et le sourire qu'il gardait donnait envie d'être celui que tu récompensais.

— Il suffisait de m'affronter pour obtenir mon souffle, se défendit-elle. Je l'ai donné à d'autres ce jour-là.

Il souriait, mais il soutint son regard, comprenant ce qu'elle sous-entendait, il affirma :

— Je ne me battra pas avec toi sur un terrain de lutte. Jamais.

— Pourquoi ? Je suis certaine que ce serait un combat intéressant.

— Certainement, mais il n'aura pas lieu. Je peux comprendre ton désir, et j'avoue que te voir combattre est quelque chose de magnifique, mais je ne parviendrai jamais à oublier que tu es une femme, et pour toi j'en perdrais tout attrait à rester tétanisé, parce que tu parviendrais sans mal à me jeter à terre.

— Vous avez parfois des a priori bizarres, vous les hommes !

Il éclata de rire. Elle l'était plus encore qu'ils ne le seraient jamais, songea-t-il. Affermissant sa main sur sa hanche, il l'incita à la suivre.

— Nous ne pouvons pas rester là sans bouger, même si tout le monde nous a vus à présent, il va nous falloir faire le tour de la salle, histoire de leur montrer que nous allons bien.

Elle soupira, mais se laissa guider. Chaque fois qu'ils approchaient d'un nouveau groupe, elle se serrait davantage contre lui et finit même par glisser sa main autour de sa taille, comme si elle craignait qu'il ne l'abandonne subitement.

Bien qu'il tentât de ne pas abuser du privilège qu'elle lui offrait, il se pencha sur ses lèvres à deux ou trois reprises, se contentant de prendre son souffle. Il savait toutefois que la fréquence à laquelle il le faisait laissait à penser qu'il l'embrassait réellement.

Pourtant, au cours de cette soirée, il n'y eut pas que son haleine qui lui plut, il y avait aussi ce sentiment presque oublié qu'elle ranimait en lui.

Le désir était là depuis longtemps, elle était une belle femme, et son attitude particulière la rendait encore plus excitante à ses yeux, mais c'était surtout la sensation d'importance qu'elle lui faisait ressentir qui le combla ce soir-là.

Pour la première fois, il appréhendait véritablement le rôle dévolu aux hommes.

Certes, il savait depuis sa plus tendre enfance que son devoir était de protéger les femmes et, accessoirement, de satisfaire leurs désirs, mais, au fil des décennies, cette mission première d'assistance s'était émoussée et avait perdu de son importance au profit de la seconde.

Les guerres avaient cessé depuis longtemps, et la protection était devenue superflue, elle n'était plus qu'un rôle de façade sans réelle nécessité ; d'ailleurs, si les hommes persistaient à s'entraîner, ils le faisaient plus pour évacuer leur agressivité naturelle que pour assurer la survie des membres de leur Cerdhe.

Escorter Zora au cours de cette soirée lui rappelait un peu ce devoir. Bien sûr, il n'avait pas à combattre physiquement, mais la sentir se reposer sur lui pour lui éviter les désagréments de la foule lui rendait une fierté et une utilité qu'il n'avait pas eu conscience d'avoir perdue avant aujourd'hui.

Zora était une femme forte, elle aurait pu affronter n'importe lequel des hommes présents ce soir, et il ne doutait pas qu'en cas de nécessité, elle aurait fait face à plusieurs agresseurs en même temps, même si elle avait eu la certitude de devoir plier sous le nombre. Pourtant, aussi insensé que cela puisse être, elle semblait tétanisée par une foule pacifiste et simplement curieuse. La présence d'autres femmes la rendait étrangement peu sûre d'elle et anxieuse.

Chaque fois qu'une femme s'adressait directement à elle, il sentait son bras se crispier. Il lui suffisait cependant de l'attirer à lui pour la rassurer, et sa capacité à y parvenir le réjouissait au-delà de ce qu'il aurait pu exprimer.

S'il avait parfois trouvé étrange la manière dont Dari se comportait avec elle, il comprenait mieux pourquoi il se montrait si proche d'elle. Il commençait à douter que l'homme y prenne un plaisir sensuel, comme il l'avait parfois cru avant de la découvrir vierge. Il réalisait qu'il accomplissait ainsi son rôle, et il comprenait mieux comment Dari pouvait supporter les écarts de conduite de Zora.

Quand leur groupe fut récompensé pour leur célérité dans les épreuves du matin, et qu'il leur fallut s'avancer vers le chef de Cerdhe pour inscrire leur nom sur le trophée, l'angoisse de Zora s'amplifia. Il la fit passer devant lui, offrant son dos aux curieux pendant qu'elle se penchait pour signer d'une griffe délicate le métal délibérément encore souple de la plaque ; ce dernier serait soumis à un traitement particulier pour le rendre inaltérable et solide dans la nuit.

Lui-même n'ayant pas à apposer son nom, il la guida ensuite dans un coin tranquille. Il attendit de voir les participants recommencer à s'amuser, et quand les yeux ne se portèrent plus sur eux, il entraîna Zora avec lui, la poussant vers le couloir par lequel elle était arrivée, pour leur permettre de disparaître en toute discrétion.

À l'abri dans la partie privée de la maison, il se permit de la taquiner un peu.

— Tu vois, ça ne s'est pas si mal passé.

— Ton père se pose des questions, il est inquiet à l'idée de nous savoir ensemble, déclara-t-elle en guise de réponse.

— Intrigué peut-être, mais pas inquiet, corrigea-t-il. Il sait qui tu es, il se demande simplement pourquoi nous avons agi ainsi.

— Il t'a posé la question ?

Filia faillit lui faire remarquer qu'elle était bien placée pour savoir qu'il n'en était rien, étant donné qu'il ne l'avait pas lâchée de toute la soirée, mais il comprit qu'elle ne faisait pas référence à une discussion ouverte, mais mentale.

— Cela aurait été particulièrement impoli et hautement irrespectueux de sa part d'avoir un aparté de la sorte, lui rappela-t-il. Mais il n'en a pas besoin, il sait que je lui donnerais une explication s'il me la demandait ou si je la jugeais utile.

— Tu le rassureras ce soir, n'est-ce pas, après m'avoir raccompagnée.

Elle restait soucieuse à l'idée que son père puisse lui faire des reproches, comprit-il.

— Je me doutais que cette idée te mettrait dans l'embarras, confia-t-elle en le sentant marquer sa surprise, se méprenant sur ses sentiments.

Bien qu'ils aient entrepris de rejoindre sa maison, il la tenait toujours par la hanche, comme si sa main ne pouvait plus se détacher d'elle ; à ces mots, il l'obligea à s'arrêter et à lui faire face, l'enlaçant pour qu'elle ne se détourne pas, cherchant son regard dans la pénombre.

— Le seul embarras que j'ai pu ressentir, c'est celui de ne pas savoir contrôler mon plaisir à me gorger de ton souffle, et à t'obliger à y mettre fin alors que ce devrait être à moi de m'écarter, il n'y en a pas eu d'autre. Que les autres puissent penser que tu m'aies choisi pour te procurer du plaisir serait plutôt une fierté qu'une honte, et je suis prêt à assumer ce rôle, aussi longtemps que tu le voudras.

— Je suis aussi appétissante que ça ? questionna-t-elle, soudain moins sérieuse, presque amusée.

— Plus que tu ne l'imagines.

— Mais pas au point de t'obliger à m'affronter, nota-t-elle avec un rien de défi.

Il sourit à son tour, plissa le nez en se demandant si elle se prêterait à un chantage, mais avoua.

— Je ne t'affronterai jamais sur un terrain de lutte.

Il la vit se mordiller la lèvre, et il contint à grand-peine le gémissement que ce geste provoquait en lui alors qu'il la tenait fermement contre lui. Réalisant combien leur position était équivoque, il pivota de trois quarts et, sans la lâcher, se remit en marche.

— Pas sur un terrain de lutte, mais, aux doubles lames ? questionna-t-elle après un moment de réflexion silencieuse.

Filia soupira, il savait qu'elle espérait ainsi l'amener peu à peu à reconsidérer sa position, à l'obliger à la voir comme un adversaire comme un autre.

— Peut-être, reconnut-il sans pour autant s'engager.

Danser avec elle avec des armes tranchantes ne lui paraissait toutefois pas aussi inconvenant que d'essayer de la clouer au sol. C'était moins équivoque, en tout cas.

Ils étaient parvenus devant la porte de sa maison, il posa une main sur la poignée pour l'ouvrir, et elle la couvrit de la sienne pour l'en empêcher.

— Rassure ton père, lui dit-elle, il n'a pas à ignorer que ce n'est qu'un subterfuge.

— Il connaît ta saveur, et même s'il a soupçonné quelque chose d'inhabituel, il sait le bénéfice que j'en tire. Il n'a nullement l'intention de me plaindre pour le rôle que j'ai tenu ce soir.

— Merci, Filia, fit-elle avec sincérité.

— Au risque de me répéter, c'était un plaisir, répondit-il, les yeux pétillants de malice.

— Sans doute, mais tu n'imagines pas à quel point c'est rassurant de rencontrer enfin quelqu'un qui cherche vraiment à me comprendre, comme tu le fais.

Il en restait sans voix. Si elle parvenait parfois à insulter les gens sans y prendre garde, il constatait avec délice qu'elle pouvait louer quelqu'un avec le même naturel. Qu'elle l'encense, sans avoir eu besoin de réfléchir à ce qu'il lui plairait d'entendre, donnait encore plus de poids à son compliment.

— Bonne nuit, à demain, dit-elle sans paraître réaliser le trouble qu'il ressentait.

Et sans plus de façon, elle se hissa sur la pointe des pieds pour effleurer ses lèvres d'un baiser. Avant qu'il comprenne qu'elle n'avait pas cherché à lui offrir son souffle, la porte se refermait sur elle, le laissant seul et stupéfait sur le palier.

Il lui fallut quelques secondes avant de parvenir à se reprendre, et de se décider à retourner chez lui, l'esprit en ébullition, essayant vainement d'analyser tous les sentiments qui l'agitaient.

Tout en souriant, il se demanda si elle cesserait un jour de le surprendre.

Lorsque Filia se présenta le lendemain, Zora vint spontanément lui offrir son souffle, tendant sa bouche vers lui sans pour autant chercher à accrocher sa nuque, ce qui le laissa heureux de la découvrir brusquement si familière, et un peu déçu de ne pas bénéficier de la caresse de sa main.

Quand il se redressa, il vit le petit sourire complice de Dari. Silencieusement, il semblait lui dire qu'il savait exactement ce qu'il ressentait. Filia détourna le regard, un peu gêné, et fut soulagé de comprendre que l'homme n'envisageait pas de le chahuter à ce sujet.

Il accompagna Zora dans le bâtiment dédié à l'entraînement, sachant que son père avait fortement incité les hommes à s'y rendre pour lui proposer l'ambiance animée qu'elle semblait affectionner.

Bien qu'il n'y soit personnellement pour rien, elle le remercia, en constatant qu'une dizaine d'hommes de l'équipage du Fyrir étaient présents parmi eux. Ces derniers étaient d'ailleurs aisément identifiables, car ils s'avançaient spontanément vers elle, et parce qu'elle offrait à chacun d'eux le souffle tant espéré, sans jamais chercher à s'y soustraire.

Voyant qu'il ne faisait pas mine de se changer, Lior se moqua gentiment de lui.

— Tu redoutes de l'affronter, s'amusa-t-il.

— Je lui ai déjà dit que je ne me battrais pas avec elle, répondit-il sans se vexer.

— Et comme tu redoutes qu'elle ne te force la main en s'interposant lors d'un échange, tu préfères rester simple spectateur.

Il vit Zora faire une grimace qui disait qu'elle l'avait secrètement espéré.

— Tu l'as bien cerné, on dirait ! s'esclaffa Lior.

— Tu te priverais volontairement de combattre ? De peur que je te force la main ? demanda-t-elle, ennuyée à cette idée.

— Je ne peux vraiment pas accepter de me retrouver face à toi, sur ce terrain-là, regretta-t-il.

— Mais tu me privas du plaisir de te voir combattre, se plaignit-elle.

Il sentit son corps réagir à son grand regret, mais au-delà de la désagréable sensation de la décevoir, il y avait une certaine fierté à savoir qu'elle avait envie de le voir à l'action.

Son culot avait déjà payé la veille, il se permit donc de se montrer aussi direct que l'était parfois Dari avec elle.

— Promets-moi que tu ne chercheras pas à t'imposer comme adversaire, et je vais immédiatement me changer.

— Promis ! s'exclama-t-elle aussitôt.

Il se pencha vers elle en souriant.

— Redis-le, exigea-t-il.

Son attitude montrait clairement qu'il entendait obtenir son souffle pour confirmer les paroles qu'il lui demandait de répéter. Elle hésita un court instant, puis déclara religieusement.

— Je te promets de ne pas chercher à t'affronter à la lutte aujourd'hui.

Malgré son sourire candide, il vint chercher son souffle. Il se redressa et, tout en riant, s'exclama :

— Dans ce cas, je vais combattre... aujourd'hui.

Il lui adressa un clin d'œil et elle leva les yeux au ciel. Tout aussi hilare, Lior l'entraîna vers le terrain, laissant Filia aller se changer.

— Il va te donner du fil à retordre celui-là, et m'est d'avis que tu n'es pas près de l'affronter à la lutte.

— Il finira peut-être par oublier de me prier de ne pas l'affronter.

— Tu peux toujours y compter, il n'est pas stupide à ce point, s'amusa Lior. Il te soumettra la même demande de promesse chaque jour. Tu peux en être sûre.

Quand Filia revint vers elle, il nota avec satisfaction le regard appréciateur qu'elle laissa courir sur son torse nu.

Elle ne se précipita pas immédiatement sur le terrain, elle attendit que l'un de ses anciens compagnons se trouve en place avant de s'élancer, laissant ainsi aux hommes l'occasion de juger sa force et sa volonté de combattre avant de s'imposer à ceux qui ne la connaissaient pas.

Bien qu'il ait obtenu sa promesse, Filia ne mettait les pieds sur le terrain que lorsqu'elle venait de sortir, évitant ainsi de la tenter. Comme tous les hommes, il aimait se battre, cependant, jamais il n'avait éprouvé un tel désir de se surpasser qu'en sachant qu'elle l'observait.

Chaque fois qu'il sortait, il se tournait vers elle, et chaque fois, elle le récompensait de ses efforts par un regard ou un sourire admiratif qui, s'il ne lui était pas exclusif, ne s'adressait qu'aux meilleurs combattants.

Quand ils n'étaient pas dans l'arène, ils encourageaient ou commentaient les adversaires qui s'affrontaient, et la matinée passa plus rapidement qu'il ne l'avait imaginé.

Fatigué, il fut soulagé de la voir se diriger enfin sous la douche. Alors qu'elle se déshabillait, il vit Lior s'empresser de les rejoindre.

— Je me doute que tu vas encore râler, devança-t-il, mais il serait préférable que tu gardes un minimum de vêtements. Ici, les hommes ne sont pas habitués à voir une femme se promener totalement nue.

Filia crut un instant que l'homme voulait faire une plaisanterie, mais il dut se rendre à l'évidence que c'est exactement ce qu'elle avait eu l'intention de faire avant son intervention, quand elle répondit avec un certain agacement.

— Tu ne t'attends tout de même pas à ce que je me glisse habillée dans le jacuzzi.

— Garde au moins une culotte pour couvrir tes fesses, s'esclaffa Lior, et ne viens pas te plaindre si les regards des hommes se font insistants.

Sur ce, il fit demi-tour et rejoignit la zone de musculation qu'il venait de quitter pour la prévenir. Zora marmotta une phrase inintelligible, retira avec une certaine rage ses vêtements trempés de sueur, mais conserva le morceau de dentelle qui couvrait sa féminité.

Filia l'avait souvent vue nager, et de la sorte n'était plus choqué par son naturel, mais les murmures plus ou moins discrets, ainsi que les regards furtifs lui apprirent que plus d'un homme se régalaient du spectacle qu'elle offrait ; même si personne n'osa soutenir son regard lorsqu'elle le braquait sur les plus insistants.

Elle se savonna rapidement, mais il soupçonnait qu'elle ne le faisait pas pour écouter la vision qu'elle donnait, mais plus vraisemblablement parce qu'elle était coutumière du vaisseau, et qu'elle avait l'habitude d'économiser l'eau.

Il la rejoignit peu après dans le jacuzzi, se plongeant avec délice dans l'eau bouillonnante. Alors qu'il s'approchait d'elle, il la vit ouvrir les jambes et lever les mains en signe d'invite. Un peu gêné, il ne put se dérober à sa proposition, et lui offrit son dos, se reprochant de ne pas l'avoir devancée.

Comme presque tout ce qu'elle entreprenait, elle posa ses mains sur lui sans la moindre hésitation et, en quelques secondes, il comprit qu'elle était tout aussi douée pour les massages que pour le combat. Alors qu'il gémissait de plaisir, elle se pencha vers son oreille pour lui murmurer.

— Normalement, c'est un luxe que je n'offre qu'à mes meilleurs adversaires.

Il frémit à cette déclaration, puis l'entendit rire. Elle se moquait de lui, sachant que tous les hommes devaient se battre pour avoir ce privilège.

— Tu vas créer une émeute avec tes habitudes, ronchonna-t-il entre deux gémissements de plaisir.

Elle rit davantage, avant de déclarer en toute simplicité.

— Je ne compte pas appliquer cette règle ici. Je sais l'effet que mes mains produisent et je ne cherche pas les ennuis. Tu me subiras, ce sera ta punition pour refuser de m'affronter, décréta-t-elle.

Avait-elle réellement conscience de l'effet qu'elle lui faisait ? Certes, ses gestes ne cherchaient qu'à apaiser ses muscles fatigués, mais savait-elle qu'elle provoquait presque autant de tension qu'elle en effaçait ?

Il gémit en sentant ses mains descendre dans le creux de ses reins, et en l'entendant rire doucement, il conclut qu'elle savait exactement l'effet qu'elle produisait. C'est avec soulagement – et un égal regret – qu'il la sentit s'écarter.

Alors qu'il reprenait lentement conscience de ce qui l'entourait, il la sentit se déplacer pour se placer devant lui. Il hésita à écarter ses jambes, craignant qu'en s'approchant trop de lui, elle n'entre en contact avec son membre palpitant, mais il n'avait aucune raison valable de ne pas se prêter à l'échange.

Il n'avait jamais eu l'occasion d'effectuer ce genre de massage sur un corps aussi fluide, mais ses mains, aussi énormes semblaient-elles sur son ossature féminine, retrouvèrent bientôt leur efficacité, et il espéra que le bien-être qu'il lui apportait était équivalent à celui qu'elle venait de lui procurer, tout en sachant qu'elle ne réalisait probablement pas les efforts qu'il lui fallait fournir pour éviter de voir ses mains s'égarer sur sa peau, et rejoindre des zones qui n'avaient nul besoin d'être massées.

Chapitre 7

La semaine s'écoula tranquillement. Filia et Zora passaient les matinées à se battre, et les après-midi à se promener tout en discutant. Zora se montrait d'une curiosité insatiable et Filia faisait son possible pour répondre à toutes ses interrogations, l'entraînant à travers le Cerdhe pour lui permettre de rencontrer les personnes les plus indiquées pour satisfaire aux questions techniques qu'elle lui soumettait.

Comme il l'avait décidé, il parvint à éviter de se retrouver sur le terrain de lutte face à elle, mais Zora réussit après plusieurs jours, à le décider à l'affronter aux doubles lames. Il y prit un plaisir immense, car comme elle le lui avait déclaré, elle avait une certaine aisance avec cette arme, et également parce qu'elle se montrait plus douée que la plupart des hommes qu'il connaissait à cet exercice délicat.

Comme promis, elle l'avait torturé chaque jour de ses massages. Il les appréhendait presque autant qu'il les attendait, mais, intérieurement, il avouait qu'il aurait probablement fini par accepter de la combattre, si elle avait soudain menacé de l'en priver.

Heureusement, elle n'en avait pas eu l'idée. Elle imaginait certainement que la punition qu'elle lui imposait suffirait à le décider, ce en quoi elle se trompait totalement.

Même s'il ronchonnait, il ne pouvait s'empêcher de se sentir heureux, à la voir essayer de retenir ses rires. Il l'avait emmenée manger dans une sorte de ferme, à quelques kilomètres à l'intérieur des terres, et avant de partir, elle avait tenu à voir de près l'étable où les animaux s'étaient réfugiés pour la nuit.

Si Filia bougonnait, c'est qu'il la soupçonnait d'avoir intentionnellement renversé sur son pantalon la solution sucrée que l'homme lui avait remise pour attirer les animaux vers elle.

C'était en partie la faute de Dari qui, depuis peu, avait décidé de ne plus lui fournir des pantalons d'homme, mais des vêtements au tissu plus fin et surtout, brodés. Zora les avait instantanément pris en grippe, et c'était le troisième qu'elle saccageait en une semaine.

Non content de la salir, la mixture empestait, et ils avaient dû en subir les remugles pendant tout le trajet de retour.

Zora, elle, était hilare, et plus il râlait à l'idée de la réprimande que lui infligerait Dari, plus elle riait.

Afin d'essayer de minimiser un peu les retombées de sa plaisanterie, il l'avait conduite dans sa chambre, et tandis qu'elle se douchait pour se débarrasser de l'odeur infecte, il nettoyait le tissu à grand renfort de savon et d'eau chaude pour tenter de le récupérer.

Enroulée dans sa serviette, elle vint se pencher au-dessus de son épaule pour apprécier l'ampleur des dégâts.

— Alors ? demanda-t-elle.

Qu'elle le veuille ou non, il entendait son sourire et son espoir dans sa question. Rinçant une dernière fois le tissu, il l'essorait grossièrement avant de le tendre devant lui.

— S'il ne reste pas d'auréole après séchage, il sera récupérable en ajoutant quelques broderies supplémentaires.

Il entendit son rire s'éteindre, et sourit en retour. Il savait très bien qu'elle grimaçait en l'entendant parler d'un supplément d'ornement sur le pantalon.

— Mais s'il reste une auréole, ou si l'odeur persiste... commença-t-elle avec un regain d'espoir.

Posant le vêtement sur le porte-serviette, il se tournait vers elle et s'apprêtait à la taquiner lorsqu'ils entendirent son père hurler.

— Filia !

Ce n'était pas un simple cri, c'était un hurlement de fureur, telle qu'elle n'en avait plus entendu depuis des lustres, et que Zora n'aurait jamais soupçonné Kepala de parvenir à émettre.

Il vit la jeune femme jeter un œil à la porte-fenêtre de la chambre, se demandant sans doute s'il n'était pas préférable pour elle de s'échapper, mais avant qu'elle ne se décide, la porte de sa chambre s'ouvrait en venant rebondir sur le mur avec violence.

Faisant un signe discret à Zora pour qu'elle reste à l'abri dans la salle de bains, il en sortit pour faire face à son père rouge de fureur.

En moins d'un quart de seconde, il vit le papier à sa main, et instantanément, il comprit de quoi il s'agissait. Il se redressa et prenant une longue inspiration s'apprêta à subir les reproches qui n'allaient pas tarder à pleuvoir.

— Comment... comment as-tu osé ? s'étouffait son père sous le poids de la colère. Te... Te proposer... sans prendre le temps... de m'en faire part avant.

Posant la main sur le chambranle de la porte, il ouvrit les doigts pour indiquer à Zora de ne pas intervenir, appuyant sa demande d'un bref regard qui échappa à son père, trop furieux pour remarquer ce genre de détail.

— Comment peux-tu envisager de partir ? Comment es-tu parvenu à avoir ton nom là-dessus ?

Il agitait le papier qu'il tenait devant lui, comme si ce dernier était la preuve d'une ignominie sans nom. Essayant de paraître aussi calme et déterminé qu'il le pouvait, Filia se décida à répondre :

— Comme tous les autres de la liste que tu tiens, je me suis proposé pour embarquer sur l'Untuk.

— C'est de la folie, cria Kepala, tu ne peux pas partir ! Ta place est ici, avec moi !

— Ce n'est pas mon sentiment, essaya d'intervenir Filia.

— Tu es mon second, tu seras bientôt chef du Cerdhe. Comment peux-tu envisager de... partir ? acheva-t-il en crachant presque ce dernier mot.

— Je ne suis pas à ma place ici, je l'ai toujours senti, se défendit le jeune homme.

— Je te laisserai plus de responsabilités, les gens t'aiment et te respectent, tu...

— Pour être un bon chef, il vaut mieux avoir connu Chèile, coupa-t-il avant de se faire interrompre à son tour.

— Cela viendra, il suffit...

— Je ne connaîtrai jamais Chèile, contra instantanément Filia.

Il y eut un silence pesant. Kepala faisait maintenant son possible pour se calmer, cherchant sa respiration pour paraître moins furieux.

— Attends encore un peu. Embarque sur le Fyrir si tu veux vraiment voyager, mais l'Untuk... il n'a pas pour mission de revenir, et tu le sais très bien.

L'angoisse de ne jamais revoir son fils était palpable, et s'il paraissait vaguement enclin à le laisser partir dans d'autres conditions, Filia ne comptait pas se laisser infléchir par sa peine. Il secoua la tête, ce qui eut pour effet de relancer instantanément l'animosité de son père.

— Bon sang, tu sembles au mieux avec l'hybride, demande-lui de te dire où trouver ton Chèile et reviens avec elle, mais ne t'engage pas sur l'Untuk.

Du coin de l'œil, il vit le sursaut de Zora en s'entendant traiter d'hybride, et la douleur qu'il perçut le blessa encore plus sûrement que si son père l'avait directement insultée, provoquant à son tour sa colère.

— Je n'ai rien à exiger de Zora, et je n'ai pas besoin d'elle pour savoir que je suis un neutre, et que ma place est sur l'Untuk.

Filia les entendit tous les deux hoqueter, mais resta les yeux rivés sur son père.

— Ce n'est pas vrai, tu... tu ne peux pas le savoir... elle seule peut le dire...

— Ou une diseuse, contredit Filia, mais je n'ai eu besoin de personne pour le sentir. Tu ne peux pas comprendre, toi tu as conclu Chèile, tu n'as jamais eu à affronter cette sensation particulière qui fait qu'au fond de moi, je sais depuis déjà quelques années que personne ne peut éveiller ma semence. Je suis né neutre, et rien ne changera ce fait.

— C'est faux ! Ce n'est pas possible. Tu es fort, tu es intelligent, tu ne peux pas être neutre. Tu dois prendre ma place à la tête du Cerdhe, tu ne peux pas... tu ne dois pas...

Filia savait qu'au-delà de la déception de savoir qu'il ne lui succéderait pas, il y avait l'angoisse de découvrir que son fils ne trouverait jamais l'amour, la complicité avec une personne unique.

— Mes qualités seront plus utiles sur le vaisseau, et je sais que mon travail à tes côtés au cours des dernières années peut me laisser espérer une place importante à bord. Je ne crois d'ailleurs pas me tromper en imaginant que mon nom figure parmi les premiers de ta liste.

Le papier que tenait Kepala permettait aux chefs de Cerdhe de prévenir les candidats, et de les préparer à la réponse qui leur serait donnée à l'issue d'un ultime entretien. L'ordre dans lequel ils se trouvaient sur cette liste donnait au chef une idée des chances réelles de départ. Les premiers noms étaient souvent les plus sûrs de partir.

Instantanément, son père ramena son bras tenant le papier derrière son dos, ne faisant ainsi que confirmer ce qu'il soupçonnait. S'il avait été en fin de liste, son père aurait cherché à l'amadouer pour le faire changer d'avis, et il ne serait probablement pas aussi furieux.

Ils s'affrontèrent du regard, dans le silence tendu. Les paroles suivantes de son père lui semblèrent plus terribles encore que l'insulte précédente envers Zora.

— Elle t'apprécie, demande-lui de mentir pour toi, de dire que ton destin est ailleurs.

Même s'il n'y avait plus de fureur dans son ton, mais juste un espoir de le retenir à ses côtés, Filia frémit en entendant ces mots, ses doigts se crispèrent sur le montant de la porte qu'il n'avait pas lâché.

— Tu l'insultes, siffla-t-il, cherchant à se retenir d'agresser physiquement son père. Elle est Sarangin tout comme nous, elle ne ment pas, que ce soit pour son bénéfice ou pour celui des autres.

— Mais elle est assez habile à...

— Sors de ma chambre ! coupa sèchement Filia.

Il s'apprêtait à le faire sortir lui-même, mais il sentit la main de Zora se poser sur la sienne, un simple regard lui fit comprendre qu'elle n'aimerait pas le voir se battre contre son père. Baissant les yeux pour ne pas voir le visage de ce dernier, il inspira profondément, cherchant à calmer sa rage.

— Sors d'ici avant que je ne me contrôle plus, déclara-t-il d'une voix blanche.

— Tu m'agresserais ?! Moi, ton père ?! s'indigna Kepala.

— Tu l'insultes ! Tu voudrais que je l'utilise ! Et tu crois que je peux continuer à te respecter...

Cette fois, il avait retiré sa main du montant, mais avec une rapidité étonnante, Zora la rattrapa, la serrant dans les siennes hors de vue de son père.

— Sors ! gronda-t-il, les yeux rivés sur ces deux mains blanches qui le priaient en silence de ne pas céder à sa colère.

Du coin de l'œil, il vit son père reculer d'un pas incertain, mais il lui fallut entendre la porte se refermer pour pouvoir enfin réussir à prendre une profonde inspiration.

S'il était choqué et écœuré par ses paroles, il l'était tout autant de réaliser qu'il avait été sur le point de frapper son père, l'homme qu'il avait toujours aimé et admiré et qui, jusqu'à présent, avait été la personne la plus importante dans sa vie.

Il regardait ces deux mains qui l'avaient retenu à temps, qui l'avaient empêché de commettre l'irréparable. Il se sentait incapable d'affronter le regard de Zora, il l'imaginait choquée, ou tout au moins sévère à son égard.

Il se laissa aller contre le chambranle, s'appuyant sur ce support pour rester debout, et ferma les yeux le temps de se reprendre.

Filia perçut le déplacement de Zora qui s'avançait vers lui, il se demanda si elle voulait le fuir et s'il ne l'empêchait pas de sortir, mais avant qu'il ne se redresse, il sentit ses doigts caresser sa joue.

— Il t'aime, il a peur pour toi, murmura-t-elle en essayant d'apaiser sa colère et ses regrets.

Il rouvrit les yeux. Elle se tenait face à lui, cherchant à le rassurer, s'inquiétant visiblement pour lui.

— Il t'a insultée, gronda-t-il entre ses dents serrées.

— Il ferait sans doute bien pire s'il était sûr de te savoir en danger. C'est la peur de te perdre qui lui a fait dire ces bêtises.

Filia avait du mal à la croire. Il la trouvait trop clémente envers son père. Il tenait à elle, et les injures que ce dernier avait prononcées l'avaient touché comme si elles lui avaient été adressées, il doutait de pouvoir les pardonner un jour.

— Il t'aime, répéta-t-elle en venant se blottir contre lui.

Il referma ses bras sur elle, l'écrasant contre lui pour sentir sa présence, se gorger de ce qu'elle représentait pour lui, pour penser à quelque chose de beau.

Loin de s'en effrayer, elle noua ses bras autour de lui, essayant de lui insuffler un peu de douceur.

Ils restèrent ainsi de longues minutes, et peu à peu, il retrouva un semblant de calme. Il n'avait aucune idée de ce à quoi elle pensait, mais elle n'essaya pas de se dégager. Elle resta là, silencieuse, attendant patiemment qu'il se reprenne, se contentant de caresser son dos pour l'assurer de sa présence.

— Pardon, murmura-t-il en se redressant un peu.

Elle leva la tête vers lui, un léger sourire sur les lèvres.

— Il n'y a rien à pardonner. Au moins lui, il n'a pas essayé de te tuer, plaisanta-t-elle pour alléger un peu son humeur.

Filia se souvint alors de ce qu'elle lui avait dit, au sujet de son propre père, lorsque celui-ci avait appris qu'elle voulait partir.

— Non, c'est moi qui ai failli le faire, fit-il, amer.

— Uniquement parce qu'il a parlé de moi. Si je n'avais pas été là, tu aurais su garder ton calme.

Il secoua la tête, il n'était pas certain qu'ils n'en seraient pas venus aux mains, même sans faire référence à elle.

Grâce à sa patience et à sa présence, il était un peu plus lucide, plus à même de réfléchir, mais il sentait encore la rage bouillir en lui.

Certes, il aurait dû avoir le courage d'affronter son père bien avant, et il avouait que sans l'arrivée de Zora dans leur Cerdhe, il l'aurait probablement averti de ses intentions. En tout cas, il lui en aurait parlé avant l'arrivée de la liste, mais cela n'excusait en rien les paroles que son père avait eues.

Zora s'écarta de lui. Il fit un pas en arrière pour la laisser passer, en une fraction de seconde, il se sentit perdu, glacé d'être si loin d'elle, du soutien que sa présence lui apportait. Prenant sa main, elle l'obligea à bouger.

— Viens, dit-elle.

Comme un enfant, il la laissa le guider à travers sa chambre. Il sentit ses mains le débarrasser de sa tunique, faire glisser son pantalon le long de ses jambes, sans avoir envie de réagir, sans chercher à comprendre ce qu'elle envisageait de faire.

— Allonge-toi, l'incita-t-elle en le poussant sur le lit.

Il s'y effondra, comme terrassé par un poids insoutenable, se croyant insensible à tout, mais conscient qu'elle ne l'abandonnait pas. Bientôt, il prit conscience de ses mains sur son dos : elle le massait.

Filia faillit lui faire remarquer qu'il n'avait pratiqué aucune activité nécessitant un tel traitement, puis il prit conscience qu'elle ne malaxait pas sa peau comme elle avait coutume de le faire.

Elle se montrait plus lente, plus attentionnée dans ses mouvements, comme si elle cherchait à donner une certaine douceur à ses gestes, une certaine retenue. Elle cherchait à l'apaiser, réalisa-t-il avec stupeur.

Et aussi étonnant que cela puisse paraître, elle y parvenait. Il émit un profond soupir, laissant une partie de sa colère s'échapper en même temps que son souffle.

— Il a vraiment essayé de te tuer ? murmura-t-il.

Elle ne marqua pas la moindre surprise ni le moindre mouvement brusque en l'entendant reprendre la discussion ; sans cesser de le masser, elle répondit.

— Non, mais si je ne lui avais pas résisté, il m'aurait certainement cassé un ou deux os, pour avoir une raison de me garder avec lui le temps que je cicatrise.

Choqué, il se retourna et la dévisagea, elle eut un léger haussement d'épaules, accompagné d'une petite grimace.

— J'ai les os plus fragiles qu'un Sarangin pur souche, reconnut-elle, un peu gênée de cette faiblesse.

Elle baissa les yeux sur son torse et, sans paraître être ennuyée par son changement de position, reprit ses massages, se concentrant sur ses pectoraux, comme elle le faisait précédemment sur ses épaules, imprimant pressions et lissage d'une main sûre.

— Je croyais que seule ta peau était plus délicate, s'alarma-t-il à l'idée des risques qu'elle prenait en combattant chaque jour avec des hommes bien plus résistants qu'elle.

— Mes os aussi, avoua-t-elle à contrecœur, mais je suis assez forte pour éviter ça, s'empessa-t-elle d'affirmer avant de changer radicalement de sujet. Ton père t'aime, tu sais, il te pardonnera le fait que tu aies pu te montrer agressif avec lui.

— Je l'aurais réellement frappé si tu ne m'avais pas retenu, démentit-il sans chercher à l'obliger à revenir sur le sujet précédent.

— Mais tu ne lui aurais pas réellement fait du mal. Tu aurais essayé, accorda-t-elle avant qu'il ne cherche à nier, mais il t'en aurait empêché et vous auriez fini par reprendre la discussion, sans qu'aucun de vous ne soit véritablement blessé.

— C'est ce qui s'est passé avec ton père ?

— Plus ou moins. Tourne-toi, lui intima-t-elle.

— Il t'a blessée, déduisit-il.

— Juste un hématome, il a disparu en quelques jours, se résolut-elle à avouer. Mais il n'a pas eu le temps de le voir s'étendre, et je lui ai pardonné bien avant qu'il ne se soit effacé.

Plusieurs jours, songea Filia en roulant sur le ventre. Les coups qu'il lui avait assénés avaient dû être terribles pour parvenir à laisser des traces si longtemps. Pour ce qu'il avait vu, elle gardait rarement une marque plus d'une journée.

Tout en laissant ses mains l'apaiser, il se promet de songer à aborder le sujet avec Dari, histoire de savoir exactement ce à quoi elle s'exposait, et s'il avait lieu de s'inquiéter pour sa santé.

— Laisse passer la nuit. Demain, il sera plus calme, et toi aussi, vous aurez alors l'occasion de discuter plus sereinement de ton avenir et de ce que tu veux en faire.

— Nous sommes trop proches pour qu'il accepte de me laisser partir.

— Mais il t'aime suffisamment pour vouloir ton bonheur. Tout comme mon père, il te laissera suivre ton chemin.

Filia renifla, exprimant ainsi qu'il n'y croyait pas.

— Au besoin, murmura-t-elle en se penchant sur lui, je lui dirai que ton bonheur se trouve ailleurs, je mentirai pour toi.

Avant qu'il ne cherche à se retourner, elle s'assit à califourchon sur son dos, plaquant ses mains sur le haut de ses épaules et, avec le plus grand sérieux, déclara :

— Il avait raison, je sais mentir bien plus aisément qu'un Sarangin. Ce n'est pas pour rien que Dari me teste quand il doute de ce que je lui raconte, j'ai moins de scrupules que vous à essayer.

Elle émit un petit rire avant d'ajouter.

— Même toi, il t'arrive de douter et de vérifier.

Au fond de lui, il savait qu'elle ne mentait pas réellement. Elle avait juste l'art de jouer avec les mots, et d'énoncer certaines choses à sa manière, leur donnant parfois des allures de demi-vérité. Cependant, c'était souvent plus un jeu qu'une réelle recherche de duperie. D'autre part, elle ne l'utilisait habituellement que pour s'amuser, jamais lorsqu'il s'agissait de sujet sérieux.

— Ton père ne m'a pas insultée, reprit-elle. Je suis telle qu'il m'a décrite, même s'il n'a mis aucune finesse dans ses propos. Ne lui garde pas rancune pour ça. Vous avez besoin de profiter pleinement du temps qui vous est donné avant ton départ. Vous regretteriez tous les deux de vous séparer en mauvais termes.

Filia eut l'impression de percevoir un sentiment de regret, comme si elle regrettait d'avoir perdu du temps, ou de ne pas avoir eu l'occasion d'apaiser certains malentendus.

Une nouvelle fois, il roula sur le dos, mais cette fois, il l'attira dans ses bras, l'enveloppant de sa tendresse, désireux de faire disparaître sa mélancolie.

— Il t'aime, répéta-t-elle en se blottissant contre lui.

— Je sais ! Moi aussi, et je le lui dirai dès demain, promit-il.

— C'est bien, décréta-t-elle.

Un silence tranquille s'installa, chacun profitant en toute simplicité de la présence de l'autre.

— Tu veux que je te raccompagne ? finit-il néanmoins par proposer.

— Mon pantalon n'est pas sec, et je suis bien comme ça, répondit-elle. Attendons demain.

Le sourire de Filia s'étira sans qu'il cherche à le contenir. Oui, il voulait bien attendre demain, il n'était pas du tout pressé de faire face aux conséquences de son emportement, mais surtout, il n'était pas pressé de la voir s'éloigner de lui.

Il embrassa ses cheveux et ferma les yeux, respirant tranquillement son odeur, plus serein qu'il ne l'avait probablement été depuis longtemps.

— Filia, fit une voix, assourdie par le panneau en bois de la porte.

Son père ne semblait pas vouloir s'imposer, mais il était désireux de lui parler.

Filia resserra ses bras autour du corps qu'il couvrait littéralement du sien.

Zora était restée avec lui toute la nuit. Il avait lutté contre le sommeil pour profiter longuement de sa présence, mais avait toutefois fini par s'endormir.

Que ce soit éveillée ou dans son sommeil, elle ne l'avait jamais rejeté ou repoussé. Elle l'avait autorisé à l'emprisonner dans ses bras durant toute la nuit, sans paraître éprouver la moindre gêne, et à cet instant, il se trouvait collé à son dos, l'un de ses bras lui servant d'oreiller alors que l'autre enserrait sa taille.

Il savait qu'il n'aurait pas dû se l'approprier comme il l'avait fait cette nuit, mais étonnamment, il se sentait à sa place contre elle, ce qui annihilait tout sentiment de culpabilité.

— Filia, s'il te plaît.

Zora remua et, à regret, il s'écarta pour la laisser se tourner, elle roula sur le dos et, ouvrant les yeux, lui sourit.

— Filia, je... Oh pardon !

La patience de son père devait être à bout, ou alors il avait craint que son fils ne se soit enfui. En tout cas, il venait d'ouvrir la porte et, en découvrant leurs deux corps nus dans le lit, il avait eu un mouvement de surprise avant de s'empresser de refermer la porte.

Filia sentit sa colère revenir. Il savait que Zora n'était pas pudique, et sa propre nudité n'avait jamais été un problème, mais que son père se permette d'entrer sans lui laisser le temps de la couvrir l'indisposait.

Zora glissa sa main sur sa nuque, par habitude, il se pencha sur sa bouche pour y puiser son souffle.

— Va lui parler. Laisse-le exprimer ses craintes, prenez le temps de dire ce que vous avez sur le cœur, les bonnes, comme les mauvaises choses que vous hésitez d'ordinaire à vous dire. Vous en avez besoin tous les deux.

Ils en avaient peut-être besoin, mais il n'en avait pas envie. À cet instant, ce dont il avait envie, c'était de rester là, avec elle. Il cacha son visage dans son cou, humant son odeur en la couvrant un peu plus de son corps.

— Depuis que tu as la charge de m'occuper, je doute que tu aies eu beaucoup de temps à lui accorder, il serait bon que tu restes avec lui aujourd'hui, reprit-elle sans paraître devoir s'indigner de son attitude.

Il secoua la tête. Elle le repoussa et, à regret, il roula sur le dos pour la libérer. Se postant au-dessus de lui, elle repoussa une mèche de ses cheveux avant de redessiner le contour de sa mâchoire d'un doigt léger.

— Je te promets de parvenir à trouver quelque chose à faire toute seule.

Incapable de s'en empêcher, il posa son bras sur sa taille comme s'il l'enlaçait.

— Qui va te surveiller ? demanda-t-il à demi sérieux.

— Je vais tâcher d'être exemplaire, répondit-elle en riant.

— Tu en es incapable, répliqua-t-il sur le même ton.

— Pour toi, je le serai, fit-elle plus sérieusement.

Elle se redressa. Il ne chercha pas à la retenir, sa main glissa de son dos pour rebondir sur le matelas. Il la regarda se diriger vers la salle de bain, admirant sa musculature et la manière dont elle bougeait. Il la vit en ressortir presque aussitôt avec ses vêtements à la main, et tout en les enfilant devant lui, il l'entendit reprendre.

— Mais seulement aujourd'hui, alors, profite-en.

Muet, il la regarda s'habiller, se demandant comment elle pouvait agir aussi sereinement, après ce qui s'était passé la veille, après avoir passé la nuit dans ses bras, après ce réveil un peu particulier.

— Je ne serai pas loin, affirma-t-elle en revenant vers lui. Si tu as besoin de quelqu'un, appelle-moi.

Elle se pencha sur lui, posa ses lèvres sur les siennes, une trop courte seconde pour lui donner l'occasion de prendre son souffle ou pour profiter de son baiser, puis elle se détourna et disparut par la porte-fenêtre.

Chapitre 8

Quand elle l'avait quitté, Filia avait hésité. Il doutait de pouvoir affronter son père sans en venir aux mains. Pourtant, il avait fini par suivre le conseil qu'elle lui avait donné.

Les premières minutes avaient été difficiles. Il avait du mal à digérer les mots que son père avait utilisés pour qualifier Zora la veille, mais quand il l'avait rejoint une bonne demi-heure plus tard, l'embarras de ce dernier, déjà perceptible à son arrivée, augmenta lorsque Filia lui confirma que la femme qui se trouvait dans son lit ce matin était bien Zora.

Au final, la journée avait été éprouvante pour chacun. Car s'ils avaient tous les deux à cœur d'essayer de s'expliquer, leurs émotions débordaient rapidement, ils se mettaient alternativement en colère, et afin d'éviter tout débordement de violence, ils se fuyaient, s'échappant parfois de la pièce où ils se chamaillaient, pour ne pas avoir à en venir aux mains.

Pourtant, chaque fois, ils revenaient l'un vers l'autre après avoir pris le temps de se calmer, essayant de trouver une façon différente d'expliquer ce qu'ils ressentaient, ce qu'ils désiraient pour l'avenir.

Filia ne pouvait pas prétendre être parvenu à faire accepter son désir de partir à son père, mais il avait su lui faire comprendre qu'il ne voulait pas se battre avec lui durant les quelques semaines qu'il passerait sur Sarang avant son départ.

La présence de Zora dans son lit le matin même avait, heureusement, incité son père à bien plus de retenue à l'égard de la jeune femme, et à aucun moment, il n'avait renouvelé les insultes de la veille, même s'il avait, à plusieurs reprises, sous-entendu qu'elle pourrait être partiellement responsable de sa décision de quitter son sol natal.

Filia avait eu beau lui faire remarquer que son premier entretien datait d'avant le retour du Fyrir, Kepala restait persuadé que le temps qu'il avait passé avec Zora n'avait fait qu'alimenter un rêve puériel et que, sans elle, il aurait renoncé de lui-même à ce voyage inepte.

Chacun d'eux était plus ou moins resté sur ses positions, mais ils n'étaient plus en guerre, et chacun avait été rassuré sur l'affection réciproque qu'ils se portaient.

À la tombée du soir, Filia se sentait affectivement fatigué, mais il n'envisageait pas d'aller se coucher sans avoir eu l'occasion de revoir Zora.

Certes, il l'avait eue à lui toute la nuit, il avait même eu droit à son souffle ce matin, mais son absence au cours de la journée avait tout de même créé un manque. Il n'envisageait pas vraiment de lui parler ou de passer un long moment avec elle, mais il avait envie de la voir quelques minutes.

Alors qu'il rejoignait la maison de Zora, il croisa Dari qui descendait vers la crique, une serviette à la main. L'apercevant, ce dernier s'arrêta pour l'attendre.

— Il n'est pas un peu tard pour nager ? s'inquiéta Filia.

— Elle n'arrivait pas à dormir, plaïda Dari, et elle s'est montrée si docile aujourd'hui, que je n'ai trouvé aucune raison de l'en empêcher. Comment vas-tu ?

Filia ne doutait pas que l'homme savait ce qui s'était passé. Zora n'en avait probablement rien dit, mais étant donné les cris de la veille, il imaginait que nombre de ses voisins avaient profité de leurs éclats. Au moins, ceux-ci leur avaient permis de ne pas être dérangés durant la journée, les membres du Cerdhe leur laissant l'opportunité de régler leurs différends en toute intimité.

— Je ne crois pas qu'il comprenne un jour ma décision, mais il ne cherchera pas à m'obliger à rester, répondit-il sans s'étendre davantage sur le sujet.

Dari hocha la tête comme s'il comprenait. Ils s'arrêtèrent au bord de l'eau, leur regard repérant rapidement le point mobile sur sa surface, s'attachant à suivre la nageuse solitaire des yeux.

— Est-ce vrai que son père a essayé de la blesser, quand il a compris qu'elle voulait partir ? questionna subitement Filia.

— Je ne sais pas si c'était vraiment son intention, ou s'il était trop en colère pour se rendre compte de ce qu'il faisait. Ça a été un moment terrible pour nous tous de les voir s'affronter. La façon dont il l'a attaquée, le peu de marge qu'il lui a laissée pour se défendre...

Il s'interrompit le temps de prendre une longue inspiration, grimaçant sans s'en rendre compte au simple souvenir de ce qu'il avait vu à l'époque.

— Sélog et son frère étaient loin d'être des anges, mais quand je l'ai vue l'écraser sur le sol, je me suis demandé s'il n'était pas redevenu l'homme brutal qu'il était après sa blessure. Je me suis demandé s'il pouvait préférer la voir morte de ses mains, plutôt que de craindre pour sa vie sans jamais savoir ce qu'il en était réellement.

— Mais il ne l'a pas fait, voulut l'apaiser Filia qui percevait l'incertitude dans la voix de Dari.

— Heureusement, mais il lui a laissé un hématome qui a mis du temps à se résorber, et quoi qu'elle en dise, je reste persuadé que s'il ne lui a pas cassé le bras, il devait au moins avoir fêlé l'os. S'il l'avait su, je crois qu'il se le reprocherait encore. Elle a refusé que j'y regarde, mais elle a attendu plusieurs jours avant de se décider à revenir combattre, chose qu'elle ne fait que très rarement, et jamais sans raison. Elle ne voulait pas que je puisse avoir une quelconque certitude et que je puisse en vouloir à son père, ou qu'un autre ne vienne à le lui dire, avant que le vaisseau ne soit trop loin.

— C'est une femme admirable, convint Filia.

— Son point faible, ce sont les autres, déclara Dari. Elle donnerait sans compter pour ceux qu'elle aime.

Il laissa passer quelques minutes, durant lesquelles ils se contentèrent de la regarder nager au loin, puis il ajouta :

— Elle s'est inquiétée pour toi aujourd'hui.

— Ah !

Filia ne savait quoi dire. Le ton de Dari ne dénotait aucun reproche, mais lui s'en voulait de savoir que Zora avait été soucieuse à cause de lui.

— Tu sais, le jour du jeu, ce jour où je vous attendais ici, après votre périple aquatique, je me suis demandé ce que tu pouvais avoir de si spécial. Mais parfois, quand je vous vois ensemble, je me dis que vous vous ressemblez beaucoup, c'est sans doute pour ça qu'elle t'apprécie autant.

Filia était agréablement surpris d'apprendre qu'il avait une place particulière pour elle.

— Elle est parfois déstabilisante, mais elle a un cœur énorme, reconnut-il en souriant.

— Elle a toujours été différente des autres, confia Dari. Depuis toujours, elle vit comme un homme. Pas que sa mère ait essayé de l'y pousser – bien au contraire –, mais elle paraissait toujours être plus à sa place avec nous qu'avec les autres enfants ou les femmes. Je crois qu'au fond d'elle, elle se croit tenue de prendre soin des autres comme nous prenons soin de nos femmes. Elle a hérité du gène qui nous pousse à prendre soin des nôtres. Elle est parfois embarrassée qu'on puisse se rappeler qu'elle est une femme.

— Zora m'a avoué qu'elle aurait aimé être un homme, s'amusa Filia, mais quand je lui ai fait remarquer que cela lui imposait d'être aux services des jeunes femmes qui nous accompagnaient, elle a reconnu qu'elle n'aimerait pas se soumettre à ce genre d'obligation.

Les mouvements de la nageuse semblaient enfin la ramener vers eux.

— Elle n'aime pas les autres femmes, n'est-ce pas ? questionna Filia.

— J'ai cru que c'était une erreur de lui avoir imposé le jeu, mais finalement, ce n'était pas une si mauvaise idée, répondit Dari.

Filia se tourna vers lui, surpris par sa réponse sans rapport avec la question. Celui-ci remarqua son mouvement, il reprit.

— Ce n'est pas les femmes par elles-mêmes, mais leur attitude insouciant qu'elle condamne. Sur Terre, chacune devait se méfier des humains. Sans être sur le qui-vive, elles sont tenues de respecter nombre de consignes pour leur protection, et l'éducation qu'elle a reçue de sa mère ne la pousse pas à la futilité. Elle a appris très jeune à se montrer utile, à garder la tête froide et à cacher ses sentiments en public ; son éducation entre en conflit avec l'attitude impulsive des jeunes d'ici.

— C'est parce qu'ici, elles ne sont pas en danger, elles n'ont pas lieu de devoir se battre, elles ont juste à être heureuses.

— Sans doute, mais cela ne l'aide pas à se projeter dans son rôle de femme, il est trop opposé à ce qu'elle ressent, ce qu'elle croit être. Elle refusait tout privilège dû à son sexe avant de venir ici et, après le jeu, j'ai craint qu'elle ne le rejette encore davantage... jusqu'à hier.

— Il ne s'est rien passé entre nous, se défendit Filia.

Dari se mit à rire doucement puis, tout en assénant une claque affectueuse dans le dos du jeune homme, lui tendit la serviette qu'il tenait toujours. Par réflexe, Filia la prit.

— Si ça avait été le cas, je n'aurais pas manqué de le découvrir dans son souffle quand elle est venue me retrouver, déclara-t-il sans cesser de sourire. Mais je me dis qu'il n'est pas impossible qu'un homme comme toi puisse lui donner envie d'être véritablement une femme.

Il sourit encore plus largement et, sans transition, ajouta :

— Je suppose que si tu es venu, c'est que tu comptais la voir, je te laisse donc t'occuper d'elle. Il est inutile que nous soyons deux pour ça ; et je doute qu'elle m'en veuille de l'abandonner entre tes mains.

Filia en était encore à se demander s'il devait voir un double sens à cette dernière phrase que déjà l'homme s'éloignait, le laissant seul face à Zora qui lentement approchait du bord.

Un dernier regard vers Dari lui fit comprendre qu'il ne comptait par revenir, ni même les surveiller d'un peu plus loin, il rentra sereinement, lui abandonnant la charge bien agréable de s'occuper de Zora.

Quand elle fut assez proche, il lui tendit une main, la hissant hors de l'eau quand elle la saisit, avant de l'envelopper avec le drap de bain que lui avait remis Dari. Il l'attira à lui pour lui frictionner le dos, et elle se laissa aller contre lui en frissonnant.

— L'eau est trop froide à cette heure, tu devrais éviter de te baigner si tard, la gronda-t-il amicalement.

— Tant que je suis dans l'eau, ce n'est pas si gênant, c'est quand je sors que je sens le froid.

— Viens, une bonne douche chaude te fera du bien.

Il l'entraîna vers sa maison, attentif à ce que la serviette ne glisse pas, de peur qu'elle se refroidisse vraiment. Quand elle réalisa où il la menait, elle remarqua, un peu ennuyée :

— Tu n'as pas envie d'être seul, ça s'est mal passé avec ton père ?

En fait, il avait pris cette direction sans même y penser, mais en entendant la vague inquiétude qu'elle exprimait, il s'empressa de la rassurer.

— Non. Il est encore loin d'être convaincu que c'est ce qu'il y a de mieux pour moi, mais nous ne sommes plus en colère l'un contre l'autre.

Il n'osa pas exprimer son besoin de la garder à ses côtés, ce n'était pas raisonnable de sa part d'avoir de tels désirs. Elle n'en continua pas moins à marcher vers la destination qu'il avait choisie. Il lui ouvrit la porte et, très naturellement, elle se dirigea vers la salle de bains, nullement gênée de se retrouver une nouvelle fois dans son univers personnel.

— Je devrais aller te chercher des vêtements, dit-il en ramassant la serviette qu'elle avait laissée tomber devant le bac à douche.

— Non, je t'emprunterai des vêtements demain.

Son cœur manqua un battement en comprenant qu'elle envisageait de rester avec lui toute la nuit.

— Mes pantalons seront trop grands pour toi, fit-il remarquer.

— Au moins, ils n'ont pas ces satanées broderies, cria-t-elle pour couvrir le bruit de l'eau.

Filia rit, songeant toutefois qu'il faudrait qu'il en parle avec Dari ; Zora détestait vraiment trop ses propres vêtements, il était peut-être temps de céder à ce caprice et la laisser s'habiller comme elle l'entendait.

Il prépara une serviette propre à proximité de la douche, puis revint ajouter l'une de ses tuniques et l'un de ses pantalons, amusé à l'idée de la voir bientôt flotter dans ces vêtements immenses.

Pour une fois, elle prit le temps de profiter de sa douche et lorsqu'elle en sortit, elle avait les bras et les jambes rougis par la chaleur de l'eau. Elle lui rendit le pantalon qu'elle n'avait pas enfilé, se contentant de la tunique, si longue sur elle, qu'elle lui arrivait presque aux genoux.

— Je ne m'étais jamais rendu compte à quel point tu étais grand, dit-elle en guise d'explication.

— Ni moi que tu étais si petite, s'esclaffa-t-il.

— Cela ne m'empêche pas d'être forte, répliqua-t-elle en se jetant sur lui avec élan.

Filia se contenta de se laisser tomber en arrière sur le lit, riant de plus belle.

— Tu n'es pas marrant, râla-t-elle en voyant qu'il ne faisait pas mine de se relever ou de se débarrasser d'elle, alors qu'elle était juchée sur son torse.

— Je t'avais prévenue que tu n'y trouverais aucun plaisir, s'amusa-t-il.

— C'est parce que tu ne te défends pas, accusa-t-elle.

— Tout juste, répliqua-t-il en riant, si je le faisais, tu n'aurais de cesse d'avoir un vrai combat.

Elle grommela, mais ne pouvant démentir, n'insista pas. Lentement, elle se remit debout.

— Tu as mangé ? demanda-t-elle sans transition.

Il haussa les épaules, il avait bien grignoté un morceau dans le courant de l'après-midi, mais il ne pouvait pas prétendre avoir pris un vrai repas.

— J'ai faim, décréta-t-elle.

Il sourit. Il doutait que Dari l'ait laissée dépérir, et malgré les efforts qu'elle venait de fournir en nageant, il ne pouvait croire sérieusement qu'elle soit affamée. Bien qu'il la soupçonne de vouloir s'assurer qu'il ne manquait de rien, il se leva et l'invita à le suivre jusqu'à la cuisine.

Il marqua un temps d'arrêt sur le seuil en constatant que son père se trouvait dans la pièce, debout devant l'évier à rincer ses couverts. Zora le bouscula, s'avança au-devant du chef de Cerdhe, et tout naturellement, leva le visage vers lui pour lui offrir son souffle.

Kepala ne marqua pas plus de surprises que d'embarras à sa présence, ou si ce fut le cas, il ne le montra pas.

— Ne serait-ce pas une tunique de mon fils ? demanda-t-il toutefois en la détaillant.

— Je viens de la crique, je ne suis pas repassée à la maison, expliqua-t-elle.

Kepala hochla la tête pour montrer sa compréhension, mais ne se retint pas d'ajouter.

— Il va vraiment falloir que tu te décides à porter des vêtements adaptés à ta condition. Je ne vois vraiment pas ce que tu reproches à ceux que Dari te propose.

— Trop de... trucs partout, répliqua-t-elle avec une grimace sans se démonter. Il devrait me rendre ceux que je portais sur le Fyrir.

— Ils étaient beaucoup trop communs, d'après ce que j'en sais, mais je suppose qu'au moins il couvrait tes cuisses, affirma Kepala en souriant.

— La majorité des hommes ne s'en plaignent pas d'ordinaire, n'est-ce pas, Filia ?

Elle se tourna vers lui pour le voir confirmer ses dires, mais il se contenta de hausser les épaules en rougissant un peu, échangeant avec son père un sourire qui disait combien il aurait été malvenu de se plaindre, alors qu'elle offrait un spectacle aussi délicieux.

— Que veux-tu manger ? questionna-t-il en ouvrant le garde-manger.

Elle se glissa sous son bras et attrapa un morceau de brioche ainsi qu'un pot de beurre.

— Prends le sirop, fit-elle en se dirigeant vers la table.

Filia n'avait plus aucun doute, c'est lui qu'elle envisageait de nourrir, pas elle, et Zora le connaissait suffisamment pour savoir exactement ce qu'il consommait habituellement pour son souper. Son attention le toucha sans qu'il ose l'en remercier ouvertement.

Elle découpa deux tranches et, après avoir poussé la plus grosse vers lui, beurra légèrement la sienne avant de la grignoter. Bien qu'amusé par son manège, il n'en attrapa pas moins la brioche et, consciencieusement, déposa du sirop dessus.

Tandis qu'il croquait à pleines dents dans la tranche épaisse, il croisa le regard attendri de son père.

— Je vais me coucher, pensez à éteindre en sortant, dit-il avant de se détourner et de sortir.

— Je suis heureuse qu'il ne soit plus fâché contre toi, décréta Zora, une fois qu'ils entendirent la porte de sa chambre se refermer. Et au moins, lui ne se laisse pas mourir de faim.

Filia faillit s'étouffer avec ce qu'il avait dans la bouche, mais une fois qu'il eut retrouvé son souffle, il se mit à rire. Elle était vraiment unique. Unique et adorable, surtout quand elle le gratifiait de ce genre de sourire mi-charmeur mi-taquin.

— Qu'as-tu fait aujourd'hui ? questionna-t-il. Des bêtises ?

— Rien de spécial, j'ai démonté le moteur du glisseur 3, et je l'ai nettoyé avant de le remonter.

— Et il fonctionne encore ?

Elle fit semblant d'être vexée par sa question, et ils se chamaillèrent un moment, puis elle l'aida à ranger et ils rejoignirent la chambre de Filia.

Avec sa simplicité habituelle, Zora se débarrassa de la tunique, la posant au pied du lit et, sans plus de façon, s'allongea sur le matelas. Incapable de faire autrement, il l'imita, plus lentement, un peu ennuyé à l'idée qu'il profitait honteusement de sa gentillesse.

Il s'allongea à ses côtés et éteignit la lumière. Spontanément, elle se tourna vers lui, l'observant dans la pénombre.

— Tu vas vraiment partir, n'est-ce pas ?

Il fut surpris par sa question, il avait imaginé qu'elle le comprenait.

— Tu crois que je devrais rester ? demanda-t-il en retour.

— Je n'en sais rien, je ne suis pas une diseuse, répondit-elle.

— Alors pourquoi me poser la question ?

Elle se fit plus hésitante et, bien qu'il n'y fasse plus aussi clair à la simple lueur des étoiles, il vit qu'elle baissait les yeux, ses doigts jouant nerveusement avec le drap.

— Je ne sais pas, c'est juste que... je me demande ce que tu crois pouvoir trouver ailleurs, ce que tu cherches.

— Je ne cherche pas Chèile si c'est ce qui t'inquiète, fit-il tranquillement.

Elle roula sur le dos, fixant son regard sur le plafond pour l'éviter lui.

— Tu as un père qui t'adore, les gens d'ici te respectent, t'apprécient ; pourquoi ne pas rester, si tu n'envisages pas de trouver Chèile en partant ?

— Ne fais pas comme si cela pouvait être le cas, nous savons tous les deux que je suis neutre.

Il se tourna vers elle, se redressant sur un coude pour pouvoir croiser son regard.

— Je sais que je n'aurai jamais ni compagne ni enfant, et contrairement à ce que tu t'imagines, cela ne me dérange pas.

Alors qu'elle faisait mine de se détourner, il retint son menton et lui imposa son souffle pour lui permettre de comprendre qu'il ne mentait pas.

— Et cela ne devrait pas te déranger non plus d'y faire allusion ou d'en parler, reprit-il.

— Tu le sens vraiment en toi ? murmura-t-elle timidement. Cela ne te désole pas.

Il hocha la tête en souriant, relâchant son menton pour repousser une mèche de cheveux.

— Le plus dur, c'est de le reconnaître, fit-il en toute franchise, mais une fois qu'on accepte de mettre un nom sur cette sensation d'être inachevé, il devient facile de s'accepter tel que l'on est. En tout cas, pour moi ça a été le cas. En fait, je me demande si ça n'est pas plus difficile de savoir que quelqu'un nous attend quelque part, et de se demander si l'on parviendra à la rencontrer, clarifia-t-il.

— Je n'y avais jamais pensé, avoua-t-elle. Mais si tu es tellement sûr de ne pas trouver Chèile, pourquoi vouloir quitter Sarang ? Il y a tout ce dont tu as besoin ici, plus même si l'on songe à l'amour de ton père.

Il ne savait pas s'il devait s'agacer ou s'amuser de la voir refuser de confirmer qu'il était neutre. Cette fois, il décida de ne pas insister. Il se rallongea, continuant à jouer avec la mèche qu'il avait repoussée un moment plus tôt.

— Il est préférable qu'un chef ait conclu Chèile. Il est ainsi plus à même de comprendre les gens qui dépendent de ses décisions, mais, même si mon père renonçait à me voir lui succéder, je ne parviendrais pas à me sentir à ma place ici. Sans vouloir paraître prétentieux, je sais que j'ai d'énormes qualités, et toutes peuvent s'avérer utiles sur un vaisseau. Je pourrais sans doute attendre, comme le voudrait mon père, embarquer sur le Fyrir, ou sur celui qu'ils sont en train de construire, mais j'ai vraiment l'impression que ma place est à bord de l'Untuk. Je n'y serai probablement pas second tout de suite, mais j'y viendrai certainement avec le temps, et je pourrai ainsi aider efficacement nos compagnons.

Son sourire s'élargit et, tout en retenant un petit rire, il ajouta :

— Tout compte fait, dit comme ça, ça paraît vraiment prétentieux.

— Mais si tu en es aussi persuadé, c'est que ta place est à bord de l'Untuk, et tout comme toi, je sais que tu as toutes les qualités d'un chef.

— Merci, fit-il, sincèrement reconnaissant qu'elle puisse l'estimer capable d'un tel poste.

Un silence songeur s'installa, chacun perdu dans ses propres pensées. Réalisant qu'elle ne dormait pas, il finit par oser lui poser la question qui l'intriguait depuis un long moment.

— Où as-tu trouvé le courage de partir ?

— Ce n'était pas une question de courage, mais plutôt une nécessité, répondit-elle après un moment de réflexion. Je me suis toujours sentie plus ou moins... incomplète.

— Incomplète ? Cela ne tient-il pas au fait qu'une part de toi est aussi dans ta jumelle ? Je veux dire, le fait que Sémy se soit immiscé entre vous, précisa-t-il en la voyant froncer les sourcils.

— Non, c'est plus... Je ne sais pas comment l'exprimer, s'excusa-t-elle.

Il n'insista pas, mais alors qu'il pensait que la conversation était close, elle reprit.

— Parfois, je me sens inutile. J'ai comme l'impression que je ne fais pas ce que je devrais, un peu comme si j'oubliais de faire quelque chose de vraiment important. Mais d'autres fois, je sens que si je ne fais pas telle ou telle chose, je commettrai une erreur encore plus grande. Ne pas monter sur le Fyrir et partir avec lui m'a semblé être plus terrible que tout. J'avais l'impression que si je ne parvenais pas à rester à bord, je pouvais tout aussi bien mourir.

Elle essaya de sourire, mais ses lèvres étaient tremblantes.

— C'est complètement fou, hein ! ?

Il ne répondit pas immédiatement, et probablement gênée de s'être livrée autant, elle lui tourna le dos, laissant son regard se perdre au loin à travers la fenêtre.

Bien que sa position marque son besoin de prendre de la distance avec lui, il l'ignora intentionnellement et vint au contraire se coller contre elle tout en l'enlaçant, retrouvant la position qu'il avait à son réveil.

— Je crois au contraire que tu as obéi à une réalité que je ne connaîtrai jamais, murmura-t-il à son oreille. Tu es spéciale ; et de plus d'une manière. Si l'on me demandait mon avis, je dirais que ton Chèile est tellement fort qu'il t'appelle à lui au-delà de l'espace.

Elle secoua la tête, se rencognant contre lui, nouant ses bras autour des siens pour qu'il la serre davantage contre lui.

— J'en doute, je serais même plutôt encline à croire que je suis neutre... comme toi, acheva-t-elle dans un murmure angoissé.

Du menton, il caressa ses cheveux et, bientôt, il sentit une goutte tomber sur son bras.

— Tu te sens seule ? murmura-t-il alors. Tu as l'impression que tu n'es pas achevée ? Qu'il te manque quelque chose ? questionna-t-il doucement en essuyant ses joues baignées de larmes.

Elle opina, croyant qu'il décrivait ce que lui-même ressentait. Il embrassa ses cheveux.

— Tu vois, j'avais raison, reprit-il. Il est plus difficile de chercher son Chèile que de se savoir neutre.

Zora se figea entre ses bras, retenant sa respiration.

— Je ne ressens aucun vide en moi, expliqua-t-il, j'ai juste conscience que ma semence n'a pas la capacité d'évoluer. Ce qui m'appelle sur l'Untuk n'a pas la force de ce qui t'a amenée à quitter ta famille, c'est juste... l'impression que j'y serai beaucoup plus utile qu'ici.

Il l'embrassa de nouveau tandis qu'elle recommençait à respirer, plus attentive que jamais à ce qu'il lui disait.

— Ne doute jamais de ton instinct, Zora, c'est la seule chose qui te permettra de trouver ton Chèile ; c'est ce qui pousse la majorité d'entre nous, ce qui fait que si peu de ceux qui ont accompagné ton père avaient tort de le faire.

Ces dernières paroles agirent sur elle comme un déclencheur, et ses larmes se transformèrent en sanglots.

Filia n'était pas inquiet, ne se sentait pas coupable de la faire pleurer. Il savait que sa réaction était due à une sorte de soulagement, et il en comprenait la nécessité. Sans oser le dire à quiconque, elle avait réellement cru qu'elle ne pourrait pas trouver son pendant masculin, pas procréer, ne pas voir grandir son enfant.

Réaliser qu'elle s'était trompée ne pouvait que la remuer au plus profond de son être. Il ne chercha donc pas à lui demander de retenir ses larmes, il se contenta de la bercer jusqu'à ce qu'elle s'endorme. Il était heureux de l'avoir libérée de sa plus grande crainte, tout en sachant qu'il venait par là même d'en créer une toute nouvelle : celle de ne jamais trouver son Chèile.

Chapitre 9

Filia fut réveillé par ses mouvements précautionneux. Ouvrant les yeux, il réalisa que le jour était à peine levé. Bien qu'elle semblât avoir cherché à ne pas troubler son sommeil, elle l'avait réveillé en se dégageant de ses bras. Alors qu'elle s'éloignait du lit, il demanda d'une voix ensommeillée :

— Tu rentres ?

— Non, je reviens dans un instant, le rassura-t-elle à mi-voix pour ne pas troubler le silence de la maison.

Effectivement, elle ne prit pas la direction de la porte-fenêtre, mais celle de la salle de bains et, quand elle revint, elle se glissa dans ses bras, reprenant la position qu'elle avait avant de quitter le lit.

Encore un peu ensommeillé, il referma ses bras autour d'elle, l'attirant contre lui tandis qu'il glissait une jambe entre les siennes, et qu'il la couvrait à demi de son corps. Dans un effort inutile pour en apaiser les élancements, il appuya son sexe tendu par une érection matinale contre sa hanche, ce qui ne fit qu'attiser son désir.

— J'adore me réveiller ici avec toi, fit-elle en frottant sa tête contre son épaule pour se caler. C'est particulièrement agréable de te sentir aussi proche de moi durant la nuit.

Il grogna en enfouissant sa tête dans son cou.

— Tu ne devrais pas me dire des choses comme ça, grommela-t-il.

— Pourquoi ? Ça ne te plaît pas de savoir que j'aime ton contact ?

Au lieu de lui répondre, il essaya d'éclaircir ses idées puis, renonçant à une joute verbale, releva la tête pour lui imposer son souffle, certain qu'elle y trouverait une réponse plus explicite.

Comme souvent, elle ne chercha pas à s'y soustraire, lui offrant le sien dans un réflexe habituel. Pourtant, quand il fit mine de s'écarter, elle retint sa nuque. Il réalisa sa surprise et la sentit chercher à puiser la saveur qu'il lui offrait et à laquelle, dans un premier temps, elle n'avait pas fait attention. Il ne lutta pas, et tout en appréciant la chaleur de sa main sur son cou, il lui offrit un second souffle.

Alors que sa main se faisait plus légère, il se redressa juste assez pour croiser son regard, curieux de découvrir ce qu'elle en pensait.

— Ton souffle est différent... plus... C'est comme si...

Elle semblait stupéfaite par ce qu'elle venait de sentir, et bien que cela fut encore plus inconvenant que de l'avoir gardée à sa disposition l'instant d'avant, elle l'attira une nouvelle fois vers sa bouche. Il se laissa faire, ne se faisant pas prier pour lui donner ce qu'elle cherchait, un peu amusé à l'idée de savoir ce qu'elle allait en dire.

— Il est plus... vaste, comme s'il... se déployait, reprit-elle, comme s'il était plus... savoureux.

Réalisant ce qui la déstabilisait, Filia la regarda avec un air facétieux, alors que de son côté, elle fronçait les sourcils à cette découverte.

— Comment fais-tu ça ? demanda-t-elle.

Cette fois, il ne put se contenir de rire à sa question. Il voulut s'écarter davantage, mais elle le retint, sa main pesant plus franchement sur sa nuque.

— Je ne fais rien ! s'esclaffa-t-il, c'est mon désir qui imprègne mon goût d'une saveur particulière, je n'ai absolument aucun contrôle sur lui.

— Ton désir ? Tu veux dire, du désir... pour moi ? questionna-t-elle, presque choquée à cette idée.

— Zora, tu ne peux pas me faire croire que tu ignores que je te désire, fit-il, un peu déconcerté. Crois-tu vraiment que c'est quelqu'un d'autre qui me met dans un tel état ?

Tout en parlant, il appuya davantage son bassin contre sa hanche, lui faisant sentir la dureté de son sexe.

— Vous passez votre temps à bander, se défendit-elle. Je croyais que c'était physiologique, je n'imaginai pas... que je pouvais... en être personnellement responsable.

Et dire qu'elle vivait depuis plus de deux ans, entourée exclusivement d'hommes, songea Filia. Il était sidéré de constater qu'elle les connaissait si mal.

— Et tu attribuais cette réaction à quoi ? fit-il, amusé malgré lui.

Elle haussa les épaules, agacée par son ton, comme pour dire qu'elle n'était pas idiote.

— Je croyais que c'était juste la vue d'une femme, celle d'un corps féminin, qui vous faisait réagir, pas que vous ressentiez du désir pour moi en particulier.

Il n'osa pas lui faire remarquer que dans les zones d'entraînement, elle était la seule femme, et que les réactions masculines avaient donc forcément à voir avec elle. Il préféra chercher à se rassurer.

— Ça te met mal à l'aise de savoir que j'ai envie de toi ? interrogea-t-il franchement.

Zora prit le temps de réfléchir à sa question, mais en le regardant droit dans les yeux, elle finit par répondre.

— Non, pas vraiment, c'est juste... étonnant.

— Étonnant ! Tu es une femme magnifique, je ne vois vraiment rien d'étonnant à te trouver désirable.

— Je crois que parfois, j'oublie que j'en suis une. Je dois dire que cela m'agace généralement, et que je préfère souvent ignorer les gens qui y portent trop d'attention, ce qui les oblige à se comporter comme si ça n'était pas le cas.

Pour sa part, Filia doutait qu'aucun des hommes qu'elle avait rencontrés n'ait pu oublier sa nature, même si nombre d'entre eux étaient parvenus à ne plus prêter autant attention à sa féminité.

— Comment se fait-il que je ne l'ai pas senti plus tôt ? D'habitude, ton goût n'est pas aussi... intense.

Filia sentit son désir augmenter. Elle avait une manière de prononcer ce terme qui le mettait au supplice, comme si elle le gratifiait d'un compliment particulièrement intime.

— Je ne sais pas vraiment, peut-être que d'ordinaire je suis plus sur mes gardes, que je parviens à le contrôler un minimum pour ne pas te mettre mal à l'aise. Ce matin, tu m'as provoqué alors que je n'étais pas encore totalement réveillé, plaïda-t-il.

— Je t'ai provoqué ? réagit-elle vivement, croyant y voir une accusation.

Il émit un petit rire avant de lui répondre.

— Tu as dit que tu aimais mon contact, rappela-t-il.

— Mais ce n'était pas une provocation, c'était juste une constatation.

Il ferma les yeux et gémit à l'idée qu'elle trouve vraiment agréable d'être aussi étroitement enlacée, et qu'elle ne soit pas gênée le moins du monde par les signes flagrants de son désir. Quand il les rouvrit, elle le regardait avec un regard différent, elle se mordilla la lèvre, puis soudain demanda :

— Je peux te goûter encore, tant que ton désir est encore vivace ?

Au moins cette fois, elle le demandait, se força-t-il à constater pour éviter de lâcher la bride au désir que ces quelques mots avaient attisé. Il ne lui répondit pas, mais se pencha sur ses lèvres, propulsant son haleine entre ses lèvres entrouvertes.

Ce qu'il aimait chez elle, c'était sa propension à ne jamais se montrer hésitante, et bien qu'il lui offre volontiers son souffle, elle semblait vouloir se gorger davantage de lui, puisant en lui pour amplifier la saveur qu'il diffusait.

Cette spontanéité fouetta son sang, et même s'il aurait dû la laisser prendre l'initiative, attendre qu'elle marque d'une manière plus explicite sa volonté, il s'enhardit, et tout comme elle précédemment, passa outre les convenances en prenant réellement possession de sa bouche, dans un baiser exigeant.

Bien que surprise, elle ne chercha pas à le repousser, tentant au contraire de répondre à son baiser. Ses hésitations provoquèrent des élancements douloureux dans son bas-ventre, son désir atteignant des sommets, alors qu'il recevait plus d'elle qu'il ne l'aurait cru envisageable.

À bout de souffle, il abandonna sa bouche, soudain contrit d'avoir osé aller aussi loin, et de s'être imposé aussi cavalièrement.

— J'adore ta saveur, fit-elle, la voix rauque.

Elle se racla la gorge, inconsciente que ses yeux pétillaient et que ses lèvres gonflées étaient aussi excitantes que le son de sa voix. Il hésita une ultime seconde, puis incapable d'y résister, reprit sa bouche, caressant ses lèvres tandis qu'elle cherchait à obtenir davantage, agrippant sa nuque, ses doigts fourrageant dans ses cheveux pour qu'il reprenne enfin sa bouche.

— Encore, exigea-t-elle quand il voulut s'écarter de nouveau un long moment plus tard.

Une vague brûlante courut dans ses veines. Il craignit un instant de ne pouvoir contenir la sève qu'il sentait monter dans son sexe, aussi, après un bref baiser, il se dégagea et bondit hors du lit.

— Filia, s'inquiéta-t-elle.

— Laisse-moi une minute, pria-t-il avant de fuir dans la salle de bains, hors de sa vue.

Le cœur battant à tout rompre, le corps au bord de l'explosion, il se précipita sous la douche, laissant l'eau couler sur sa peau tandis que sa main lui apportait la libération dont il avait tant besoin à cet instant.

Quand, un moment plus tard, il revint dans la chambre, il découvrit que Zora s'était levée et qu'elle avait enfilé la tunique qu'il lui avait remise la veille. Penaud, il hésitait à la regarder.

Pourtant, loin d'être gênée, la jeune femme s'avança vers lui, allant jusqu'à essuyer d'une main tranquille une goutte qui, échappée de ses cheveux, avait glissé sur sa poitrine.

— Tu t'es soulagé ? demanda-t-elle sans détour.

C'était la première fois qu'il s'en sentait honteux, sans vraiment en comprendre la raison ; il hocha cependant la tête.

— Tu aurais dû le dire, j'aurais pu te rendre la chose plus agréable. Enfin, si tu m'avais expliqué comment m'y prendre, bien sûr, précisa-t-elle avec un naturel déconcertant.

Il venait certes de se soulager, mais si elle continuait à l'asticoter ainsi, il lui faudrait rapidement recommencer, songea-t-il en crispant la mâchoire. Il avait du mal à comprendre comment elle pouvait se montrer aussi directe, et aussi candide en même temps.

— Ce n'est pas une bonne idée, parvint-il à dire.

— Pourtant Hélène affirmait que c'était le genre d'attention qu'un homme apprécie.

— Hélène ? releva Filia en espérant la voir changer de sujet.

— Ma sœur. Maman la trouvait trop jeune pour avoir une véritable relation avec Sémy, aussi s'arrangeait-elle pour satisfaire ses besoins sans que son souffle ne change. Mais d'après ce que je sais, elle a continué après s'être donnée à lui, pour leur plaisir mutuel, semble-t-il.

Filia en était pour ses frais, il n'était pas parvenu à la faire dévier du sujet. Au contraire, elle paraissait trouver ça tout à fait normal d'en parler avec lui.

— Je regrette de ne pas l'avoir interrogée davantage, cela aurait pu t'être utile. Elle affirmait que ce n'était pas à elle de m'initier à ce genre de chose.

Cette idée lui paraissait vraisemblablement stupide à en juger par son expression, mais lui ne pouvait qu'imaginer ce qu'elle lui aurait proposé, si jamais cette sœur avait poussé plus loin ses confidences. Craignant un peu qu'elle ne lui demande un cours théorique, voire pratique, sur la question, il s'empressa d'affirmer.

— Ce n'est pas une chose que l'on devrait imposer à une femme. Et c'est à l'homme que revient le devoir de chercher à plaire à son amant.

— Mais cela ne peut qu'accroître son plaisir, de savoir que son compagnon ou son amant a eu son content de satisfaction, du moins c'est ce que sous-entendait maman et Claire.

— Tu as... discuté de ce genre de chose avec ta mère ? fit-il, un peu perdu.

Certes, il n'était pas étrange de discuter de sexualité avec ses parents, mais il avait cru comprendre que sa méprise ce matin était due à un manque d'information ; savoir qu'elle avait eu une discussion avec sa mère le laissait donc un peu

déboussolé.

— En fait, non. J'ai juste surpris l'une de leurs discussions, et comme elles n'ont pas réalisé que je les écoutais, cela m'a permis d'en entendre plus qu'elle n'aurait probablement voulu que j'en sache.

Au moins de cela, il ne doutait pas. Il n'avait certes aucun moyen d'en être sûr, mais il doutait que ce soit le genre de sujet qu'une mère abordait avec une jeune fille.

Elle marqua soudain un temps d'arrêt, puis sans le quitter des yeux, l'interrogea.

— Je suis en train de te mettre mal à l'aise, c'est ça ? Je suis désolée, parfois je me montre un peu trop spontanée. D'après Dari, c'est un défaut qu'il faudrait que je soigne avec plus d'application.

Zora semblait soudain terriblement ennuyée à l'idée de l'avoir bouleversé ou choqué, il l'attira contre lui par réflexe.

— Je m'en remettrai, fit-il, mais tu as l'art de me déstabiliser, et j'avoue que c'est dérangement d'aborder ainsi ces sujets avec toi.

— Seulement avec moi ? questionna-t-elle, surprise.

— Tu dois comprendre que ta situation est vraiment singulière ; une autre que toi, au même âge, a déjà eu plusieurs amants, elle a connu nombre de situations qui lui ont permis de connaître et de comprendre toutes ces choses. J'avoue que je suis un peu démuni avec toi. Je pourrais probablement te donner des réponses à tes questions, mais... je crois qu'il serait plus profitable pour toi de trouver certaines d'entre elles par toi-même.

— Comme quand je démonte un moteur pour savoir comment il fonctionne ?

Le parallèle le laissa sans voix un court instant, mais il préféra acquiescer, plutôt que de devoir lui expliquer en quoi la comparaison était inappropriée.

— On peut dire ça, marmonna-t-il. Si nous allions combattre ? proposa-t-il dans la foulée.

— Tous les deux ? réagit-elle immédiatement.

— Chacun notre tour, précisa-t-il en souriant.

— J'aurai essayé, plaïda-t-elle

— Comme tous les jours, s'amusa-t-il. Il faut repasser chez toi, tu ne peux pas te promener ainsi.

Il s'écarta pour désigner ses jambes nues. En voyant sa grimace, il se rappela qu'il devait en toucher deux mots à Dari. Cependant, elle ne chercha pas à lui causer de soucis et, sans plus attendre, se dirigea vers la porte-fenêtre, en direction de sa maison.

Si Filia avait craint que sa hardiesse du matin ne change quoi que ce soit à leur relation, il fut rapidement rassuré par son attitude. Elle se conduisit exactement comme elle le faisait d'ordinaire.

Ainsi qu'elle l'avait fait la veille, elle alla se couler dans les bras de Dari pour exiger son souffle, puis s'empressa de rejoindre sa chambre pour se changer.

— C'est de pire en pire, fit ce dernier en la regardant s'éloigner. Bientôt, elle va finir par se promener nue à travers le village.

— Mes pantalons étaient bien trop grands pour elle, s'excusa Filia, et nous sommes passés par les abords du lac, peu de gens ont dû la voir.

— Sans doute, mais le plus ennuyant, c'est qu'elle ne ressent aucune gêne à se balader à demi nue. Sur le vaisseau, passe encore, les hommes ont fini par s'y habituer, mais ici... Tu sais aussi bien que moi que certaines femmes s'en plaignent à ton père.

— Il serait peut-être temps d'envisager de lui rendre ses anciens vêtements, avança doucement Filia.

Dari lui adressa un regard suspicieux, le dévisageant avec une attention accrue.

— Elle t'a demandé de me faire changer d'avis ?

— Non, répondit Filia en souriant, mais j'ai l'impression que les gens ont fini par s'habituer à son accoutrement, et je crois que ses pantalons actuels la distinguent plus que ne le faisaient les anciens.

— Dis plutôt que tu ne sais plus comment t'y prendre pour essayer de les préserver du saccage qu'elle leur impose, s'esclaffa Dari.

— Il y a de ça aussi, reconnut-il.

Le rire de Dari s'amplifia. Il se permit d'envoyer une bourrade amicale sur l'épaule du jeune homme. Ce dernier réagit en amorçant un geste de défense, prêt à chahuter un peu si Dari l'y autorisait. Ce dernier ne fit pas mine de relever le défi, scrutant son expression, il demanda :

— Tu ne l'as toujours pas affrontée sur un terrain de lutte ?

— Et ce n'est pas près d'arriver, affirma Filia, sérieusement.

— Très bien, décréta Dari, surtout garde ta position, il faut que quelqu'un s'oppose à elle de temps à autre.

— C'est sûr que si tu lui apportes ton soutien, il n'est pas près de céder, gronda Zora en faisant son entrée. Tu n'avais vraiment rien de plus intelligent à lui dire ?

Ce n'était qu'une colère de façade, Dari ne s'y trompa pas, et Filia sourit face à cette taquinerie complice.

— Ne viens pas râler alors qu'il cherche à me convaincre de te rendre tes pantalons, avertit-il.

Filia eut droit à un sourire éblouissant et, sans plus de façon, elle vint se blottir dans les bras de Dari pour essayer d'influencer davantage sa décision.

— Je serai très sage, promit-elle, je ne ferai plus de caprice.

— Ça ne me dérange pas, ce n'est pas moi qui les subis ces derniers temps, rétorqua Dari, amusé.

— Tu voudrais que je revienne dormir ici ?

Elle leva soudain un visage sérieux vers lui, et Filia comprit que si l'homme répondait par l'affirmative, elle les priverait tous les deux du plaisir de dormir ensemble. Car, même s'il ne savait pas d'où il tirait sa certitude, il savait qu'elle aurait plus de réticence à l'inviter dans son lit, que lui en avait eu à l'accueillir dans le sien. C'était la même certitude qui lui faisait sentir que l'affection qui la liait à cet homme prévaudrait sur leur rapprochement naissant.

Dari caressa sa joue, un sourire attendri sur les lèvres.

— Ta saveur est plus délicate depuis que tu dors ailleurs. Fais comme tu en as envie, je n'ai pas besoin de te savoir dans ta chambre pour être sûr que tu es entre de bonnes mains.

Filia se tendit imperceptiblement, il se doutait que Dari avait les capacités de sentir les émotions de Zora avec autant de précision qu'un père, mais il se demandait maintenant ce qu'il avait réellement perçu en prenant son souffle tout à l'heure.

Pouvait-il deviner qu'il n'avait pas attendu qu'elle l'y invite pour lui permettre de l'embrasser ?

Probablement pas, songea-t-il, sans quoi ils auraient eu une tout autre conversation en attendant qu'elle se prépare.

À moins que le souffle de Zora ne diffuse plus de satisfaction qu'il n'aurait pu l'espérer.

Filia préféra ne pas chercher à approfondir la question : le désir que cette idée déclenchait suffisait à l'en dissuader. Attrapant la main de Zora, il l'entraîna dehors, soudain pressé de se dépenser, et de dissiper un peu les tensions de son corps, en se défoulant sur tous ceux qui voudraient bien s'y prêter.

Zora exceptée, bien sûr.

Malgré le long moment qu'ils passèrent dans les salles d'entraînement, ils en sortirent assez tôt pour ne pas être en retard au repas organisé par Kepala, et au cours duquel Zora devait rencontrer un autre groupe de chefs de Cerdhe.

Zora avait fini par s'y habituer et, les réunions ne se déroulant plus en public, elle y faisait dorénavant face avec plus de décontraction que dans les premiers temps. Toutefois, la bienséance l'obligeait toujours à une certaine retenue qu'elle devait ensuite dissiper d'une manière ou d'une autre.

Ce soir-là, elle avait estimé que la natation ne lui suffirait pas, et était retournée se battre.

Les hommes étaient cependant moins nombreux le soir, ils avaient tendance à rentrer chez eux à la tombée de la nuit, aussi, quand il ne resta plus assez de combattants pour permettre une lutte intéressante, Filia proposa un duel aux doubles lames que Zora s'empressa d'accepter.

Moins concentré qu'il ne l'aurait dû, son attention inévitablement ramenée sur ses lèvres, et sur le culot qu'il avait manifesté le matin, il était moins vigilant et moins réactif qu'il ne l'aurait fallu, d'autant que Zora ne semblait pas souffrir du même problème et ne lui laissait que peu de marge d'erreur.

Ses pensées vagabondes et un début de fatigue eurent raison de sa défense, et en voyant la lame rebondir contre la sienne, il comprit avant de la sentir que sa jumelle ne le raterait pas. Il eut à peine le temps de grimacer que déjà la lame entaillait profondément son triceps gauche.

Avant d'avoir eu le temps de lâcher son arme, il sentit les mains de Zora sur son bras, cherchant à rapprocher les bords de la plaie, les maintenant fermement pour leur permettre de cicatriser au plus vite et dans les meilleures conditions.

Filia restait immobile, sachant qu'il ne pouvait rien faire qu'elle ne faisait déjà, attendant, un peu ennuyé, que le sang cesse de couler sur le sol, regardant avec embarras les mains ensanglantées de Zora, tout en se traitant d'idiot de n'avoir pas su mieux se protéger.

Pourtant, loin de le taquiner pour être parvenue à le blesser, Zora semblait contrite d'avoir provoqué une entaille d'une telle importance. Alors qu'elle s'excusait pour la dixième fois, il se permit de la railler un peu pour détendre l'atmosphère et réduire le sentiment de culpabilité qui s'amplifiait au fil des minutes.

— Au moins, tu as l'occasion de comprendre pourquoi certains hommes refusent de t'affronter, ils ne veulent pas avoir à supporter l'angoisse que tu ressens maintenant, si par mégarde ils te blessaient lors d'un combat.

— Ce n'est pas la même chose, essaya-t-elle de lui opposer.

— Ah bon ? Et en quoi est-ce différent ? Ils s'en rendraient responsables tout comme tu sembles vouloir le faire avec moi.

Elle n'avait rien répondu, mais il se doutait qu'elle y réfléchirait dans les jours à venir, et probablement se montrerait-elle moins dure envers ceux qui se faisaient discrets quand elle s'engageait sur le terrain de lutte.

Zora estima finalement qu'ils avaient assez combattu, et bien que la plaie ne soit plus qu'une fine trace blanchâtre sur sa peau, il préféra ne pas la contredire, conscient qu'il n'avait pas la concentration nécessaire pour s'opposer à elle ce soir.

La douche lui permit de faire disparaître les dernières traces de sang, effaçant les preuves de sa distraction. C'est donc complètement rétabli qu'il vint la rejoindre dans le jacuzzi.

Sans surprise, elle s'empressa de venir le masser, et c'est avec un certain amusement qu'il la vit devenir particulièrement prévenante et délicate, aux abords de ce qui avait été une plaie.

— Je n'aurais pas dû t'affronter aussi tard, j'oublie que tu n'as pas l'habitude de t'entraîner aussi fréquemment. À l'avenir, si j'ai besoin de me défouler le soir, je viendrai seule.

— Ne dis pas de bêtises, c'était juste de l'inattention, ce serait arrivé avec n'importe qui.

— Mais sans moi, tu n'aurais pas été ici.

Voyant qu'il ne lui ferait pas entendre raison, il préféra la rassurer autrement.

— Non, mais je trouve que c'est une très bonne idée de m'y avoir contraint ces derniers jours. Une fois sur l'Untuk, je n'aurai sans doute pas grand-chose d'autre à faire, autant que mon corps s'y habitue dès aujourd'hui. En plus, d'après nos informations, la population de Subradan est particulièrement belliqueuse ; et que je sois au meilleur de ma forme pourrait être un atout supplémentaire pour me permettre d'intégrer l'équipage du vaisseau.

— Tu crains vraiment de ne pas être pris ? s'étonna-t-elle.

— Je préfère me laisser une marge d'erreur, pour ne pas être trop déçu si ça n'était pas le cas, avoua-t-il.

— Je pourrais...

— Je ne veux pas être privilégié, coupa-t-il un peu sèchement sans lui donner l'occasion de terminer sa phrase.

Il n'eut pas besoin d'insister. Tout comme elle, il savait la valeur d'une telle sélection. Contrairement aux hommes censés trouver Chéile sur place, les neutres seraient choisis en fonction de leur valeur, ils le savaient tous les deux.

Fausser ou influencer favorablement cette décision en demandant à Zora d'intercéder pour lui en réduirait grandement le mérite, et même s'il pouvait ainsi obtenir la place qu'il convoitait, il regretterait un jour ou l'autre de l'avoir fait, car inmanquablement, il finirait par se demander si, sans elle, il l'aurait également obtenue.

— Tu as raison, tu profites déjà de bien trop de privilèges, le taquina-t-elle. Il n'y a qu'à voir comment tu soupires quand je te masse.

Tout en parlant, elle laissa ses mains se faire plus caressantes, et il gronda en les sentant glisser dans le creux de ses reins jusqu'à ses fesses. Aussitôt, il s'écarta, provoquant son rire. L'attirant à lui, il la plaça d'autorité entre ses jambes pour lui rendre son massage.

— Je ne soupire pas, fit-il au bout de quelques instants, je gémiss de plaisir, et tu le sais parfaitement, quoi que tu en dises.

Il faisait référence à la discussion du matin, elle ne pouvait l'ignorer.

— Je n'ai jamais prétendu que je ne savais pas qu'en vous massant je provoquais du désir, s'amusa-t-elle, juste que j'ignorais qu'il m'était directement dévolu. Et si tu te rappelles, je t'avais prévenu que ce serait ta punition pour ne pas vouloir m'affronter.

— Je sais, fit-il en soupirant.

Un silence paisible s'installa tandis qu'il poursuivait ses mouvements, pétrissant ses muscles pour les détendre.

Les bras croisés sur ses genoux repliés, la tête posée dessus, elle se laissait faire en toute confiance, les yeux mi-clos. Alors qu'il réduisait un peu les pressions en vue de mettre un terme en douceur au massage, il la vit esquisser un sourire.

— À quelle sottise songes-tu ? demanda-t-il.

— Je me demandais comment m'y prendre pour t'exciter au point que tu en viennes à m'expliquer comment te soulager.

— Je croyais que tu avais promis à Dari d'être sage, grommela-t-il, incapable d'empêcher son corps de réagir à cette idée.

— C'est à lui que je l'ai promis, pas à toi, lui rétorqua-t-elle en souriant de plus belle. Et si j'en juge par ce que je sens...

Elle se recula pour sentir plus précisément son sexe tendu.

— ... je ne devrais pas avoir trop de mal à te décider.

Cette fois, il ne se laissa pas manœuvrer, se penchant sur son cou, il murmura à son oreille.

— Tu oublies que pour cet exercice, j'ai plus d'expérience que toi, et que nous pourrions être deux à jouer à ça.

L'air de rien, il laissa ses mains s'égarer sur son ventre avant de remonter lentement vers sa poitrine, effleurant à peine leurs pointes qui se dressèrent sous sa caresse.

Alors que, surprise de son geste, elle restait bouche bée, il se redressa brusquement, la laissant seule dans l'eau bouillonnante. Croisant son regard stupéfait, il lui adressa un sourire railleur.

— Toujours décidée à t'amuser ?

Il attendit un instant, espérant sans trop y croire qu'elle répondrait par l'affirmative. Cependant, trop troublée, elle resta muette. Se détournant, il s'empressa d'aller chercher de quoi se couvrir, trouvant soudain un peu indécent de lui imposer la vue de son désir, alors que visiblement elle n'entendait pas accepter de le laisser s'occuper d'elle.

Peu après, il la sentit le rejoindre et s'habiller en silence. Pour la première fois depuis qu'il avait goûté son souffle, il la trouva distante, et bien que, sur le moment, il avait cru avoir trouvé un bon moyen de ne pas devenir son jouet, il se demandait s'il ne venait pas de commettre une grossière erreur en se montrant si puéril.

Tandis qu'ils marchaient côte à côte, il ne parvenait pas à se décider à prendre sa main comme il le faisait d'ordinaire, et, un peu ennuyé, il constata qu'elle ne faisait rien pour venir chercher la sienne non plus.

À proximité de sa maison, il l'entendit se racler la gorge, et avant qu'elle ne prononce un mot, il savait déjà ce qu'elle allait lui dire.

— Je crois qu'il serait bien que je reste un peu avec Dari. Je vais dormir à la maison ce soir.

Il hocha la tête, n'osant pas lui proposer de venir la chercher le lendemain pour l'accompagner à la salle d'entraînement, de peur de l'obliger à trouver une excuse pour qu'il n'en fasse rien.

Il aurait pu l'accompagner jusqu'à la porte, mais il redoutait un peu les questions de Dari à la voir rentrer. Il resta donc sur la route, la suivant du regard tandis qu'elle parcourait les quelques mètres vers la porte, puis, une fois qu'elle fut à l'intérieur, il reprit son chemin vers sa propre maison, le pas plus lourd qu'il ne l'avait été depuis fort longtemps.

Chapitre 10

Plus par habitude qu'autre chose, Filia fit un détour dans la cuisine, se contentant de grignoter un reste de pâté, avant de rejoindre sa chambre.

En s'allongeant sur son lit, il réalisa le vide que l'absence de Zora représentait véritablement. En l'espace de deux nuits, il s'était habitué à son corps contre le sien, à sa chaleur, à l'odeur de ses cheveux, et il savait avec certitude que cette première nuit sans elle allait être difficile. Il regretta une fois de plus de s'être montré trop spontané avec elle.

Incapable de trouver le sommeil, il roula sur le dos et, les yeux rivés au plafond, il se demanda s'il pouvait rattraper sa bévue, si elle accepterait de le laisser s'excuser, ou si au contraire, elle se contenterait à l'avenir de le fuir jusqu'à ce qu'il ait quitté la planète.

Le temps passant, et ne voyant pas apparaître Dari, il supposa que Zora n'avait pas discuté avec lui des libertés qu'il avait prises au cours de cette journée. Mais cela ne le rendait pas plus serein pour autant, il se demandait même s'il n'aurait pas été plus sain pour elle de pouvoir en parler avec quelqu'un.

À contrecœur, il passa mentalement en revue les hommes qu'elle côtoyait – et appréciait – parmi ceux de la salle d'entraînement, réfléchissant au plus apte à le remplacer et à s'occuper d'elle, pour le cas, ou le lendemain, elle se montrerait encore distante avec lui ou trop mal à l'aise pour qu'il puisse envisager de lui imposer sa présence.

L'idée était loin de lui plaire, mais il ne pouvait continuer à se charger de veiller sur elle s'il se mettait à l'indisposer. Il ne comptait pas s'imposer.

Alors qu'il ruminait ces idées sombres, sans parvenir à trouver le sommeil, il fut brusquement ramené à la réalité par un mouvement devant sa fenêtre puis, découvrit la silhouette de Zora se découper derrière la porte-fenêtre.

Avant qu'il n'ait envisagé de se lever pour lui ouvrir, elle poussait la porte. Il se redressa immédiatement, s'asseyant dans le lit.

— Je te réveille ? questionna-t-elle, hésitante.

— Non, je ne dormais pas. Entre, ne reste pas dehors.

Il crut lire du soulagement sur ses traits, mais elle tournait le dos à la faible lumière extérieure, il ne put donc en être certain. Après avoir refermé la porte derrière elle, Zora s'avança jusqu'au lit et, une nouvelle fois, marqua une hésitation.

Filia n'était pas plus à l'aise qu'elle, il lui aurait volontiers proposé de le rejoindre, mais craignait qu'elle ne trouve sa proposition déplacée, incapable de se faire une idée de son état d'esprit à cet instant précis.

— Je suis désolé pour tout à l'heure, je n'aurais pas dû me montrer aussi entreprenant, dit-il, craignant de voir le silence inconfortable s'installer durablement.

— C'est ma faute, je n'aurais pas dû te provoquer, soupira-t-elle. D'habitude, Dari me prévient quand je vais trop loin avec les gens. J'aurais dû comprendre toute seule que ce n'était pas un sujet de plaisanterie.

Filia ne savait pas quoi ajouter et elle s'agita sans paraître pour autant décidée à repartir. Il se désola de la voir si incertaine, elle d'ordinaire si directe.

— Tu n'arrivais pas à dormir, se força-t-il à demander, espérant l'aider à exprimer la raison de sa présence.

— Non, j'avais... envie d'être... là.

Elle se mordait la lèvre tout en désignant le lit du menton, visiblement inquiète de sa réaction. Soulagé et attendri, il souleva le drap avant de tapoter la place à ses côtés.

— Viens, invita-t-il.

Il était surpris de constater à quel point une atmosphère pesante pouvait se transformer aussi rapidement, simplement en quelques mots, et plus heureux encore de constater qu'elle n'avait pas perdu son naturel qui lui avait permis de passer outre son embarras premier.

Amusé, il la vit se débarrasser de ses vêtements avec empressement, les laissant tomber par terre sans plus de façon, remarquant au passage que Dari lui avait rendu ses vêtements d'homme. Alors qu'elle prenait place à ses côtés, il se rallongea, recouvrant son corps du drap.

À son plus grand plaisir, elle vint se blottir contre lui dès qu'il s'allongea, allant même jusqu'à soupirer d'aise quand il referma ses bras autour d'elle.

— Tu ne me laisses pas dormir avec toi juste pour me faire plaisir, n'est-ce pas ? s'inquiéta-t-elle tout de même.

— Non, répondit-il en lui caressant la nuque.

— Tu es sûr ? Je ne voudrais pas que tu te sentes obligé uniquement parce que je suis une femme, et que vos coutumes vous obligent à répondre à leurs exigences.

Glissant une main sous son menton, il chercha à croiser son regard.

— Je trouve autant, si ce n'est plus, de plaisir que toi à te sentir à mes côtés. Ce n'est pas pour rien que je ne dormais pas avant que tu n'arrives, sans toi je ne trouvais pas le sommeil.

— Mais si je te faisais quelque chose qui te convient pas, ou si je te disais quelque chose qui te déplaît, tu me le dirais, n'est-ce pas ? Tu ne laisserais pas ton éducation me permettre de faire n'importe quoi ? De t'obliger à répondre à des demandes farfelues ou gênantes pour toi ?

Il sourit en secouant la tête.

— J'ai parfois des remords à le faire, mais il me semble que c'est ce que je fais depuis le début, non ? plaïda-t-il, amusé.

Elle acquiesça avant de revenir se nicher dans son épaule.

— J'ai été stupide, je n'aurais pas dû m'enfuir comme ça. Quand je vois comment tu te comportes avec moi, je me dis que j'ai été encore plus idiot d'hésiter autant avant de venir te retrouver.

— C'est moi qui me suis montré idiot à te laisser partir sans avoir cherché à m'expliquer avec toi. C'était également puéril de ma part d'avoir voulu me venger, alors que je savais que tu n'avais aucune expérience dans ce domaine. Mais franchement, il y a des fois où tu me déstabilises et, dans ces cas-là, je ne réagis pas toujours comme je le devrais.

— Je suis désolée, avoua-t-elle. Je ne cherche pas vraiment à t'ennuyer, tu sais, c'est juste... avec toi, j'ai l'impression que je peux parler de tout, que tu me comprends. Alors, j'en oublie que je peux me montrer choquante. Je croyais sincèrement que parler de sexe n'était pas un sujet gênant pour vous.

Filia se retint de s'agiter. Elle lui faisait assez confiance pour s'ouvrir à lui, il n'allait pas lui donner l'impression qu'il ne voulait pas discuter avec elle, en lui montrant à quel point il était mal à l'aise.

— Habituellement, ça ne l'est pas, mais, avec toi, c'est... différent.

Prenant appui sur son torse, elle se redressa sur les avant-bras pour pouvoir le regarder.

— Pourquoi ?

— Malgré ton âge, tu es encore innocente, et...

La voyant sur le point de réagir, il posa un doigt sur ses lèvres en souriant.

— À ton âge, les femmes ont déjà expérimenté beaucoup de choses, mais ce n'est pas ce qui donne ce sentiment d'étrangeté. Ce qui est véritablement différent avec toi, c'est qu'au lieu de rechercher ce qu'un homme peut t'apporter, et plus précisément, ce que je peux t'apporter, tu exiges de savoir comment me satisfaire. Nous passons tous par des périodes de recherche de satisfaction personnelle avant de comprendre qu'il est plus agréable d'obtenir un plaisir mutuel avec son partenaire. Or, toi, tu voudrais que je t'oublie, que je fasse abstraction de ce que tu peux obtenir de moi et me contenter de me satisfaire en t'utilisant.

Il lissa ses lèvres avant de retirer ses doigts de sa bouche.

— Pour moi, ce n'est pas acceptable. Pas plus que tu n'aurais dû accepter que je t'embrasse, ou que je te caresse, sans que tu m'y aies autorisé. Ce qui me choque le plus, c'est d'en avoir été capable, alors que contrairement à toi, je sais exactement ce qui est acceptable, et ce qui ne l'est pas. Profiter de ton innocence est proprement inadmissible, mais j'avoue que plus je te connais, plus j'ai du mal à ne pas en abuser.

— Tu n'abuses pas, fit-elle d'une toute petite voix quand elle comprit qu'il ne comptait rien ajouter. Si je n'avais pas voulu accepter l'un ou l'autre, je te l'aurais dit.

— Mais je ne peux jamais être sûr que tu ne l'acceptes pas, juste pour me faire plaisir, argua-t-il.

— Tout comme moi, répliqua-t-elle en retrouvant le sourire. C'est à ton tour d'avoir une idée de ce que je ressens quand vous tenez tant à me montrer votre dévouement. Chaque fois que tu fais quelque chose pour moi ou avec moi, je ne peux jamais avoir la certitude que tu ne le fais pas contraint et forcé pour respecter vos coutumes.

Ils se dévisagèrent un moment, Filia comprenant combien la vie d'une femme pouvait parfois être perturbante, même si celles qu'il côtoyait habituellement ne semblaient pas avoir ce genre d'état d'âme.

— Et si je te promettais de toujours me montrer franc avec toi, de te dire quand je n'aime pas quelque chose ?

— Je me montrerai tout aussi franche avec toi, répondit-elle sans hésitation.

— Tu m'avertirais si je te disais quelque chose qui ne te plaît pas ? Tu m'empêcherais de te faire accepter n'importe quoi ?

— Uniquement si tu acceptais de refuser toute demande de ma part qui te semble excessive ou inappropriée.

— Comme ton insistance à vouloir m'affronter à la lutte ? demanda-t-il en souriant.

Elle émit un grognement de mécontentement qui l'amusa, mais acquiesça néanmoins.

— Dans ce cas, nous sommes d'accord, déclara-t-il.

Et pour sceller cet accord, il s'approcha de ses lèvres pour échanger son souffle avec elle. Pourtant, quand il se laissa retomber sur les oreillers, elle resta au-dessus de lui.

— Et si je te demandais de m'embrasser, chuchota-t-elle, un peu mal à l'aise. Tu ne te sentirais pas obligé de le faire ?

Sans prévenir, il roula sur elle, la surplombant et l'écrasant à moitié.

— Obligé, non, mais tenté, ça, sûrement, répondit-il.

Il resta là, immobile, se demandant si elle avait cherché à le tester, ou si elle s'attendait véritablement à ce qu'il le fasse. Hésitante, elle glissa une main sur sa nuque et il cessa de résister à son désir pour fondre sur sa bouche, se délectant de sa réaction spontanée à son contact, heureux de sentir sa langue lui répondre avec la même impétuosité qu'il lui imposait.

Sans vraiment l'avoir prémédité, il commença à la caresser, et lorsqu'elle hoqueta en sentant ses doigts pincer fugacement la pointe tendue de son sein, il abandonna sa bouche.

— Tu m'arrêterais ?

Elle ne détourna pas le regard et très sérieusement répondit :

— Oui, mais j'aimerais que tu continues.

Grondant de plaisir, il l'embrassa brièvement sur les lèvres avant de s'autoriser à butiner son cou pour atteindre finalement ce mamelon qui n'attendait que sa bouche.

Elle n'y connaissait pas grand-chose, mais elle n'en avait nul besoin. Son corps répondait à merveille à chacune de ses caresses, et elle avait suffisamment d'estime d'elle-même pour ne pas se montrer timide ou timorée, laissant ses mains courir sur lui comme elle l'entendait. Elle se tendait instinctivement vers lui, l'attirant à elle tout en caressant sa peau, cherchant à lui rendre les sensations étourdissantes qu'il lui faisait découvrir.

Chaque fois qu'il revenait à sa bouche, il sentait son souffle s'étoffer, se dévoiler davantage, lui imposant son haleine qui, il le savait, se faisait plus riche sous l'effet de l'intensité de son désir.

Elle lui laissait une totale liberté, n'avait aucune inhibition, et il parcourait son corps de ses mains et de sa langue sans la moindre retenue, jusqu'à venir goûter la saveur si particulière et si grisante que le désir avait fait naître entre ses

cuisses.

Les sucres sur sa langue le rendaient fou. Il avait envie de se fondre en elle, de lui faire découvrir des sensations plus étourdissantes, plus fabuleuses encore que ce qu'il lui avait imposé jusqu'à maintenant.

Il remonta lentement vers ses lèvres, semant des baisers et des caresses sur son parcours, l'une de ses mains s'attardant sur sa féminité, l'incitant à se tendre vers lui dans une invite instinctive.

En recevant son souffle, il fut étourdi par sa teneur, plus enivrante que le fruit le plus aphrodisiaque qu'il connaissait.

— J'ai envie de toi, Zora, haleta-t-il à son oreille.

Elle se tendit davantage contre lui, et il répondit en laissant deux de ses doigts glisser en elle.

Zora se raidit un peu sous le coup de la surprise, mais bientôt elle gémissait, venant au-devant de sa main, enflammant son sang, à l'idée de ce qu'il pourrait vivre si elle l'acceptait de la même manière.

— Zora, je voudrais... je pourrais... être en toi, souffla-t-il

Même si tout son corps semblait disposé à répondre à son désir, il refusait de s'imposer sans qu'elle en ait pris elle-même la décision. Il avait déjà trop abusé, il n'entendait pas la priver d'une chose qu'elle n'avait pas été disposée à offrir à quiconque avant lui.

— Filia, pria-t-elle en l'attirant à elle, s'il te plaît, gémit-elle.

Il reprit sa bouche, s'enivrant, incapable de différencier son propre désir du sien, mais ne décelant pas la moindre peur en elle. Il se posta entre ses jambes et, d'un coup de reins puissant, s'enfonça en elle.

Elle cria, surprise de le recevoir si brusquement, son corps étroit peinant à l'accepter. Immédiatement, il vint à sa bouche, lui imposant la vague de plaisir qu'il ressentait à être en elle, l'obligeant en quelque sorte à se l'approprier, à la faire sienne, avant de donner un ultime coup de reins pour s'imposer totalement en elle.

La sensation était si grisante qu'il faillit jouir. Se forçant à l'immobilité, il continua à l'embrasser et à la caresser, atténuant ainsi la violence qui lui avait permis de la faire sienne, tout en cherchant à reprendre le contrôle de son corps qui ne demandait qu'à se répandre en elle.

Peu à peu, il la sentit se détendre, reprendre ses caresses et, quand il recommença à bouger, elle ne mit pas longtemps pour l'accompagner, laissant son corps se gorger de tout le plaisir qu'il pouvait lui donner.

Tout comme elle avait été surprise quand il l'avait pénétrée, elle fut subitement statufiée par la sensation de son corps face à l'orgasme. Il crut l'entendre haleter un non, mais s'il y avait bien un moment où il ne comptait pas lui obéir, c'était bien à cet instant, et quand il la sentit jouir, il s'abandonna à son tour, happant son souffle avant de lui imposer le sien, la sentant frémir de plaisir et de bonheur sous ce double choc.

Haletant, il reprenait lentement ses esprits dans son cou, respirant bruyamment, à peine conscient de ses mains sur son dos, retenant autant qu'il le pouvait son poids pour ne pas l'écraser.

À contrecœur, il finit par rouler sur le côté, l'attirant à lui pour ne pas être assailli par la sensation d'abandon qui le tenaillait déjà.

— Ça va ? questionna-t-il dans un souffle, vaguement soucieux de la découvrir aussi silencieuse.

— Je ne sais pas, répondit-elle, repose-moi la question quand je me rappellerai qui je suis.

Il aurait pu être inquiet de sa réponse, mais elle était totalement détendue dans ses bras, et l'une de ses mains continuait à caresser son torse avec langueur. Il pouffa dans son cou.

— Si tu n'y prends pas garde, tu serais bien capable de tuer un homme. J'ai cru mourir de plaisir, fit-il en embrassant sa gorge.

— Vraiment ? J'ai su te donner un peu de plaisir ?

Au lieu d'en rire, il revint prendre sa bouche.

— Tu le sens dans mon souffle, dit-il. Ce n'est pas un peu, mais énormément de plaisir que tu m'as donné, autant, voire plus que tu n'en as eu toi-même.

Il reprit ses lèvres, lui permettant de constater qu'il ne mentait pas, continuant à diffuser le désir et le plaisir qu'il ressentait, grondant à sentir son souffle si pur, libéré de son voile d'innocence.

— J'espère que tu ne mentais pas, et que tu seras capable de me repousser, parce qu'avec la saveur que tu as maintenant, il va me devenir presque impossible de contenir mon désir, gronda-t-il.

— Je ne mentais pas, mais j'espère qu'en retour, tu accepteras de me dire comment te rendre le plaisir que tu me donnes.

Il gémit à cette idée, cependant, il la connaissait assez pour savoir qu'il ne parviendrait pas à y échapper.

— Laisse-nous déjà le temps de reprendre notre souffle, plaida-t-il.

Elle lui sourit, accordant sans mal ce sursis.

— Ma saveur a vraiment beaucoup changé ? fit-elle, curieuse.

— Du tout au tout, confirma-t-il en revenant la déguster, je n'ose pas imaginer la tête des prochaines personnes qui te seront présentées. Il va leur falloir un contrôle extraordinaire pour se contenter de sourire en recevant ton souffle.

— Il le faisait déjà avant, se défendit-elle.

— Maintenant, ce sera systématique, prédit-il. Tu n'imagines pas le plaisir que l'on a à s'imprégner d'une telle saveur. Ni celui d'avoir eu le privilège de le sentir s'épanouir.

Il caressa sa joue avec tendresse, repoussant une mèche isolée, incapable de détacher les yeux de sa beauté et de ses lèvres si tentantes.

— Pourquoi m'avoir réservé un tel privilège ? Pourquoi ne jamais avoir cherché à trouver ce plaisir avant ? osa-t-il demander.

Elle haussa les épaules, fronça le nez, mais répondit.

— La majorité des humains ne sont pas aussi à l'aise avec la sexualité que vous, et ma mère l'était encore moins que la moyenne. Bien que Sémy soit promis à Hélène, ils ont dû se montrer discrets tant l'idée de relation physique horrifiait ma mère.

— Mais d'après ce que tu m'as dit, cela ne les empêchait pas d'en avoir.

Elle sourit, sa mine disant clairement qu'elle n'avait pas oublié ce qu'elle lui avait dit, ni pourquoi elle l'avait fait.

— Tu n'as pas été tentée de l'imiter ? insista-t-il, désireux de mieux la comprendre.

— Il faut que tu saisisse que les Sarangins autour de moi avaient tous plus ou moins l'âge de mon père, et les hybrides étaient plus jeunes que moi et, franchement, aucun ne m'attirait. Sans compter qu'avant mon départ, ma mère estimait que j'étais trop jeune pour avoir un amant.

— Sans doute, mais l'équipage du Fyrir aurait dû te fournir quelqu'un à ton goût, et à peine plus vieux que toi. Pourquoi ne pas avoir franchi le pas, à ce moment-là ?

— Je ne sais pas vraiment, avoua-t-elle. Cela ne me semblait pas sain de me donner à un homme plutôt qu'à un autre. J'avais quelques affinités avec certains, mais pas assez pour avoir le culot de réclamer quelque chose d'aussi intime. Et si je m'étais finalement résolue à en choisir un, j'aurais toujours eu l'impression de lui forcer la main, sans savoir s'il était réellement consentant.

Filia émit un petit rire à cette idée.

— Je doute qu'aucun d'eux n'ait été peiné d'être choisi. Inquiet à l'idée de ne pas pouvoir te satisfaire peut-être, mais désolé, certainement pas.

— Avec toi, tout me semble plus facile, fit-elle, tu es plus direct, moins protocolaire que les autres, tu n'as pas peur de moi. Contrairement à eux, tu ne sembles pas faire semblant de me comprendre pour me faire plaisir, tu me comprends réellement.

— Je ne suis pas certain que ce soit toujours le cas, s'amusa-t-il, mais j'essaye. Pour un peu, je regretterais presque de partir avec l'Untuk.

— Ne remets pas ta décision en doute à cause de moi, pria-t-elle, vaguement angoissée à cette idée.

Il caressa ses cheveux, cherchant à l'apaiser.

— Je ne l'envisage pas sérieusement, mais je sais que tu vas me manquer, et je sais que si tu en fais la demande, j'aurai beaucoup de mal à la repousser. Insiste un tant soit peu, et je me laisserai convaincre sans remords.

— Nous en avons déjà discuté. Si tu sens que ta place est à son bord, tu dois tout faire pour embarquer.

— Pourquoi cela t'importe-t-il autant ? voulut-il comprendre. Tu cherches un moyen élégant de te débarrasser rapidement de moi ? Tu ne me dois rien, il te suffit de me demander de te laisser pour que j'obéisse.

— Ne dis pas n'importe quoi !

Elle l'attira à lui pour lui imposer un souffle dans un baiser brûlant, heureuse visiblement de le sentir réagir physiquement à cette charge de désir.

— Non, reprit-elle toutefois. Mais, avec la famille que j'ai, j'ai appris à ne pas ignorer les intuitions, et j'ai le sentiment que tu dois suivre la tienne. Cela dit, il me semble que le départ n'est pas prévu avant un mois, ce qui te laisse tout le temps de m'éduquer un tant soit peu.

Sourire aux lèvres, elle fit glisser sa main de sa nuque à ses fesses avant de chercher à toucher une partie de son anatomie particulièrement disposée à se laisser caresser. Grognant de désir, il reprit sa bouche, tentant de lui montrer que lui aussi la désirait ardemment.

>

Chapitre 11

La soirée, qui s'était si mal terminée, avait débouché sur une nuit de rêve. Filia avait profité de chaque instant avec délice.

Comme pour tout ce qu'elle entreprenait, Zora se montrait enthousiaste, et il n'avait pas tardé à réaliser qu'elle mettait tout son cœur à obtenir ce qu'elle voulait, et ce qu'elle désirait par-dessus tout, c'était le combler.

Il aurait été bien mal avisé de s'en plaindre, mais il avait dû batailler avec elle, pour lui faire admettre que son propre plaisir passait par le sien et que, coutume ou pas, il n'entendait pas profiter de son corps sans songer à lui rendre un minimum des plaisirs qu'elle lui procurait.

Alors qu'elle se plaignait de le voir s'enfermer dans son rôle de mâle dévoué à la femme, il lui fit remarquer qu'à trop vouloir se mettre à la place d'un homme, elle le condamnait à être frustré, et qu'elle inversait les rôles, lui faisant craindre d'abuser d'elle.

Elle s'était récrée qu'il n'en était rien. Il avait alors pu lui rappeler qu'il lui avait promis d'agir avec elle en toute franchise, mais qu'il avait besoin qu'elle trouve une satisfaction identique à la sienne, pour jouir pleinement de cette relation.

Filia n'était pas naïf. Il savait qu'il lui faudrait régulièrement l'inciter à exprimer ses propres désirs, mais il espérait bien avoir le temps, avant son départ, pour l'obliger à trouver un équilibre qui lui permettrait ensuite d'avoir une vie sexuelle satisfaisante, pour elle comme pour ses futurs partenaires.

Car une nuit lui avait suffi pour comprendre qu'elle était faite pour le plaisir, et qu'il était indispensable de lui faire prendre une certaine distance avec les préjugés humains de sa mère. Il fallait qu'il l'aide à se déculpabiliser pour espérer la voir profiter sans honte des plaisirs de la vie.

Exceptionnellement, ils traînèrent au lit jusqu'au midi, alternant période de sommeil et douce étreinte, Zora oubliant jusqu'au rendez-vous qu'elle avait fixé à quelques-uns de ses lutteurs préférés.

Filia, affamé, lui avait proposé de lui apporter à manger, mais comme souvent, elle avait refusé de se faire servir, et ils se dirigèrent donc tous les deux vers la cuisine.

Ils y trouvèrent Kepala et Dari, attablés. Zora se raidit en apercevant son père adoptif, et Filia s'amusa de la voir s'avancer vers lui avec plus de réserve que d'ordinaire, se disant qu'elle avait encore beaucoup à apprendre, si elle appréhendait réellement une réaction négative de sa part.

Dari perçut son hésitation. Il se mit donc debout pour la prendre dans ses bras, buvant son souffle avec une délectation prévisible. Lorsqu'il s'écarta enfin de sa bouche, il lui caressa la joue avec tendresse.

— Il était temps que l'on découvre enfin toute ta saveur, déclara-t-il avec émotion. Elle est aussi délicieuse que je l'imaginai, et ton père serait heureux de la savoir si envoûtante.

Elle rougit sous le compliment, se cachant dans son épaule en l'enlaçant. Dari la berça un moment, adressant à Filia un regard de remerciement pour avoir su l'amener à franchir le pas vers une félicité qu'il avait, de longue date, espéré pour elle.

Zora s'écarta finalement de son confident, non sans avoir reçu de lui un baiser tendre sur le front, pour se tourner vers Kepala. Filia le connaissait bien, et les prémices du sourire qu'il contenait laissaient envisager le plaisir qu'il anticipait à l'idée de la connaître enfin dans sa plénitude.

Comme tous s'y attendaient, il en resta un moment étourdi.

— C'est dans ces moments-là que je me rappelle ce qui me donne la force de supporter tous les petits tracas d'un chef de Cerdhe. Savoir que je vais probablement bénéficier de ton souffle tous les matins, tant que tu resteras dans la région, est une récompense qui vaut bien les inconvénients de ma fonction.

Plus gênée que réjouie de ces louanges, elle revint vers Filia qui s'empressa de l'enlacer, tendant naturellement la bouche vers la sienne. D'abord un peu mal à l'aise de se livrer en public à une marque d'affection aussi flagrante, il parvint à apaiser ses craintes en lui insufflant un souffle empli de sérénité. Les deux autres hommes reprirent la conversation qu'ils avaient interrompue à leur arrivée, comme pour montrer qu'ils ne prêtaient pas particulièrement attention à eux.

Suite à ce premier face-à-face, Filia comprit qu'il faudrait du temps à Zora pour accepter d'afficher ses sentiments en public. Il se montra donc discret lorsqu'ils se rendirent finalement à la salle d'entraînement, réfrénant son désir de la prendre dans ses bras, se contentant du contact anodin de sa main dans la sienne.

C'était sans compter sur Lior qui, en découvrant la nouvelle saveur du souffle de Zora, ne put s'empêcher de claironner.

— Avec un goût aussi envoûtant, plus personne ne te refusera un combat. Peut-on savoir qui nous permet de profiter d'un tel délice ?

Filia grogna en raison de son manque de tact, tandis que les joues de Zora s'empourpraient, il s'avança pour lui éviter d'avoir à répondre.

— Évidemment ! s'esclaffa Lior. Tu ne pouvais pas en choisir un moins fort ! Au moins, il n'aura pas à craindre d'affronter la horde de jaloux qui regrette déjà de ne pas avoir été à sa place cette nuit, soupira-t-il avec une emphase qui démentait l'abattement qu'il simulait.

Filia sourit, acceptant ainsi tacitement le défi sous-jacent, Zora remarqua leur manège et, toute gêne envolée, les regarda l'un après l'autre.

— Vous n'allez pas vous battre pour ça quand même ? Ce serait vraiment puéril ! râla-t-elle.

Filia haussa les épaules comme pour dire qu'il n'y était pour rien, tandis que Lior répondait avec bonne humeur.
— Si ça, ce n'est pas une raison suffisante, autant cesser l'entraînement. Au moins, ça donne un peu de piment au combat. Mais tu aurais pu nous en trouver un moins difficile à étendre.

Voyant qu'elle ne pouvait le raisonner, elle se tourna vers Filia.

— Tu ne vas pas chercher à les provoquer ?

— Il n'en aura pas besoin, s'amusa Lior, visiblement excité, le seul fait d'avoir eu le privilège de te dévoiler y suffira.

— Tu as intérêt à éviter certaines parties de son anatomie, prévint-elle en revenant vers Lior.

Levant les mains devant lui, Lior se défendit.

— Zone de lutte, il y a immunité pour les coups donnés.

Zora fit mine de se jeter sur lui, Filia la rattrapa en riant, l'emprisonnant dans ses bras tout en affirmant tranquillement.

— Je pense pouvoir me défendre de ce genre de mesquinerie.

Il continua en fixant Lior, un sourire carnassier aux lèvres.

— Et pour pouvoir me toucher à cet endroit, il va déjà falloir que tu ne sois pas cloué au sol.

Initialement mal à l'aise que l'homme aborde aussi spontanément le sujet, Zora se détendit. Elle retrouvait soudain la taquinerie, si spécifique aux Sarangins, et dont elle appréciait la complicité sous-jacente.

L'information se répandit à une vitesse vertigineuse, et la salle fut bientôt comble, les lutteurs se donnant encore plus de mal, nombre d'entre eux alléchés par la récompense de son souffle, d'autres par l'opportunité de se frotter à Filia.

Ce dernier dut se défendre âprement, mais tout comme Zora, il aimait particulièrement l'exercice, et grâce à elle et à sa manie de s'entraîner journallement, il avait acquis une endurance qui s'avéra fort utile.

La jeune femme l'encourageait avec encore plus de voix qu'avant, et chacun de ses combats était invariablement récompensé par un baiser étourdissant, qu'il en sorte vainqueur, ou simplement à bout de souffle. Galvanisé par sa spectatrice, il ne permit à personne de l'étendre au sol ce jour-là.

Les premières fois où elle accorda son souffle à ses adversaires, ceux-ci se montrèrent si subjugués qu'elle en fut presque gênée. Mais bientôt, elle se contenta d'en rire, raillant avec bonhomie leur incapacité à gérer un simple souffle, alors que Filia en supportait bien plus sans ciller.

Sa plaisanterie provoqua une vive protestation, mais la jalousie n'était qu'une façade, une excuse pour justifier un peu les combats ; personne ne chercherait réellement à lui faire le moindre mal en dehors de la salle d'entraînement, car de toute façon, aucun d'entre eux ne se serait permis de critiquer ses choix, ou de la priver de l'homme qu'elle avait élu comme son amant du moment.

Ce soir-là, ils retrouvèrent la chambre de Filia, plus fatigués que d'ordinaire, mais heureux de s'être autant amusés.

Par jeu, autant que pour se venger d'avoir dû subir un massage passablement excitant dans le jacuzzi, Filia batailla avec elle, cherchant à l'immobiliser sur le lit pour lui prodiguer caresses et baisers, sans qu'elle puisse les lui rendre.

Il finit évidemment par la libérer, son propre désir de sentir ses mains sur lui, lui interdisant de résister trop longtemps à la tentation. Pourtant, Zora semblait avoir particulièrement apprécié cet intermède et, un long moment plus tard, alors qu'ils se prélassaient dans les bras l'un de l'autre, leur désir comblé, elle ne put s'empêcher de lui demander.

— Pourquoi continuer à refuser de m'affronter ? Tu y prends autant de plaisir que moi.

Il rit, caressant sa peau encore perlée de sueur, embrassant sa gorge avant de revenir à sa bouche.

— Rien n'a changé, répondit-il, le souffle court.

— Bon sang, que faut-il pour que tu acceptes enfin de me combattre ?

Son agacement l'amusait, riant en sourdine, il se décida à lui expliquer sa décision.

— Depuis le premier jour, je te désire ; et si avant, je n'étais pas certain de pouvoir me contrôler, je sais désormais que c'est du domaine de l'utopie d'y croire aujourd'hui. Je suis tout à fait prêt à t'allonger sous moi, mais tout comme ici, je doute de me contenter de te tenir à ma merci cinq secondes, et je ne crois pas que tu désires que je te prenne devant les autres.

— Tu plaisantes, fit-elle, rieuse.

Il secoua la tête, roulant sur elle pour l'écraser de son poids, instinctivement, elle caressa son dos, roulant des hanches au contact de son sexe.

— Tu vois, il te suffit d'être sous moi pour me donner envie de plonger en toi, et quand ton corps me réclame...

Il l'embrassa avec passion, tandis que sa main écartait davantage l'une de ses cuisses pour lui permettre de se placer, puis il s'enfonça en elle, avant de souffler à son oreille.

— Je ne peux pas m'empêcher de lui donner ce qu'il veut.

Elle s'accrocha à lui, se laissant emporter par les mille délices qu'il lui procurait, et plus jamais, elle ne chercha à l'obliger à l'affronter en public dans la salle de lutte. Elle se contenta par la suite de jouer avec lui, en toute intimité, laissant leurs affrontements se terminer par des échanges moins brutaux, et plus délicieux les uns que les autres.

Dans la semaine qui suivit, Filia se rendit dans le Cerdhe de Truong à la demande de ce dernier. Alors qu'il croyait que l'absence de Zora lui permettrait d'obtenir un entretien plus impartial, il ne fallut qu'une seule question pour comprendre que c'était trop espérer.

— Je suis ennuyé, lui déclara franchement Truong. Najah n'est pas capable de trancher, elle ne sait dire si tu as plus ta place ici que sur l'Untuk, et elle ne prend donc aucune décision à ton sujet. J'avoue que je serais tenté de te prendre à bord, mais Zora semble plus détendue grâce à toi. Ne crois-tu pas qu'il serait plus utile pour son équilibre de rester à ses côtés ?

Filia avait été, à la fois rassuré de savoir que l'idée première de Truong était de l'intégrer à l'équipage, et à la fois déçu de voir son avenir soumis à un élément sans aucun rapport avec ses qualités personnelles.

— Si je suis venu seul ici, dit-il en gardant son calme, c'était pour éviter que ce sujet ne soit abordé. Je n'avais pas la prétention de croire que ma relation avec Zora resterait secrète, mais j'avais espéré qu'elle n'entrerait pas en ligne de compte pour la sélection des membres d'équipage.

— Tu te doutes de l'impact que cela pourrait avoir sur elle. Tu es bien placé pour savoir qu'elle a parfois des réactions étranges. Je te repose donc la question : ne serait-il pas préférable que tu restes à sa disposition ?

Filia fut incapable de retenir le sourire qui lui vint en imaginant la réaction de Zora à ce genre de question. Sans chercher à le faire disparaître, il répondit.

— Je crois que vous ne posez pas votre question à la bonne personne. Vous devriez demander directement à Zora ce qu'elle en pense.

Truong le fixa, s'interrogeant probablement sur l'origine de son amusement, mais Filia ne baissa pas les yeux, aussi le chef décida-t-il d'accéder à sa demande.

Sans surprise, ce ne fut pas un messager qui apporta la réponse, mais Zora en personne. À peine Truong avait-il eu le temps de se remettre de son changement de souffle qu'elle exigeait la présence de Filia avant d'entamer la moindre discussion le concernant.

Filia les rejoignit donc, mais il resta en retrait, ne s'avançant pas pour l'embrasser, se contentant de lui adresser un petit sourire. Il constata avec une vague inquiétude qu'elle semblait d'humeur plus ombrageuse qu'il ne l'avait prévu.

— Bien, maintenant que la personne concernée se trouve avec nous, je vais te répondre, déclara-t-elle sèchement. Je trouve révoltant que tu puisses décider du destin d'un homme en fonction des désirs de sa maîtresse, et plus encore que tu sous-entendes qu'il est à mon service, comme s'il était mon esclave.

Elle fulminait, c'était évident pour chacun d'eux. Elle avait beau garder un contrôle impressionnant sur sa posture et sur sa voix qu'elle contenait à un volume normal, ses mots n'en avaient que plus de poids. Davantage que si elle s'était mise à crier.

Truong avait blêmi, il ne l'avait jamais vue dans cet état, mais, même s'il avait l'impression qu'elle exagérait en parlant d'esclavage, il était loin d'être au bout de ses surprises.

— La question n'est pas de savoir si j'ai ou non *besoin* de lui, mais s'il est qualifié pour avoir une utilité sur l'Untuk, ou s'il a un rôle à jouer une fois sur Subradan.

— Pourquoi ne veux-tu pas répondre simplement ? s'agita le chef, mal à l'aise.

Elle le fixa durement, prit une profonde inspiration, et Filia se raidit, craignant de la voir exploser.

— Parce que je ne déciderai pas pour lui. Il est ici de sa propre volonté. Tu l'as vu avec son père, tu te doutes que Kepala préférerait le garder à ses côtés et, pourtant, il est sur la liste. Tu le convoques, il vient, cela t'indique ce qu'il veut. En quoi mes désirs devraient influencer sur ta décision ? Pourquoi auraient-ils plus de poids que ceux de son père ?

— Ils sont importants pour nous, se défendit Truong, ton bien-être est important.

— Mais si je réponds à ta question, Filia y perd son libre arbitre, son droit à choisir son destin, car je fausse la sélection.

— C'est son rôle de s'adapter à tes besoins, tu le sais très bien, se défendit Truong retrouvant un peu de mordant.

— C'est aussi ton rôle et, pourtant, cela ne t'empêche pas de m'indisposer en t'immisçant dans mon intimité.

Elle se tourna vers Filia et son regard s'adoucit.

— Tu m'avais demandé pourquoi je n'avais pas voulu prendre d'amant sur le Fyrir. Tu vois ? C'est exactement pour éviter ce genre de réaction. Si cela n'était pas un mensonge et une insulte pour toi, j'en viendrais presque à regretter de t'avoir désiré.

Filia perdit la réserve qu'il avait voulu adopter face à Truong, la détresse informulée de Zora était plus importante qu'il n'y paraissait pour un étranger, lui en revanche ne pouvait l'ignorer. Il s'avança et enlaça sa taille tout en caressant sa joue.

— Ils veulent juste s'assurer que mon départ ne te peinera pas démesurément.

— Tu me manqueras, et ton départ me fera plus de mal que tu ne le voudrais, avoua-t-elle. Mais si je t'aime, si tu garderas toujours une place spéciale dans mon cœur, tu n'es pas mon Chéile. Je m'en voudrais de te retenir à mes côtés pour te jeter et t'ignorer si je le rencontre un jour. Je ne vois aucune raison de t'imposer ça.

— Quand tu le trouveras, pas si, murmura-t-il, j'en suis persuadé.

Effectivement, c'était une évidence pour lui, il lui semblait absolument invraisemblable qu'elle puisse passer sa vie à rechercher l'homme qui lui appartenait, il avait la conviction qu'elle le trouverait.

— Une intuition ?

— Une certitude, déclara-t-il sans hésitation.

— La même qui te dit que tu devrais embarquer sur l'Untuk ?

Il hocha la tête sans la quitter des yeux, son pouce caressant sa joue avec tendresse.

— Je ne devrais pas être ici, fit-elle, dépitée, je n'ai rien à y faire, je n'ai pas plus de droit que ton père sur ton avenir. Je sais depuis le début que ton instinct te pousse à partir. Tu ne voulais pas que j'appuie ta demande, mais si je ne le fais pas, ils t'obligeront à rester pour moi, et si je le fais...

Il posa un doigt sur sa bouche, elle s'interrompit.

— Tu es un être unique, Zora, et quoi qu'il arrive, je ne te tiendrai jamais pour responsable du choix qui sera fait.

— Je veux juste ton bonheur.

— Ils veulent juste le tien, répliqua-t-il avec un demi-sourire.

— Mais le mien ne sera pas total si tu restes par contrainte.

— Rester pour ton plaisir ne sera jamais une contrainte, je te l'ai déjà dit.

— Mais cela t'obligerait à aller contre ton instinct, contre cette force qui te pousse à croire que ta place est ailleurs. Tu sais que je la comprends, que c'est pour elle que j'ai laissé ma famille, pour elle que tu voudrais laisser la tienne.

— Je sais, mais de toute façon, la décision ne me revient pas vraiment, c'est à Truong de trancher.

Filia délaissa le regard de Zora pour lever les yeux sur le chef de Cerdhe, lui signifiant son obéissance et sa volonté d'accepter la décision, quelle qu'elle soit.

— Je te prends, capitula ce dernier sombrement. Mais Zora, je veux que tu saches que si son absence te pèse trop, il sera toujours possible de le faire revenir pendant les six premiers jours de voyage, au-delà, il sera probablement trop loin et il sera difficile d'envisager un retour.

Elle hocha la tête pour marquer sa compréhension, mais ne se tourna pas vers lui, elle continuait à regarder Filia, dont le corps venait soudain de se détendre, et dont le regard brillant montrait son plaisir à cette décision.

Elle glissa sa main sur sa nuque pour l'attirer à sa bouche, s'imprégnant de sa joie pour ne pas songer aux jours douloureux de leur séparation.

Évidemment cette nouvelle ne plut guère à Kepala. Il avait compté sur leur relation toute récente pour inciter son fils à rester. Cependant, il eut vite fait de comprendre que Zora espérait profiter pleinement des jours qui leur restaient, aussi évita-t-il de provoquer une altercation stérile et inutile, en abreuvant son fils de reproches.

La semaine suivante fut assez calme, ils vaquèrent tous à leurs occupations habituelles, même si le couple s'offrait de fréquents moments d'intimité et s'isolait parfois sur la crique pour discuter.

Par contre, les deux dernières furent plus agitées, les préparatifs obligeant Filia à se présenter ponctuellement dans le Cerdhe de Truong et, même une fois, à se rendre sur l'Untuk.

Filia avait conscience que Zora cherchait à faire bonne figure pour ne pas gâcher sa joie, mais il sentait également son besoin de profiter de chacun des moments qu'ils passaient ensemble.

Quelques jours avant son départ, elle lui annonça qu'elle ne comptait pas revivre ce qu'elle avait connu avec son père, et elle avoua qu'elle n'envisageait pas de l'accompagner à bord de l'Untuk, lors de son installation sur le vaisseau, prévue la veille de son départ.

Elle avait, semble-t-il, trouvé le temps d'en discuter avec son père et affirmait que c'était à Kepala que revenait cet honneur. Et lorsqu'il la quitta définitivement, Filia n'était toujours pas certain que ce dernier n'avait pas quémandé cette faveur auprès de la jeune femme.

Il garderait d'elle l'image d'une femme forte, debout devant sa propre maison, le goût de sa tristesse sur les lèvres.

La silhouette de Dari à ses côtés l'avait rassuré, et bien qu'il sache que Truong le rapatrierait sans la moindre hésitation si elle le demandait, il savait qu'elle n'en ferait rien, elle le lui avait avoué le matin même.

— Ne vis pas tes premiers jours en sursis, lui avait-elle dit. Je ne te priverai pas de tes rêves, je ne montrerai pas ma peine avant que tu ne sois trop loin pour être ramené.

— Il t'a un peu menti, avait-il avoué, légèrement gêné d'oser trahir Truong. Il nous faudra plus de dix jours avant d'être réellement trop loin pour être rappelé.

Elle avait été choquée d'apprendre que l'homme l'avait sciemment trompée, mais l'avait remercié de cette information, lui assurant que, puisqu'il en allait ainsi, elle masquerait ses sentiments jusqu'à son propre départ, prévu deux mois plus tard.

Zora avait ressenti la même douleur que lorsqu'elle avait vu son père remonter dans la navette, celle qui l'avait ramené sur Terre. Mais tout comme elle avait refusé de montrer sa détresse à l'idée de savoir qu'elle ne le reverrait jamais, elle n'avait pas versé une seule larme en voyant Filia s'éloigner dans le glisseur.

Dari était là. Il l'avait prise dans ses bras, l'avait raccompagnée dans sa chambre, puis à sa demande l'y avait laissée seule.

Elle s'était simplement allongée, tout habillée, avait longuement regardé le plafond, se rappelant chacun des merveilleux moments qu'elle avait passés avec lui dans cette pièce ; les innombrables discussions qu'ils avaient eues ; la tendresse qu'il n'avait cessé de lui prodiguer, et les multiples confidences qu'ils avaient échangées sur leur vie et leurs espoirs.

Elle savait que les prochains jours seraient difficiles. Elle savait qu'ils lui paraîtraient terriblement ternes et sans intérêt, mais elle savait également qu'elle avait pris la bonne décision en refusant d'interférer sur son avenir. À sa manière d'en parler, il avait su la convaincre qu'une chose merveilleuse l'attendait sur Subradan et, au fond d'elle, Zora y croyait aussi.

Bien qu'elle se doute qu'on la surveillerait de près, elle n'avait pu se résoudre à se rendre à la salle d'entraînement sans lui ce premier jour ; elle s'était contentée d'une longue nage, jusqu'à la crique qui leur avait offert leur première vraie conversation, le début de leur amitié, et quand elle était sortie de l'eau, elle était retournée dans sa chambre.

À peine de retour, Kepala l'y avait rejoint, ignorant qu'elle s'y trouvait toujours. Alors qu'il s'excusait de l'avoir dérangée, elle l'avait invité à la rejoindre, et il s'était laissé convaincre, venant s'asseoir au bout du lit, tandis qu'elle se redressait pour lui faire face.

— J'aimerais dormir ici ce soir, si cela n'est pas trop pénible pour toi, fit-elle.

— Reste autant que tu veux, j'aime autant savoir que sa chambre n'est pas vide. Savoir que tu y es m'aidera à me faire progressivement à son absence.

Elle savait ce qu'il entendait par là. Il ne voulait pas se retrouver soudainement dans le silence d'une maison déserte, il avait besoin d'une transition et, quitte à choisir, il aimait autant que ce soit avec quelqu'un à qui l'absence de Filia manquerait également.

Dari ne se montra pas aussi heureux que Kepala à cette idée, il aurait préféré la voir revenir dans la maison pour pouvoir la dorloter, mais il n'avait pas osé insister, de peur d'accroître sa peine.

Dès le lendemain, elle contacta Obronca, lui demandant de lui faire parvenir le matériel qu'elle avait utilisé pour répertorier les hommes du Fyrir, ainsi que la photo de toutes les personnes ayant proposé leur candidature pour le prochain départ.

Diligent, le tout lui parvint dans la soirée, même si une note indiquait que les listes n'étaient pas closes, et que d'autres hommes s'ajouteraient dans les semaines suivantes.

L'activité l'avait aidée lors du départ de la Terre. Mais cette fois, elle ne chercha pas à se noyer dans ce travail, ne voulant pas faire croire qu'elle était incapable de continuer à vivre sans Filia.

Ce fut pourtant avec angoisse qu'elle reprit le chemin de la salle d'entraînement le lendemain. Elle savait que cette épreuve serait difficile, mais elle ne pouvait y déroger, sans provoquer une réaction négative pour l'avenir de Filia.

Heureusement, Lior était présent, et contrairement à la majorité des hommes, il agit avec un naturel dénué de la moindre trace d'inquiétude ou de compassion déplacée.

Il la taquina sur son souffle, vantant sa pureté, avant de l'entraîner dans un combat aux doubles lames. Il était loin d'être aussi bon que son adversaire habituel, mais comme elle n'était pas vraiment très attentive, cela lui permit de faire croire qu'ils étaient de force égale.

Elle aurait sans doute préféré rentrer à l'issue de ce premier contact, mais il la poussa plus fermement qu'il ne l'aurait dû vers la salle de lutte. L'ambiance y était comme retenue, comme si chacun craignait qu'elle ne s'effondre brutalement, et elle réalisa alors pourquoi Lior se montrait plus exubérant que d'habitude : il essayait de combler l'absence de Filia, cherchant à faire croire qu'elle n'avait pas plus de soucis que les jours précédents son départ.

D'abord ennuyée de devoir montrer qu'elle était en possession de tous ses moyens, elle réalisa que l'exercice lui offrait l'opportunité d'exprimer les sentiments qui bouillaient en elle, sans qu'elle puisse s'autoriser à les manifester. Elle les transforma en rage, en puissance brute, qu'aucun ne parvint à contrer très longtemps, ce qui lui permit d'éviter d'avoir à donner son souffle.

Quand, épuisée, elle se retrouva dans le jacuzzi, Lior apparut à ses côtés comme par enchantement et, sans même lui demander son avis, s'imposa comme son masseur. Il se montra efficace et suffisamment impersonnel dans ses gestes pour qu'elle ne puisse pas songer à ceux, empreints de tendresse, de Filia ni à leur taquinerie réciproque.

Pourtant, quand elle fit mine de vouloir inverser leur position, il prétexta vouloir se défouler encore un peu, puis s'éclipsa. Ce fut probablement grâce à lui qu'elle parvint ce jour-là à faire illusion, et bien qu'il ne soit en rien comme Filia, il se montra suffisamment présent pour que personne ne puisse lui reprocher de s'isoler.

Chapitre 12

Dans les jours qui suivirent, il fut là chaque fois qu'elle se présenta. Il n'avait plus eu besoin de l'inciter à aller dans la zone de lutte, elle s'y rendait désormais avec plus de détermination que de plaisir, mais il la rejoignait tout de même et commentait les combats, ou plus simplement, venait discuter de tout et de rien pour donner l'illusion qu'elle ne se coupait pas des autres.

Si elle avait conscience de ses efforts, les remerciements qu'elle aurait dû lui adresser restaient bloqués dans sa gorge. Elle ne savait pas comment les manifester, elle espérait juste qu'en tant qu'homme, il se satisfaisait d'avoir la certitude de l'aider à sa manière.

Elle avait pris l'habitude de le laisser à la salle d'entraînement, lui continuant à s'exercer, elle reprenant le chemin de la maison de Kepala. Pourtant, six jours après le départ de son amant, alors qu'elle sortait de la salle, Lior lui proposa de la raccompagner. Elle s'apprêtait à lui signifier qu'elle n'en avait nul besoin, quand il glissa sa main dans la sienne.

D'abord estomaquée par son culot, elle fut ensuite troublée de réaliser à quel point ce geste lui rappelait Filia. Croisant son regard, elle crut voir une mise en garde et, dans l'attente d'une explication, préféra se taire.

Ils s'éloignèrent donc de la salle, et tandis qu'il l'entraînait vers la crique après avoir dépassé la maison, commença à l'entretenir à mi-voix, bien que personne ne soit assez proche pour les entendre.

— Tu sais qu'il sera bientôt hors de portée.

— Je ne le ferai pas revenir, réagit-elle immédiatement tout en cherchant à récupérer sa main.

Lior la retint, refusant de la lâcher, en ajoutant au contraire une seconde pour mieux l'emprisonner, tout en lui faisant face. Une nouvelle fois, elle crut lire un avertissement dans son regard, il afficha un sourire forcé qui n'illumina pas ses yeux.

— Souris, dit-il entre ses dents, que tu le veilles ou non, tu restes sous surveillance, même ici.

Les vieux réflexes, acquis dans son enfance sur Terre, prirent instantanément le dessus sur ses sentiments, elle étira ses lèvres en un sourire aussi faux que le sien. Il retira l'une de ses mains et l'obligea à le suivre jusqu'au bord de l'eau, avant de s'asseoir en laissant pendre ses pieds, mouillant son pantalon jusqu'aux genoux sans même s'en inquiéter.

Elle fit semblant de rire et l'imita, la tête penchée en avant, fixant l'eau pour ne pas l'affronter directement, il reprit.

— Je me doutais que tu ne le ferais pas, mais certaines personnes s'interrogent ; elles ne sont pas dupes de ton attitude et se demandent s'il ne serait pas préférable de le faire revenir.

Zora ne savait si c'était par délicatesse, ou parce qu'il ne parvenait pas à s'y résoudre, mais il semblait incapable de prononcer le nom de Filia.

— Je fais de mon mieux, gronda-t-elle en relevant la tête, son sourire de façade toujours plaqué sur les lèvres.

— Mais tu restes seule, ça les inquiète.

Elle parvint à grommeler une bordée de jurons sans pour autant bouger les lèvres. Lior sourit plus franchement en la voyant si experte au jeu des apparences.

— Cela ne fait pas six jours qu'il est parti, articula-t-elle après avoir repris son souffle. J'ai le droit de prendre un peu de temps pour m'y habituer, non ?!

— Oui, mais beaucoup avaient cru que tu n'aurais pas attendu autant avant de le rappeler à toi, et ils craignent que tu attendes qu'il soit hors de portée pour manifester ton chagrin.

— Ils ont raison, mais il est encore bien trop proche pour que je m'effondre.

— Il faut que tu te décides à inviter quelqu'un dans ton lit, avoua-t-il en attrapant une de ses mèches entre ses doigts.

Zora en oublia de respirer pendant de longues secondes et, quand elle prit une inspiration, elle eut l'impression que l'air ravageait sa gorge. Elle se demanda si son geste était uniquement pour les observateurs, ou s'il dénotait autre chose.

— Je sais que ce n'est pas ce que tu voulais entendre, mais Kepala aimerait voir son fils revenir.

Elle releva prestement la tête. Il se pencha vers elle, sa position équivoque pouvant laisser croire qu'il s'apprêtait à l'embrasser.

— Non, il n'est pas à l'origine de la rumeur, selon laquelle tu as besoin de retrouver ton amant, mais si tu lui en laisses l'opportunité, il finira par la saisir. Quel père ne le ferait pas ?

— Tu ne me crois tout de même pas capable de changer d'amant aussi vite, s'indigna-t-elle.

— Nos femmes le font sans la moindre hésitation avant de rencontrer leur Chèile et, même si je ne crois rien, je voulais t'en avertir.

— Qu'espérais-tu, ragea-t-elle avec son sourire qui rendait sa question dérangeante. Que je t'invite dans son lit ?

— Exactement.

Il entendit sa respiration s'accélérer, admira sa capacité à ne pas laisser apparaître la moindre crispation sur son visage ou dans sa posture, alors qu'il sentait presque physiquement sa colère ; il la lisait dans ses yeux.

Avant qu'elle ne s'échappe, il entoura ses épaules d'un bras, l'obligeant à s'appuyer sur lui.

— Je n'ai pas dit que je comptais le remplacer, juste qu'il te faut un homme dans ton lit si tu veux vraiment qu'il poursuive son voyage. Je ne suis pas idiot au point de croire avoir la moindre chance de te plaire, fit-il, un peu amer. Il me semblait juste plus honnête de te proposer une alternative avant que l'on décide pour toi.

Il inspira profondément, mima un baiser qui ne toucha même pas ses cheveux.

— Mais si tu préfères le revoir, il te suffit de retourner dans la maison, seule.

Cette fois, il punctua sa phrase par un vrai baiser sur son crâne, avant de relâcher son épaule pour basculer en arrière et de s'allonger paisiblement, glissant ses mains sous sa tête tandis qu'il fixait le ciel.

— Ce ne serait pas juste de t'utiliser, alors que je n'ai rien à t'offrir, murmura-t-elle sans bouger.
— Tu ne m'utilises pas, je me propose. Et bien qu'il soit malvenu de te demander quoi que ce soit, j'attends de toi que tu m'aides à rester ici quand le Fyrir repartira.

Cette fois, elle se tourna vers lui, son regard seul montrant sa surprise.

— J'aimerais rester ici, mais il se trouve que certains estiment, que je suis quelqu'un qui compte pour toi...

— C'est le cas, fit-elle.

— ...malheureusement, cela me condamne à te suivre, tout comme cela pourrait le condamner à revenir.

Zora roula sur le ventre avant de prendre appui sur la poitrine de l'homme, le surplombant dans une position qu'elle savait équivoque.

— Tu tiens vraiment à rester ici ?

— Je ne suis pas persuadé que je supporterai à nouveau tous ces mois enfermés à ne rien faire d'autre que combattre, à ne pas voir le jour se lever durant des semaines. Avant de partir, je n'avais pas idée à quel point j'aimais la vie sur Sarang.

— Tu es un véritable ami, Lior.

Son sourire se fit plus doux, plus vrai, il en fut étrangement gêné.

— Si je l'étais, je ne profiterais pas de l'occasion pour te demander une telle chose.

— Si tu ne l'étais pas, tu ne te soucierais pas de ce que je veux vraiment ; que tu cherches une aide en échange de la mienne, et que tu le fasses aussi franchement montre à quel point tu me connais. Sans contrepartie, j'aurais eu des scrupules à t'utiliser, et tu le sais très bien.

Elle se pencha et effleura ses lèvres, lui offrant son souffle à défaut de parvenir à l'embrasser.

— Je suppose que c'est une invitation à venir te rejoindre ce soir. Dois-je envisager de dormir par terre ?

— Tu dormiras dans le lit, avec moi. Il ne faudrait pas qu'on te surprenne sur le sol.

Au grand soulagement de Zora, il ne chercha pas à savoir s'il pourrait espérer plus. Il ne chercha pas non plus à la taquiner sur ce sujet. Il posa une main dans le creux de son dos, et elle posa sa tête sur sa poitrine, regrettant qu'il ne soit pas Filia, mais bien décidée à laisser son ancien amant vivre sa vie loin d'elle.

Ils restèrent là, un long moment, jusqu'à ce que le soleil se couche, puis ils remontèrent vers la maison, la jeune femme se demandant si elle parviendrait à dormir aux côtés d'un homme qui ne lui était rien.

La comédie dura presque un mois. Un mois durant lequel Lior venait la rejoindre en fin de soirée, et l'accompagnait le matin à la salle d'entraînement.

En principe, elle consacrait ses après-midi à l'observation des photos, ce qui permettait à Lior d'avoir ce qu'elle appelait du temps libre, même si, tout comme Filia, il ne considérait pas que s'occuper de son bien-être pouvait être une corvée.

Elle avait une certaine tendresse pour lui, mais qui n'avait cependant rien à voir avec l'amour qu'elle avait ressenti pour Filia. Pourtant, Lior était la patience même. Il lui avait offert la liberté de son ancien amant, avait pris sa place dans son lit, mais n'avait jamais exigé d'elle le moindre geste d'affection.

Quand il s'était allongé à ses côtés, le premier soir, il s'était placé bien au bord, lui permettant de garder ses distances sans être tenue de rester immobile et, quand une nuit, elle s'était retrouvée dans ses bras, c'est qu'une part d'elle avait eu besoin de sa chaleur, et il la lui avait offerte sans chercher pour autant à en profiter.

Elle réalisa ainsi la chance qu'elle avait eue de rencontrer Filia. Lui avait su outrepasser ses attributions, il n'avait pas hésité à l'obliger à accepter des attentions que personne d'autre n'aurait eu l'idée de lui imposer. Une chose que Lior n'oserait jamais lui demander, quel qu'en soit son désir.

Progressivement, Zora reprit l'habitude de faire deux, voire trois apparitions par jour dans les zones d'entraînement. Elle y trouvait un dévouement qui lui devenait de plus en plus indispensable, et il montrait également aux yeux des nouveaux, qui elle était vraiment.

Obronca n'avait pas envie de laisser les prochains hommes la découvrir une fois à bord, pas plus qu'il ne voulait qu'ils se cantonnent à ce qu'ils avaient entendu d'elle. Il avait, à partir des premières données qu'elle lui avait envoyées, sélectionné un premier groupe et l'avait envoyé dans le Cerdhe de Kepala, pour qu'ils puissent se faire à l'idée de ce qui les attendait, une fois à bord avec elle.

Beaucoup étaient choqués de la découvrir aussi agressive dans ses combats et, bien peu osaient l'approcher dans l'arène ; en tout cas, jamais avant d'avoir passé plusieurs jours à l'observer et à concevoir qu'elle ne voulait aucune faveur particulière lors des affrontements.

Ce jour-là, une dizaine de nouveaux l'observait. Elle savait qu'elle aurait dû essayer de ne pas trop les intimider, mais elle sentait ses émotions bouillonner en elle, et avait bien l'intention de s'en débarrasser, même si pour cela, il était probable qu'elle heurte encore les préjugés de ces hommes fraîchement débarqués.

Elle se régala. Ses adversaires du jour se donnaient vraiment du mal pour essayer de lui résister, mais elle parvenait toujours à s'en tirer, offrant son souffle à un très petit nombre d'entre eux.

Alors qu'elle venait d'en récompenser un, le laissant un peu hébété, elle se tourna vers Lior.

— Si puissant dans le combat et pourtant si facile à abattre d'un simple souffle, railla-t-elle.

Lior ne surenchérit pas, n'ajoutant pas la moindre moquerie pour taquiner l'homme, il se contenta d'observer Zora, le regard dur, le visage plus fermé encore que ces derniers temps.

Depuis quelques jours, elle avait noté un changement dans son attitude, il était plus distant, moins bavard, elle le sentait plus songeur, et bien qu'elle soit parvenue à un certain degré de complicité avec lui, elle rechignait à lui demander ce qui l'ennuyait, consciente que ce qu'il pourrait dire était de nature à lui déplaire.

Ce regard, il l'avait déjà eu, mais en le croisant, à cet instant, elle sut qu'il venait de prendre la décision de lui dire ce qu'il avait sur le cœur. Certes, il n'en ferait rien ici, pas au milieu de cette cohue, mais, s'il patienterait jusqu'à la savoir seule, il ne tergiverserait plus autant qu'il l'avait fait ces derniers temps.

Cependant, le soir venu, elle préféra ne rien changer à ses habitudes, espérant sans trop y croire, que cela pouvait encore lui faire gagner quelques jours. Il se glissa à son tour sous les draps, et elle vint coller sa joue sur son épaule, sentant sa main entourer sa taille.

Elle aimait ce contact rassurant, même si elle le trouvait parfois insuffisant, il était beaucoup trop hésitant en comparaison de l'étreinte enveloppante de Filia, mais Lior n'était pas responsable de la comparaison.

Elle se reprocha mentalement cette pensée, Lior lui avait beaucoup apporté, il n'y était pour rien si elle ne le trouvait pas attirant.

Sous sa main, elle sentait son cœur, il battait avec une force et une régularité réconfortante. L'amplitude de sa respiration était si paisible qu'elle se détendit à son tour. Tout compte fait, la discussion qu'elle redoutait tant n'aurait pas lieu, il semblait presque sur le point de s'endormir tant il paraissait calme.

— Il est vraiment temps que tu trouves un amant.

Zora sursauta, ne sachant si elle le devait à cette phrase qu'elle n'avait pas sentie venir ou à son contenu qu'elle trouvait déplacé.

Elle attendit la suite, appréhendant ce qu'il allait ajouter pour la justifier, soucieuse à l'idée des raisons qui le poussait à lui affirmer une telle énormité.

Le silence s'étira sans un mot de plus. Zora, trop stupéfaite, s'était figée, mais elle réalisa que Lior ne semblait pas pas agité qu'avant. Il avait lâché une bombe, savait probablement qu'il l'avait bouleversée, mais n'en était nullement affecté.

— Je... tu... tu veux reprendre ta liberté ? finit-elle par demander.

Il eut un bruit de gorge ressemblant vaguement à un rire amer.

— Tu ne me l'as jamais prise, répondit-il, j'ai toujours su que je pouvais partir quand je le voulais.

— Alors, pourquoi... ?

Elle était complètement déroutée. Elle ne comprenait pas à quoi rimait cette discussion. S'il voulait partir, s'il savait qu'elle ne le retiendrait pas, alors pourquoi aborder le sujet ?

— Il est loin désormais, il serait bon pour toi de passer à autre chose, de trouver un homme pour...

— Je ne compte pas le remplacer, le coupa-t-elle en se redressant avec colère.

La main qui enserrait sa taille affermit sa prise, l'empêchant de sortir du lit, tandis qu'il achevait, sans la quitter des yeux.

— ...te donner du plaisir. Tu affrontes les hommes avec une rage qui n'a plus rien à voir avec la satisfaction d'affronter un adversaire, accusa-t-il, tu le fais pour te défouler.

— Et alors, j'ai toujours évacué mes tensions en me battant, ça n'a rien de nouveau, argua-t-elle, agressive.

— Mais cette fois, ce n'est pas la même chose. J'ai mis du temps à le comprendre, mais ce dont tu as besoin, même si tu t'en défends, c'est apaiser cette faim, ce désir qu'il t'a fait découvrir et que ton corps réclame.

— Tu dis n'importe quoi, je n'ai pas...

— Je dors avec toi, je sais ce à quoi ton corps aspire, je le sens chaque nuit se fondre contre moi dans un désir inconscient d'être assouvi, je le goûte tous les matins dans ton souffle.

— Non, cria-t-elle, tu te fais des illusions, je ne suis pas comme ça, je n'ai pas...

Elle retint un cri, l'entendit se transformer en gémissement, alors qu'il venait de poser une main sur son sein, avant qu'elle ne puisse songer à le repousser. Il en pinça le mamelon tendu, la faisant frémir de désir.

— Toi, peut-être pas, dit-il en laissant sa main retomber, mais ton corps si. Je ne prétends pas être celui qu'il te faut, je te l'ai déjà dit, je sais que tu ne me vois pas comme un amant potentiel, mais il faut pourtant que tu te décides à en trouver un qui soit à même d'apaiser tes désirs, sinon tu finiras par devenir folle à vouloir gérer ces tensions qui s'accumulent en toi.

Elle le regarda, choquée et gênée qu'il puisse se montrer aussi direct.

— Je ne peux pas, avoua-t-elle en se mordant la lèvre.

Il s'assit à son tour dans le lit et l'attira à lui dans une étreinte amicale et réconfortante, sa main caressant son dos, sa nuque dans un va-et-vient lénifiant.

— Ce n'est pas une question de sentiment, déclara-t-il gentiment. Ce ne sera jamais plus comme ce que tu as connu avec lui, mais il faut que tu acceptes les besoins de ton corps. Il a éveillé ta faim. Maintenant, c'est à toi de te nourrir. N'y pense pas comme à un Chèile, ou comme à une relation durable, envisage-le comme un besoin à satisfaire. Change d'homme autant qu'il te plaira, ou trouves-en un qui te convient pour une longue période, mais ne reste pas affamée.

Elle renifla, réalisa qu'elle pleurait, s'accrocha à ses épaules. Elle était terrifiée, parce qu'au fond d'elle, Zora sentait qu'il ne cherchait ni à la bouleverser ni à la provoquer. Il mettait juste des mots sur ce qui la rongait, et qu'elle se refusait d'accepter depuis des jours.

Il avait raison, elle avait faim ; faim de tendresse, faim de plaisir, faim de cette jouissance qui lui donnait la sensation de ne pas être vide à l'intérieur. Filia n'avait pas éveillé sa faim, il s'était contenté de la nourrir, et la diète qu'elle s'imposait depuis son départ ne faisait que l'aiguillonner.

— Je ne peux pas en choisir un au hasard et lui demander de me faire l'amour, s'indigna-t-elle.

— C'est pourtant exactement ce que tu devrais faire.

— Mais c'est... indécent, se récria-t-elle.

— Ce qui l'est, c'est cette volonté à nier que tu en as besoin, gronda-t-il avec franchise.

— Même si je le reconnaissais, je ne serais pas pour autant capable d'aborder un homme pour...

Sa voix se brisa, elle inspira profondément, son souffle hoquetant dans un début de sanglot qu'elle retint à grand-peine.

— Obliger un homme à coucher avec moi, c'est... immonde... vulgaire. Comment peux-tu croire que je pourrais... imposer ça à quelqu'un.

— Obliger, imposer, se moqua gentiment Lior, tu y vas fort. Ça m'étonnerait qu'un homme refuse de te procurer le plaisir dont tu as besoin.

Alors qu'il riait doucement, visiblement amusé, elle le repoussa avant de se recroqueviller sur elle-même, nouant ses bras autour de ses genoux, cachant son visage.

— C'est ça le problème, si j'en choisis un, il n'aura pas son mot à dire, il s'empressera de se plier à cette règle idiote qui vous fait faire n'importe quoi, même quand vous n'en avez pas envie, pourvu que la demande vienne d'une femme.

Lior étouffa son rire, mais sa voix trahissait son hilarité contenue.

— Encore faudrait-il trouver un homme qui ne soit pas tenté par une relation sexuelle avec toi. Je peux déjà te jurer que tous ceux qui t'ont goûtée ne rêvent que de te connaître mieux, ça réduit d'autant les risques de rejets.

— Comment peux-tu en rire ? s'indigna-t-elle. Tu n'imagines pas combien ce doit être difficile de faire plaisir à un inconnu.

Le rire de Lior s'éteignit brutalement. Il attrapa son menton pour juger de son expression.

— Ne me dis pas... commença-t-il. Tu crains vraiment de ne pas... Zora, ce n'est pas leur désir que tu dois combler, c'est le tien, s'agaça-t-il en lisant ses sentiments sur son visage.

— Je ne sais pas être autrement, murmura-t-elle en rougissant. C'est ma nature humaine qui prend le dessus, je ne peux pas concevoir une relation physique avec la même indifférence que vous.

— Nous n'avons aucune indifférence, se défendit-il sans agressivité, c'est juste que le sexe est une composante normale de notre vie. Tu dois comprendre qu'il est plus facile pour un homme d'apaiser ses ardeurs que pour une femme. Il est donc normal qu'il cherche avant tout à la satisfaire, ce qui ne signifie nullement qu'il ne profite pas, lui aussi, de la situation. Crois-moi, nous y trouvons notre compte.

Doucement, il dénoua ses bras de ses genoux pour pouvoir l'attirer contre lui, l'enlacer pour reprendre ses caresses lénifiantes.

— Prends Bilele, proposa-t-il.

— Pourquoi lui ? s'inquiéta-t-elle, visualisant le jeune homme sans difficulté.

— Je croyais que tu voulais un homme qui te désire, s'amusa-t-il. Bilele est incapable de concentrer son attention sur ton visage quand tu lui parles, ses yeux passent leur temps à te déshabiller, même quand tu es nue. Il sera un amant attentionné.

D'abord bouche bée, elle rougit violemment à l'écho de cette dernière réflexion, ce qui eut pour effet de la faire rire.

— Lior, je ne peux pas, c'est...

Son regard se fit plus sombre, il prit son visage en coupe.

— Il te plaira, affirma-t-il, tu verras, il lui ressemble, et il retourne bientôt chez lui.

Elle savait pourquoi il avait ajouté cette précision, ce n'était pas pour lui rappeler l'absence de Filia, il se doutait simplement qu'elle se sentirait mal à l'aise de devoir le côtoyer par la suite.

— Laisse-moi l'inviter pour toi.

Elle secoua la tête, refusant sa proposition. Il soupira, puis, sur une impulsion, s'empara de ses lèvres dans un baiser, éveillant instantanément son désir.

— Pardon, fit-il en s'écartant.

Il semblait particulièrement embarrassé d'avoir osé s'imposer, presque autant qu'elle, d'avoir répondu à son baiser.

— Je voulais juste te... faire comprendre que... ce n'est pas plus compliqué que ça. Si tu me laisses parler à Bilele, poursuivit-il plus librement, tu n'auras rien à lui demander, il te suffira de le laisser t'embrasser et le reste suivra naturellement, vous y trouverez tous les deux votre compte.

— Je ne peux pas ici, osa-t-elle répondre.

— Ce sera ailleurs, promit-il, soulagé de la voir accepter à demi-mot.

Il se laissa doucement retomber sur le matelas en l'entraînant avec lui, et bientôt, ils furent de nouveau allongés l'un contre l'autre, Zora ayant repris sa place dans le creux de son épaule.

— Pardon, répéta-t-il en jouant avec l'une de ses mèches.

Elle sourit, amusée de le découvrir si contrit.

— Ce n'est rien, le rassura-t-elle, en tout cas, pas assez pour que je te jette du lit.

Elle fut récompensée par un long soupir, ainsi qu'une posture moins rigide de son grand corps contre le sien.

— Lior ?

— Oui.

— Tu me le dirais vraiment si tu voulais dormir ailleurs, n'est-ce pas ?

Il eut ce petit rire qu'elle avait appris à apprécier parce qu'il dénotait toujours son humeur taquine.

— Tu n'es pas encore débarrassé de moi, fit-il. J'ai rarement l'occasion de dormir dans les bras d'une belle femme, je ne suis pas pressé de m'en priver.

Il se pencha pour pouvoir embrasser ses cheveux.

— Tu ne sauras jamais à quel point ces heures passées avec toi sont extraordinaires, avoua-t-il.

— Je suis désolée, fit-elle, gênée.

— Pas moi, j'ai déjà beaucoup plus que je ne le mérite.

— Mais bien moins que tu voudrais.

— Sans doute, mais ce qui compte, c'est que tu m'apprécies malgré tout.

— Tu es un véritable ami, confia-t-elle sans la moindre moquerie.

— Merci.

Zora ne sut jamais ce que Lior avait dit au dénommé Bilele, mais le lendemain soir, lorsqu'il l'incita à aller nager, avant de le rejoindre dans le lit, elle découvrit que l'homme l'attendait sur la crique. Ils n'échangèrent pas un seul mot, il

s'avança vers elle, il se pencha comme pour recevoir son souffle, et lorsqu'il transforma ce geste de politesse en un baiser timide, elle se contenta de lui répondre.

Leur étreinte fut rapide, mais douce. Zora fut surprise d'y trouver une telle satisfaction, heureuse aussi de sentir dans le souffle de son amant, le plaisir de ce dernier, mais quand la quiétude suivant l'orgasme se fut estompée, elle vit le sentiment de culpabilité refluer.

Elle s'écarta du jeune homme, se releva lentement, et sans un mot, revint dans la maison. Lior ne bougea à son arrivée et elle s'empressa de se rendre dans la salle de bains.

Soudain, sans prévenir, elle fondit en larmes, alors que l'eau de la douche effaçait toute trace de ce qu'elle venait de faire.

Lior s'invita dans la cabine de douche, l'attirant à lui sans un mot, la berçant contre lui sans chercher à lui faire dire ce qui n'allait pas, ou à accuser Bilele de son état. Il avait sans doute compris qu'elle avait du mal à accepter qu'elle ne pourrait plus ignorer ses besoins, et que, comme il le lui avait dit, elle devrait se résigner à les satisfaire.

S'il n'avait craint de la troubler davantage, il lui aurait affirmé qu'il n'y avait là rien de choquant et qu'elle en viendrait bientôt à trouver cela tout à fait naturel.

Bilele avait-il senti son malaise ? Son départ était-il véritablement prévu si tôt ? En tout cas, elle n'eut pas l'occasion de le revoir et fut soulagée d'apprendre qu'elle ne le croiserait pas dans les salles d'entraînement ou dans le village jusqu'à son départ.

Quand Obronca lui remit la liste définitive des membres de l'équipage, et des hommes destinés à trouver Chèile, elle vit effectivement que le nom de Lior y figurait dans les premières places. Elle appréciait de plus en plus l'homme, mais elle n'oubliait pas ce qu'il lui avait demandé.

Cependant, ne voulant pas faire d'erreur, elle préféra lui faire répéter ses désirs, soucieuse de s'assurer qu'il ne les avait pas énoncés pour lui permettre d'accepter l'aide qu'il lui proposait alors.

— Je pourrais probablement m'accommoder d'un autre voyage, avoua-t-il en sentant son attente, mais si je devais vraiment choisir, je resterais ici.

— Je m'arrangerai pour que tu n'aies plus jamais besoin de partir, lui certifia-t-elle.

— Merci, Zora.

— C'est ça l'amitié, agir pour le bonheur de l'autre.

Il s'autorisa à l'embrasser, non pas d'un baiser ardent, juste un souffle tendrement partagé, associé à la légère caresse de sa langue sur ses lèvres.

— Un ami se doit de te dire que tu devrais...

— Lior, s'indigna-t-elle.

Il rit à la voir se révolter pour ce qu'il voulait l'inciter à faire, alors qu'elle aurait dû l'être beaucoup plus de la liberté qu'il venait de prendre.

— Cette fois, il te faudra le choisir toi-même. Je veux être certain que tu auras la force de t'imposer cet exercice, comme tu t'imposes tous les autres.

Elle avait râlé, mais il avait fini par lui faire cracher quelques noms, et quand il avait compris qu'elle n'en ajouterait pas d'autres, malgré son insistance, il lui indiqua celui qui, selon lui, se montrerait le plus adéquat, lui expliquant les raisons de son choix, afin qu'elle puisse user des mêmes repères à l'avenir.

Il fut particulièrement difficile pour elle de faire le premier pas, mais comme le lui avait prédit Lior, elle n'eut pas besoin d'avoir recours à de grand discours et obtint sans mal, et surtout sans remords, ce qu'elle était venue chercher auprès de lui.

Bien qu'elle se montra plus sereine que la première fois, Lior conservait quelques inquiétudes et, quand dans la semaine suivante, il l'accompagna jusqu'à la navette de départ, il ne put s'empêcher de l'abreuver de quantité de conseils de dernières minutes.

Pourtant, il avait tort de s'en faire, le voyage en lui-même ne dura que trente-quatre jours, et le monde qu'ils abordèrent se chargea de changer radicalement l'opinion que Zora se faisait des relations sexuelles.

Si les Sarangins étaient sans complexes, les Rédanians, eux, vivaient carrément dans la luxure, vouant leur existence à la satisfaction de leur désir et de ceux de leur partenaire.

En outre, ils n'avaient pas, comme les Merakouides, des croyances, ou des pratiques interdisant à Zora de se mêler à la population.

Elle n'était jamais vraiment sans protection, mais elle eut la possibilité de vivre avec eux sur leur planète, et d'apprendre à accepter ses besoins et ses désirs, tout en s'instruisant sur le moyen de combler ceux de ses partenaires.

À leur retour, presque deux ans plus tard, elle n'était plus du tout la même. Certes, elle n'aurait jamais la liberté d'esprit débridé de Rédanians, mais, si elle choisissait toujours ses partenaires avec la même exigence, elle n'avait en revanche plus le moindre remords à les entraîner dans sa chambre pour prendre du bon temps.

Planète Soak

Chapitre 13

- Pas de folies, princesse. Interdiction de te poser.
- Je sais, grommela-t-elle en souriant, ça fait dix fois que tu le répètes, Dari.
- Je suppose donc que tu te rappelles ce qui se passera si tu désobéis.
- Oui, soupira-t-elle.
- Tant mieux, bonne promenade.

Elle mit fin à la communication, heureuse de se glisser enfin dans l'atmosphère de cette planète.

Ce voyage était différent des précédents. Cette fois, ils avaient embarqué deux groupes d'hommes.

L'un, formant le plus gros de leur effectif de départ, avait été débarqué à quelques semaines de là, dans un système stellaire aux conditions de vie plutôt spartiates, mais dont la convivialité et la joie de vivre du peuple avaient rapidement permis d'oublier les inconforts climatiques.

L'autre groupe avait embarqué pour deux raisons : d'une part, leur destination se trouvait à proximité de la première, et d'autre part elle ne concernait qu'un très petit nombre d'hommes, ce qui avait permis de l'associer à cette mission. Les chances de revenir dans ce secteur étant faible.

Pour cette seconde mission, Najah les avait incités à la prudence. Elle avait même été plutôt précise pour une fois, en les prévenant qu'il leur serait impossible de rester vivre avec leur Chèile, et que, pour la première fois, il leur faudrait prévoir de ramener leurs femmes avec eux sur Sarang, au lieu de s'intégrer à la société locale.

Arrivés dans le secteur de Talita depuis presque vingt jours, les Sarangins n'avaient pas encore pris contact avec les habitants de Soak. Ils avaient commencé par les observer, et les premières constatations sur leur organisation et leur développement laissaient effectivement craindre quelques soucis.

Leur technologie était pour ainsi dire insignifiante et particulièrement disparate. Ils semblaient cependant avoir un système de communication harmonisé sur toute la planète, même si aucun des villages qu'ils avaient observés n'utilisait les mêmes dispositifs ; comme si chacun avait développé son propre appareillage pour ensuite l'accorder à une fréquence centrale.

Quand Zora avait présélectionné les hommes pour Soak, elle avait été surprise d'en trouver aussi peu, mais à présent, elle en comprenait la raison. La planète, plus petite que Sarang, était presque totalement recouverte par une végétation dense, et les villages étaient disséminés dans cette verdure luxuriante.

L'absence de route ou de véhicule laissait supposer qu'ils avaient peu de contact les uns avec les autres, mais surtout, il donnait à croire que la population y était relativement restreinte.

Ils avaient dénombré un peu plus de cent mille villages, répartis de façon aléatoire, dont la plupart comptabilisaient, dans le meilleur des cas, à peine une centaine d'habitants. Toutefois, ils étaient délicats d'affiner ce chiffre, d'autres formes de vie, et des interférences récurrentes, se chargeant de fausser leur tentative pour obtenir un décompte plus précis.

Zora ne s'en plaignait pas, cela lui donnait une raison supplémentaire pour avoir le droit de survoler ces territoires inconnus. Elle seule étant capable de déterminer où se trouvait les femmes, et quel serait le village qui en comptait suffisamment pour les inciter à initier un premier contact physique, puisque, apparemment, il était illusoire d'espérer une réponse radio.

Pour une raison inexplicée, leurs appareils avaient parfois tendance à défaillir, puis, tout aussi spontanément à se remettre en marche, Dari avait donc longuement hésité avant de lui accorder le droit de jouer avec son chasseur. Mais, face à la difficulté de recueillir des informations, il était devenu nécessaire de prendre contact avec la population et d'envisager une approche plus directe. Restait à déterminer où.

L'excitation de la première heure de vol s'estompa progressivement. Il était plus difficile qu'elle ne l'avait cru de distinguer les clairières habitées, de celles naturelles et vierges disséminées ça et là, la végétation ne permettant pas facilement de trouver des repères pour s'orienter.

Tout comme ses prédécesseurs, elle avait déjà subi deux avaries, et bien qu'aucune n'ait, pour l'instant, eu de grave répercussion, elles l'obligeaient à voler à une altitude plus importante qu'elle ne l'aurait souhaité, compliquant d'autant sa tâche.

Le village suivant abritait une femme, elle la nota sur la carte tout en continuant sa route, espérant en dénicher un qui accueillerait au moins deux, voire trois promises avec, si possible, un espace suffisamment dégagé à proximité pour pouvoir atterrir sans terroriser les habitants.

Zora pesta en sentant l'appareil perdre de l'altitude, ses moteurs s'étaient de nouveau éteints. Les nerfs tendus, elle attendait avec impatience le retour de l'affichage de ses instruments de bord, actionnant convulsivement le bouton de démarrage pour relancer les moteurs dès qu'elle serait sortie de la zone de turbulence.

Pour une fois, elle obéissait scrupuleusement aux consignes qu'elle avait reçues de Dari. Elle volait à une altitude suffisante pour conserver une marge de manœuvre. Elle ne comptait pas se retrouver en difficulté sur un terrain aussi étranger. Cette attitude obéissante lui avait d'ailleurs permis de gérer les deux précédentes pannes sans problème.

Si les risques d'accident étaient réels, les turbulences étaient de trop courtes durées pour être véritablement dangereuses, mais elles n'en étaient pas moins stressantes, et mettaient le calme des pilotes à rude épreuve.

Avec soulagement, elle sentit les moteurs s'enclencher. Aussitôt, elle reprit de la hauteur, retrouvant une altitude moins périlleuse. N'ayant toujours pas trouvé ce qu'elle cherchait, elle poursuivit son vol, se promettant toutefois de

faire demi-tour à la prochaine panne, quitte à devoir revenir le lendemain si, d'ici là, elle n'avait toujours pas trouvé l'endroit idéal.

Elle fit un écart en apercevant un autre village ; elle avait bien failli le rater celui-ci.

Tout en le survolant, elle se fit la réflexion qu'elle avait besoin de quelqu'un pour piloter si elle voulait être plus efficace, elle ne pouvait gérer le vol, la tension qu'induisaient les pannes à répétition, et en même temps analyser correctement les zones de vie, sans perdre de sa concentration.

Elle savait qu'Obronca et Dari rechigneraient à lui accorder une navette, l'appareil, plus grand et plus lourd, serait forcément moins malléable qu'un chasseur pendant les perturbations. Ils devraient alors voler plus haut, ce qui rendrait son travail presque impossible, elle avait besoin d'une certaine proximité pour « sentir » les promesses.

Zora soupira. Avec cette planète, il n'y avait pas de bonne façon de procéder ; en tout cas, pas tant qu'ils n'auraient pas pris contact avec les habitants, et déterminés avec précision le problème qui causait les perturbations pour espérer l'endiguer.

Un coup d'œil à ses instruments lui apprit qu'elle volait depuis à peine quatre heures, dont moins de deux dans l'atmosphère, et pourtant, elle se sentait épuisée comme si elle avait passé une journée complète à piloter.

Elle dépassa le village sans le répertorier, elle n'avait rien senti, rien vu d'intéressant. Se fiant à sa carte plus qu'à la topographie, elle rallia la zone suivante, se promettant de rentrer juste après cette dernière tentative pour trouver ce qu'elle cherchait, sans attendre une prochaine panne.

Un quart d'heure plus tard, elle grimaçait : il y avait bien une femme dans ce hameau, mais une fois de plus, elle était toute seule, ce qui décevait les attentes de Zora.

Au moment où elle s'apprêtait à noter sa découverte sur sa carte, celle-ci disparut tandis que les moteurs s'arrêtaient, les instruments devenant inutiles. Tout en appuyant mécaniquement sur le bouton de démarrage, elle émit une flopée de jurons.

Cependant, quand enfin elle retrouva ses instruments, elle ne cessa pas pour autant de jurer, seul l'un des deux moteurs avait repris son activité, le deuxième restait sourd à ses sollicitations.

Pour l'instant, la situation n'était pas encore catastrophique ; inquiétante, certes, mais le moteur suffisait à la maintenir à son altitude, même si la perte du second lui interdisait de quitter l'atmosphère pour rejoindre le vaisseau, ou plus précisément, d'effectuer le moindre déplacement.

Elle se trouvait à moins de trois kilomètres du village qu'elle survolait un instant plus tôt, mais elle ne se voyait pas devoir s'y rendre seule, après s'être posée dans la verdure. Car cela ne faisait pas de doute, à la prochaine panne, elle serait inévitablement entraînée vers le sol et, incapable de reprendre de l'altitude, elle finirait par atterrir. C'était juste une question de temps.

Zora inspira plusieurs fois à fond pour essayer de se détendre, et d'envisager plus calmement la situation. Il ne servait à rien de paniquer, cela ne lui était d'aucun secours. Un instant, elle ferma les yeux, se concentrant sur les bruits qui lui parvenaient, faisant abstraction des instruments qui ne lui donnaient que peu d'informations.

Actionnant le bouton de démarrage, elle entendit un petit bruit inhabituel, semblable à un cliquetis. Elle recommença, cherchant à visualiser ce qui pouvait provoquer ce son et interdire le redémarrage.

Il y avait des risques que les multiples arrêts aient fini par endommager un catalyseur vieillissant. Si ce n'était que ça, elle pouvait sans doute réparer la panne, ou au pire, mettre en place une dérivation. Elle endommagerait probablement le moteur en le forçant à travailler en surrégime, mais au moins, elle serait à même de rejoindre le Fyrir.

Il ne lui restait donc plus qu'à atterrir, en espérant que les habitants du dernier village n'avaient pas trop porté attention à son chasseur, et qu'elle n'aurait pas à jouer les ambassadeurs : elle n'était pas assez diplomate pour ça.

Zora n'avait plus la possibilité de se déplacer comme elle l'entendait, mais en jouant du gouvernail pendant sa descente, elle espérait pouvoir atteindre l'espace relativement dégagé qu'elle apercevait sur sa droite, regrettant de ne pouvoir atteindre la clairière qu'elle apercevait à moins d'un kilomètre, mais malheureusement hors de portée dans les circonstances actuelles.

Elle crut pouvoir atteindre son but, mais c'était sans compter sur la manie de cette planète à mettre leurs appareils en déroute. À huit mètres du sol, son seul moteur opérationnel s'arrêta, et la pesanteur fit le reste, l'entraînant brusquement vers le sol avant qu'elle n'ait pu achever sa manœuvre.

Son cœur sembla brusquement remonter dans sa gorge, tandis que le chasseur percutait les branches des arbres, se frayant un passage en force dans la végétation, en l'écrasant sous son poids, avant de s'immobiliser brusquement dans une secousse encore plus brutale que celle de l'impact avec la cime des arbres.

Le choc fut rude, mais hormis une peur bleue, Zora ne put que se féliciter de la solidité de l'appareil qui l'avait protégé. Elle secoua la tête, essayant de s'éclaircir les idées, puis détacha son harnais. Au même moment, les instruments se rallumèrent, elle enclencha les moteurs, heureuse d'entendre qu'au moins l'un d'eux fonctionnait toujours parfaitement.

Par chance, la chute n'avait pas aggravé la situation, si ce n'est qu'il lui serait plus délicat de devoir s'extraire de la végétation, que de l'espace dégagé qu'elle avait espéré atteindre.

Elle se décida à contacter le Fyrir, actionnant l'interrupteur de communication, priant pour être dans une zone de réception.

— Dari ! Je suis au sol...

— Je t'avais interdit de te poser, rugit l'homme avant qu'elle n'achève sa phrase.

— Panne de moteur, je crois que c'est un catalyseur qui m'a lâchée, je vais voir si je peux réparer, expliqua-t-elle.

Instantanément, l'attitude de l'homme changea, elle savait qu'il serait inquiet et son intonation le confirma.

— Tu as réussi à atterrir, tu vas bien ?

— Un peu secouée à l'arrivée, mais je n'ai rien.

— Nous arrivons.

— Attends, je vais déjà voir si je peux réparer.

— Vois ce que tu peux faire, mais nous nous mettons en route pour te rejoindre, juste au cas où.

— OK, ramène-moi un catalyseur, si je n'arrive pas à le dériver, cela me permettra de le changer.

— Pas de folie. S'il y a le moindre problème, tu remontes dans le cockpit, tu y seras à l'abri. On est là dans deux ou trois heures tout au plus.

— Ne t'inquiète pas. Le village le plus proche est à des kilomètres, je doute de croiser qui que ce soit avant d'avoir pu repartir. Bon, je sors, je te rappelle si je parviens à décoller.

— Fais attention à toi, princesse.

— Comme toujours, répondit-elle en riant.

Elle l'entendit grommeler comme elle s'y attendait, amusée de voir que les années n'y changeaient rien, et qu'il continuait à la couvrir comme une mère. Elle déverrouilla le cockpit, déclenchant l'ouverture de la verrière.

Elle se redressa avec un certain contentement, s'étirant brièvement, avant de retirer son casque, elle le posa sur son siège et sortit de l'habitacle.

Avec délice, elle inspira à pleins poumons ; les odeurs d'humus et des plantes lui paraissaient délicieuses en comparaison de l'air filtré qu'elle respirait d'ordinaire sur le vaisseau, et de celui sec et aride qu'elle avait supporté durant l'année précédente sur Hezeard.

Elle sauta en bas du chasseur après avoir récupéré sa boîte à outils placée derrière son siège, puis examina rapidement la coque de l'engin, avant d'ouvrir la trappe latérale arrière, dévoilant ainsi le moteur.

D'un œil expert, elle repéra trois problèmes mineurs, réalisant avec soulagement qu'elle pourrait y remédier sans difficulté, mais sans chercher pour l'instant à les réparer ; elle ne comptait pas se brûler en se précipitant, elle patienterait un petit quart d'heure avant de mettre ses mains dans la bête.

Elle regrettait cependant de ne pouvoir accéder immédiatement aux catalyseurs pour savoir si le problème venait de l'un d'eux. Les quelques anomalies qu'elle venait de repérer n'expliquant pas à eux seuls la panne, tout au plus l'avaient-ils empêchée de détecter une usure anormale des pièces maîtresses.

Alors qu'elle se penchait pour attraper un outil dans sa boîte, elle vit, du coin de l'œil, une ombre noire se précipiter vers elle.

Zora réagit instinctivement, plongeant sous la bête au lieu de s'écarter, pour ne pas être percutée par sa masse.

À la fin de sa roulade, elle se redressa, les deux pieds bien campés sur le sol pour faire face à son adversaire. L'animal, presque aussi gros qu'elle, était une bête musculeuse et puissante. Elle venait de rebondir sur la coque du chasseur et lui faisait de nouveau face. Zora sentit un frisson glacé parcourir son échine.

L'animal l'observait avec une lueur sauvage et intelligente dans le regard, évaluant sa proie tout comme la jeune femme le faisait avec elle.

Tandis que la bête marchait de droite à gauche sans la quitter des yeux, Zora réalisa qu'elle était d'une discrétion absolue, et elle imagina sans peine qu'elle n'aurait pas échappé à ses dents ni à ses griffes, si elle ne l'avait pas aperçue en se penchant pour attraper sa pince.

Sans avertissement préalable, la bête bondit subitement. Zora parvint à la repousser, une main sur son poitrail pendant que l'autre se plaquait sous sa gorge pour dévier la gueule aux dents aiguisées. Tandis qu'elle utilisait la vitesse de l'animal pour le projeter loin d'elle, elle sentit les griffes de ses pattes arrière s'enfoncer dans sa peau. Elle n'eut pas besoin de regarder, pour savoir que de longues estafilades zébraient sa cage thoracique de chaque côté.

La bête émit un son, mélange de feulement et de grognement, humant avec ce qui semblait être du plaisir, l'odeur du sang qu'elle venait de faire couler. Toujours sans la quitter des yeux, Zora se déplaça, essayant de l'attirer loin du chasseur, espérant pouvoir s'y précipiter et s'y mettre à l'abri.

Mais comme s'il comprenait son intention, l'animal reprit ses va-et-vient, s'avancant sur elle petit à petit pour l'obliger à prendre de la distance, à s'éloigner de son abri potentiel, mais en restant toujours entre Zora et son chasseur, jusqu'au moment où il s'estima à même de la rattraper avant qu'elle ne soit à portée de l'engin.

Si Zora avait vaguement espéré éviter le combat, elle comprit en voyant son manège qu'elle n'y couperait pas. Aussi ne fut-elle pas surprise de la voir se jeter sur elle. Si l'animal avait escompté la voir se précipiter sur le chasseur, il en fut pour ses frais, car contrairement à la première fois, Zora ne chercha pas uniquement à le repousser, mais plutôt à le terrasser.

Accompagnant le mouvement, elle suivit la bête dans la direction où elle la projetait, la heurtant sur le flanc quand elle se jeta sur elle. Zora releva la tête juste à temps pour éviter ses crocs qui claquèrent à quelques centimètres de son oreille. Clouant l'animal au sol, cherchant à maintenir sa gueule hors de portée, elle utilisait toute sa force, dopée à l'adrénaline pour le dominer.

Elle savait qu'elle serait en danger s'il parvenait à rouler sur le dos, elle ne pouvait se défendre de ses crocs et de ses griffes en même temps. Essayer de le faire basculer sur le ventre pour qu'il ne puisse pas la mordre n'était pas non plus une solution envisageable, car elle lui permettrait ainsi de compter sur la force de ses pattes, pour se relever et probablement l'entraîner avec lui.

Déplaçant son corps sur celui de l'animal, elle chercha une meilleure prise sur la trachée. Elle parvint à retirer sa main de la gorge de l'animal pour la troquer contre son avant-bras en une prise plus sûre. Si elle se trouvait plus proche de la gueule, elle avait également plus de force pour tenter d'étouffer l'animal.

Ce dernier se cabra, mais malgré les griffes arrière qui labouraient l'une de ses jambes, Zora tint bon, et peu à peu, les soubresauts de l'animal s'espacèrent, jusqu'à disparaître.

Zora haletait, avec soulagement elle sentit le brusque relâchement de l'animal, ferma les yeux une ultime seconde pour remercier le ciel d'avoir réussi à le tuer.

Mais lorsqu'elle les rouvrit, ce qu'elle vit l'horrifia : devant elle se tenait un homme, et son attitude était clairement agressive.

Craignant d'avoir tué quelque animal domestique, ou compagnon de cet être impressionnant, elle bondit sur ses pieds, ignorant la douleur que provoquait son geste sur sa jambe blessée, et dans un mouvement désespéré pivota pour

s'élancer vers le chasseur. Elle n'avait pas fait deux pas que l'homme hurlait.

— Noooooon...

Sans cesser de courir, elle jeta un coup d'œil derrière elle, apercevant la masse noire une seconde avant de sentir les crocs se planter dans son épaule et les griffes dans son dos : l'animal qu'elle croyait avoir vaincu et tué était encore vivant.

Projetée par terre, le monstre sur son dos, elle le sentit ouvrir la mâchoire, comprit qu'il s'apprêtait à raffermir sa prise pour l'achever lorsqu'elle se sentit délester de sa masse.

Roulant sur le dos, elle appuya fermement sur la plaie béante, sentant l'artère sous-clavière pulser en projetant du sang entre ses doigts.

En reculant prudemment, appuyant autant qu'elle le pouvait sur la plaie, elle parvint à s'adosser à un arbre, les yeux rivés sur le spectacle splendide et terrifiant, de ces deux forces de la nature qui s'affrontaient pour obtenir la mort de l'autre.

L'homme avait bel et bien attrapé l'animal, il le tenait par-derrière, l'obligeant à se redresser sur ses pattes arrière, tandis qu'il bloquait les antérieures avec ses bras. La bête rugit de rage, se tordit, le contraignant à porter tout son poids quand elle décida de remonter ses pattes arrière, espérant pouvoir le griffer pour se dégager.

L'homme se laissa tomber à genoux, faisant claquer le bassin de l'animal durement sur le sol, provoquant un nouveau hurlement de douleur et de colère de la bête. Zora se demandait comment il allait pouvoir le tuer, quand elle vit l'homme relever sa lèvre supérieure, découvrant ses dents dans un rictus sauvage, avant de voir les crocs de celui-ci s'enfoncer profondément dans la fourrure.

La bête se débattit avec encore plus d'énergie, mais c'était peine perdue. Son adversaire ne comptait pas relâcher sa prise, comme Zora avait eu l'imprudence de le faire plus tôt.

Quand il dégagea ses crocs, le sang se mit à jaillir, mais au lieu de s'écarter, il reposa sa bouche sur le cou, se gorgeant avec une sorte de délectation du sang de sa victime, semblant trouver un plaisir intense à le boire. Ses yeux brillants d'une lueur de désir qu'elle n'aurait jamais cru voir dans de telles circonstances.

L'animal cessa bientôt de se débattre, il eut quelques soubresauts qui, contrairement à tout à l'heure, n'étaient pas feints, puis s'immobilisa totalement.

Lucian avait remarqué les traces du bao avant que celui-ci ne le repère, mais l'animal, visiblement une femelle qui avait dû abandonner son précédent territoire à sa progéniture, n'avait pas tardé à comprendre qu'elle était traquée.

Il la suivit. Il savait que si elle ne l'affrontait pas immédiatement, c'est qu'elle essayait de l'attirer dans un secteur où elle aurait l'avantage. Elle n'essayait pas de le semer, ce n'était pas dans la nature des baos de laisser un prédateur vivre dans leur zone de chasse.

Et pour elle, il était un prédateur, il le savait. C'est pour cela qu'il avait pris les devants et l'avait débusquée, ils ne pouvaient pas cohabiter, et il ne voulait pas changer de secteur.

Pourtant la lutte qu'il anticipait ne se déroula pas du tout comme il l'avait espéré.

Ils avaient tous les deux été surpris par la brusque apparition de l'engin tombé du ciel. Aussi curieux l'un que l'autre, ils s'étaient précipités vers le lieu d'impact, l'animal parce qu'il y entrevoyait un danger et donc un adversaire supplémentaire, lui, parce qu'il voulait ce bao, et que la possibilité de récupérer du matériel était une opportunité à ne pas manquer.

L'animal était cependant plus rapide que lui, et lorsqu'il vit le bipède de dos, en position de faiblesse, il ne put résister à son instinct et bondit sur lui.

Le bao était un monstre intelligent, il avait naturellement conclu qu'il devait attaquer le bipède le plus faible en premier, d'autant que celui-ci n'avait pas détecté sa présence, et lui donnait donc toutes les chances de l'achever avant de devoir affronter celui qui l'avait prise en chasse.

Lucian n'avait pas eu le temps de prévenir l'étranger que déjà il se retournait. La stupeur de découvrir une femelle, puis celle de voir avec quelle vivacité elle avait réagi, l'avait un moment privé de ses moyens. Il était resté là, muet et immobile à la regarder affronter ce monstre de muscle, sans chercher à l'aider.

Elle n'avait pas sa force, mais elle avait de l'agilité, des réflexes et, également, il devait l'avouer, un courage impressionnant.

Sans compter une résistance à la douleur qu'il n'avait jamais vue chez une femelle, constata-t-il rapidement.

Cette dernière observation lui fit bouillir le sang de façon tout à fait malvenue et, stupéfait par les idées qui lui venait, il perdit de précieuses minutes, même si ses yeux ne perdaient pas une seconde du combat qui se déroulait.

Il se remit en marche, quand il constata que la bête donnait l'impression d'avoir abandonné la lutte. Lucian savait que c'était une manœuvre, seuls les plus jeunes chasseurs pouvaient se faire avoir par ce genre de ruse. Il ne craignait pas vraiment de voir la femelle relâcher sa prise sans être sûre d'avoir triomphé, mais il avait pu constater qu'elle n'avait pas les moyens de la mettre à mort, aussi comptait-il s'en charger.

Malheureusement, il n'avait pas prévu qu'elle prendrait peur en le voyant. Il lut la frayeur dans ses yeux, et avant qu'il n'ait pu la rassurer, elle avait bondi et s'élançait vers son engin.

Le cri qu'il avait poussé, en comprenant qu'il ne pourrait attraper le bao avant qu'il ne la touche, avait juste évité qu'il ne la tue instantanément, le mouvement qu'elle avait eu avait empêché l'animal de la prendre à la carotide.

Il n'avait eu aucun mal à la saisir, l'attirant contre lui tout en reculant, pour éviter que les mouvements désordonnés de l'animal ne blessent davantage l'étrangère. Il planta ses crocs dans la chair épaisse, déchiquetant le cuir pour pouvoir jouir de son élixir de vie.

À genoux, se gorgeant du sang divin de cette proie si savoureuse, il ne parvenait pas à détacher les yeux de la forme à demi-allongée à quelques pas de lui, l'odeur de son sang dégoulinant de la gueule de l'animal, lui emplissant les

narines à chaque inspiration, ajoutant une note sensuelle, troublante, à la sensation agréable du sang chaud pulsant par vague dans sa bouche.

Plus il s'abreuvait, plus il sentait son désir croître, il sentait son sexe durcir contre le corps de moins en moins tonique du bao, se demandant qui, de la bête ou de la femelle, le faisait réagir ainsi.

Les muscles de l'animal perdirent toute vitalité, le sang ne pulsait plus dans sa bouche, il coulait à présent sans force hors de la plaie. À regret, il redressa la tête, il aurait encore pu boire des litres de ce nectar, mais malheureusement la bête n'en avait plus à lui offrir.

Par sécurité autant que par coutume, il tordit brutalement le cou du bao, faisant craquer ses vertèbres, avant de laisser son corps s'affaisser lourdement sur le sol. D'un revers de main, il essuya grossièrement sa bouche.

Toujours les yeux rivés sur la jeune femme, il s'avança vers elle. Sans qu'il sache où elle en avait trouvé la force, il réalisa qu'elle était parvenue à s'asseoir en s'adossant à un arbre et, bien que le tremblement de ses membres dénote sa faiblesse, elle n'avait pas l'air de vouloir laisser son corps s'affaler sur le sol.

Elle était couverte de sang et, malheureusement, ce sang était le sien. Sa jambe droite avait de profondes entailles, mais aucune artère n'avait été touchée, celles qu'il voyait sur ses côtes étaient presque superficielles, ce qui le surprit un peu, elles auraient dû être plus profondes.

Il tendit la main pour saisir celle que la jeune femme utilisait afin de contenir l'hémorragie de sa clavicule.

— S'il vous plaît, gémit-elle quand elle comprit qu'il allait la soulever.

Il était presque surpris de l'entendre parler. Un moment, il l'avait imaginée muette et donc incapable de manifester sa douleur par un son quelconque.

Vu son état de faiblesse, elle ne pouvait pas lui opposer de résistance, il n'eut aucun mal à l'obliger à lâcher sa prise. Immédiatement, le sang se mit à jaillir. Sans douceur, il comprima brusquement la plaie avec plus d'efficacité qu'elle ne l'avait fait jusque-là.

— Merci, l'entendit-il murmurer.

En fait, il avait réagi instinctivement. En posant sa main sur la blessure, il avait surtout voulu ralentir l'hémorragie, se demandant dans le même temps s'il oserait s'en nourrir comme il venait de le faire avec le bao.

Son remerciement le privait toutefois de cette possibilité, il n'imaginait pas l'agresser alors qu'elle croyait qu'il venait à son aide.

Elle posa sa main sur la sienne avant de se laisser glisser sur le sol. Il la retint, puis comprenant qu'elle n'avait plus assez de force pour rester assise, l'attirant vers lui pour lui offrir ses jambes comme oreiller.

— Il serait plus intelligent de me laisser vous achever.

Dans la position où il se trouvait, il ne pouvait pas voir ses expressions aussi bien qu'il le voulait, mais il crut la sentir sourire à la contraction que fit sa joue sur sa cuisse.

— Je suis forte. Si vous empêchez le sang de couler trop abondamment, je survivrai, haleta-t-elle, luttant visiblement contre la douleur.

— Le bao déchiquette les chairs, je doute que vous puissiez cicatriser d'une telle plaie.

Il la sentit frémir sous lui.

— Ne me tuez pas, aidez-moi plutôt à rester en vie en attendant qu'ils arrivent.

Il voyait, et entendait les efforts qu'elle faisait pour parler, elle souffrait probablement le martyre, paraissait à bout de force, pourtant, elle utilisait ce qui lui restait d'énergie, pour tenter de le convaincre de l'aider.

— Ils sont loin ?

Il s'étonnait de poser une telle question, il n'aurait pas dû vouloir s'intéresser à son sort. Il la sentit hésiter, elle aurait voulu mentir pour l'empêcher de la tuer, mais elle avait trop besoin de lui pour s'y résoudre.

— Deux heures, lâcha-t-elle dans un souffle, mais ils vous récompenseront si je suis vivante.

La rigidité de ses muscles ne tenait pas autant de son inquiétude, qu'à sa volonté de continuer à parler pour le convaincre, alors que cet exercice exigeait d'elle une énergie qui la fuyait.

— Comment ?

Elle voulut hausser les épaules, gémit en se mordant la lèvre pour retenir un cri. Il comprit qu'elle ne savait pas avec quoi l'appâter.

— Votre engin, déclara-t-il. Si je vous garde en vie durant ces deux heures, je veux votre véhicule.

Il ne savait pas, si les compagnons dont elle avait fait mention, avaient ou non la possibilité de le contrôler à distance, et doutait de pouvoir en extirper toutes les pièces qui l'intéressaient en moins de deux heures, essayer de l'obtenir ainsi pourrait donc s'avérer rentable.

— C'est beaucoup, répondit-elle.

Elle essayait de marchander ?! Dans l'état où elle se trouvait ?! Il n'en revenait pas. Il diminua la pression qu'il exerçait sur la plaie, elle tenta faiblement de la retenir, sa main sans force n'y parvint pas.

— Très bien, il sera à vous, s'alarma-t-elle.

Il appuya de nouveau sa main avec plus de force, mais demanda.

— Qui me dit que vos amis seront prêts à payer aussi cher ?

Elle sourit, faillit émettre un rire, mais grimâça à la place. Elle déclama dans un souffle.

— Ce que femme veut, Dieu le veut.

Il ne saisissait pas l'ironie de la phrase, mais au-delà de la surprise qu'il avait à la découvrir capable d'humour malgré sa situation, il comprit qu'elle ne se moquait pas de lui, et qu'il se pourrait bien qu'il obtienne réellement l'engin pour peu qu'elle reste en vie.

Il ne regrettait pas son bluff, mais commençait à déplorer de ne pas avoir eu l'occasion de la rencontrer dans d'autres circonstances. Même si elle survivait jusqu'à l'arrivée de ses compagnons – ce dont il doutait, il ne croyait pas qu'il soit possible de réparer les dégâts sur l'artère – il devait malheureusement admettre qu'il n'aurait jamais l'opportunité de la connaître mieux.

— Quel est votre nom ? questionna-t-il.

— Zora, et vous ?

Sa voix était si faible ; il énonça son nom, mais douta qu'elle l'ait entendu, car elle perdit soudain connaissance. Il s'interrogea de nouveau sur l'utilité de la garder en vie. Quoi qu'elle en dise, n'était-il pas plus charitable de l'aider à mourir rapidement ?

Il avait du mal à se décider, ce qui l'irritait prodigieusement ; il n'avait jamais été quelqu'un d'indécis avant de la rencontrer. Sans changer de position ou alléger la pression sur sa clavicule, il tourna la tête vers le bao.

Pour que sa chair garde toute sa saveur, elle devait être préparée rapidement ; or, il lui faudrait au moins quatre heures pour rejoindre le village.

Il reporta son regard sur la femme dont la tête reposait sur ses jambes. Avait-elle plus de prix que le bao ?

Ses yeux glissèrent sur sa main qu'elle avait recouverte de sang en posant la sienne dessus. Était-elle meilleure que le bao ?

Cette subite interrogation le mit mal à l'aise, mais éveilla le désir en lui. Comme si elle avait pu être consciente de son hésitation, elle gémit, s'agita avant de s'immobiliser, elle était de nouveau lucide et consciente de ce qui l'entourait.

Aucun d'eux ne chercha à reprendre la conversation, Lucian guettait sa respiration, et elle faisait son possible pour contenir sa douleur, conservant ses forces pour survivre, en attendant le secours de ses compagnons.

Pourtant, plus le temps passait, et plus il se disait qu'elle pourrait bien avoir la force de les voir venir, car contrairement à ce qu'il avait imaginé, son état ne semblait pas devoir s'aggraver comme il l'avait craint initialement.

Chapitre 14

Même s'il ne dormait pas, Lucian avait fermé les yeux. Il les entendit donc bien avant de les sentir, mais son odorat était tellement saturé par l'odeur du sang ambiant qu'il n'était pas étonnant qu'il se montre moins performant que d'ordinaire.

Il n'était pas peureux, mais quand il réalisa qu'il y avait au moins une dizaine d'hommes, il commença à s'inquiéter, comprenant qu'il s'était peut-être mis inutilement en danger. Car s'il ne craignait pas une confrontation, il avait en mémoire la manière dont elle s'était défendue face au bao, et imagina sans mal, ce dont serait capable des hommes à la musculature forcément plus imposante que celle d'une femme.

— Vos amis arrivent ! fit-il à mi-voix.

— Enfin.

C'était moins qu'un murmure. Elle frémit, mais sembla vouloir rester lucide. Au cours de l'attente, elle avait perdu connaissance à plusieurs reprises, et il avait été étonné qu'elle en sorte chaque fois, alors que visiblement son corps était à la limite de la rupture.

La végétation s'agita et bientôt les hommes apparurent, le regard initialement attiré par le véhicule, ils ne les virent pas immédiatement.

Lucian ne s'était pas trompé, ils étaient impressionnants.

Le premier, qui semblait être le chef, se tourna et les aperçut, son visage se décomposa, et tout en se précipitant vers lui, il cria.

— Zora !

Il s'arrêta à un pas en découvrant le sang qui la couvrait, son regard croisa celui de Lucian, l'accusant de ce qu'il voyait, révélant aussi ses craintes de la voir morte.

Instinctivement, Lucian se mit à gronder, dévoilant ses crocs ; d'un signe de tête, il désigna le bao un peu plus loin. Le chef y porta un rapide regard avant de se pencher sur Zora. Lucian, incapable de s'en empêcher, sentit son grondement s'amplifier. Soudainement, il n'avait plus envie de se séparer de la jeune femme, voir ce mâle l'approcher lui donnait l'impression qu'on essayait de lui voler une chose qui lui appartenait. Et dans son monde, c'était proprement inadmissible.

Puissant dans ses maigres forces, elle leva sa main pour tapoter malhabilement la sienne, comme pour le rassurer.

— Princesse, murmura l'homme en effleurant à peine sa joue, comme s'il craignait de la blesser davantage.

Elle entrouvrit les yeux, les referma aussi vite pour inspirer profondément et pouvoir articuler.

— Promis... donner... chasseur...

Il la sentit frémir, crut qu'elle avait trop exigé de ses maigres forces, et qu'elle allait perdre connaissance, mais elle s'agrippa à ce qui l'entourait et resta consciente.

— Elle vous a promis son chasseur ? s'étonna l'homme en le regardant, les yeux écarquillés.

— Ce que femme veut, Dieu le veut, répéta-t-il en se souvenant des paroles qu'elle avait prononcées.

L'espace d'une seconde, il crut voir un sourire attendri se dessiner sur ses lèvres, mais Dari reporta le regard sur la jeune femme et son visage se durcit tandis que l'inquiétude reprenait ses droits.

— C'est uniquement son sang ?

Lucian acquiesça, puis précisa.

— Les griffes ont entaillé sa cuisse, ses côtes et une partie de son dos, mais la plupart provient de la morsure.

Du menton, il désigna sa main.

— L'artère est touchée, je doute qu'elle survive très longtemps.

— Princesse, tu penses tenir jusqu'au vaisseau ? s'inquiéta-t-il en s'adressant directement à la jeune femme.

Elle émit un vague grognement.

— La blessure est assez cicatrisée pour ne pas nécessiter une pression ?

Avant que Lucian ne puisse lui faire remarquer que l'agression datait de moins de trois heures, il l'entendit répondre.

— Je crois.

L'homme prit l'un des doigts de Lucian avec l'intention évidente de le soulever. Ce dernier résista, gronda méchamment, avant de réaliser qu'il n'avait plus lieu de la protéger et, que de toute façon, il lui faudrait bien la libérer à un moment où à un autre.

Lentement presque à regret, il souleva sa main. La peau semblait vouloir le suivre, le sang séché les liant l'un à l'autre. Pourtant, à sa grande surprise, la plaie ne cracha pas des flots de sang comme il l'avait craint, les bords irréguliers de la plaie semblaient avoir commencé à se ressouder.

— Ça devrait tenir, mais tu risques de souffrir pendant la course.

Elle marqua sa compréhension d'un mouvement infime de la tête. Aussitôt, l'homme s'empara de la femme, la bascula sans précaution particulière sur son épaule, et s'élança vers le taillis d'où ils étaient sortis peu avant ; le reste de la troupe lui emboîtant le pas, sans un regard de plus pour lui.

Ébahi de se retrouver seul si subitement, il resta de longues minutes, au même endroit, sans penser à bouger, se demandant comment quelqu'un, qui semblait pourtant si inquiet l'instant d'avant, pouvait se montrer si indélicat dans le transport d'une personne aussi grièvement blessée.

Même si sa blessure ne la tuait pas, il y avait fort à parier que le traitement qu'il était en train de lui imposer avec cette course, dans cette position inconfortable, l'achèverait.

Mais peut-être voulait-elle simplement mourir auprès des siens, songea-t-il.

Il gronda sourdement en sentant la douleur familière lui tordre le ventre. Morjane, elle, avait préféré fuir les siens pour trouver la mort.

Rejetant ce souvenir, il s'empressa de bondir sur ses pieds. Ressasser ses souvenirs ne servait à rien. Se fiant aux sons qu'il percevait, il se dirigea vers le ruisseau qu'il entendait couler, il ne comptait pas s'y attarder, mais il devait se débarrasser du sang de cette femme. Pour une raison qu'il ignorait, il le trouvait soudain suffocant.

En quelques minutes, il était parvenu à faire disparaître l'odeur étrange de son sang. Il revint sur ses pas, sourit en voyant le métal brillant du chasseur qu'il avait si facilement gagné, attrapa le bao, le souleva pour le hisser autour de son cou, et prit la direction du village, d'un pas vif.

Il avait de quoi être fier de lui. Il venait d'acquérir un véhicule entier, avait tué un bao, et se préparait à profiter d'une soirée de liesse à manger la chair la plus savoureuse de la planète. Sa journée était doublement bénie.

Les cris d'excitations le précédèrent. Des jeunes l'ayant repéré alors qu'il approchait du village ; ceux-ci s'amplifièrent quand l'un d'entre eux comprit ce qu'il ramenait, et quand Lucian parvint devant la case de son chef, Hoviv l'attendait devant la porte, bien campé sur ses pieds, les bras croisés sur sa poitrine, un sourire rayonnant aux lèvres.

Lucian fit basculer le bao au-dessus de sa tête, la laissant lourdement tomber à ses pieds.

— Une femelle, constata le chef soakyl avec une nuance admirative dans la voix. C'est toujours un plaisir de te retrouver, mais j'avoue que ton présent ajoute encore à la joie de te revoir.

Hoviv se pencha pour regarder l'empreinte laissée par ses crocs sur la bête, puis il fit un signe indiquant qu'on pouvait l'enlever. Dans une nuée de cris excités, deux femelles s'empressèrent de l'emporter, elles se chargeraient de la dépecer et de la préparer.

— Tu gardes la peau ? s'enquit Hoviv pour la forme.

— Je préférerais en obtenir une autre, déclina Lucian.

Le sourire d'Hoviv se figea, il ne s'était pas attendu à cette réponse. La peau que Lucian venait d'amener ne serait pas prête avant plusieurs jours, mais sa qualité, ainsi que sa rareté, aurait dû l'inciter à attendre. Il savait que son chef n'avait rien d'aussi beau à lui proposer en échange, et il s'attendait donc à voir Lucian exiger une compensation pour combler la différence de valeur. D'ailleurs, ce dernier l'exprima clairement.

— Je n'ai personne à t'offrir, annonça-t-il sèchement. Kiera est encore trop jeune, et les autres...

Lucian n'avait pas besoin de prêter attention aux murmures dans son dos, pour savoir que la majorité des hommes s'inquiétaient de le voir prendre une autre femme ; d'un geste, il se permit d'interrompre son chef.

— Je veux juste le plaisir d'un bain et celui de me régaler de ma proie avec vous.

— Alors, pourquoi ne pas attendre ta peau ? demanda Hoviv avec un rien de méfiance.

— Je ne m'attarderai pas assez pour pouvoir l'emporter avec moi, une autre me conviendra tout pareil.

Avec une discrétion toute relative, les mères récupéraient leurs filles, tandis que certains hommes se postaient devant leur femme, venue avec curiosité assister à son retour.

— Doraline n'a toujours pas enfanté ? questionna Lucian pour éviter de créer des problèmes.

Il vit le regard du chef se porter au-delà de lui, vers une personne située hors de son champ de vision. Lucian ne chercha pas à se retourner, pour découvrir à qui, celle qu'il venait de nommer, appartenait désormais.

— Si tu crois qu'elle te convient pour ton bain, concéda Hoviv, elle s'occupera de toi.

Ce dernier ne le montrait pas trop, mais il était soulagé de s'en sortir à si bon compte, il ne se fatigua même pas à lui demander de ne pas l'abîmer ; cette femelle n'avait quasiment aucune valeur, un passage entre les mains de Lucian n'y changerait pas grand-chose.

Celui-ci hocha la tête en signe d'acceptation. Il se détourna sans plus de cérémonie et, suivant l'agitation, se dirigea vers la case où les seaux d'eau s'acheminaient déjà, transportés par une bande de gamins excités.

Loin de s'irriter de leur bruit, il fut enchanté de constater que le clan se portait à merveille. Il n'y avait qu'à voir l'insouciance de la progéniture pour savoir qu'il ne manquait de rien, et qu'ils se sentaient en sécurité dans le village.

Le réceptacle ovoïde en bois situé au milieu de la case était déjà aux trois quarts plein, et les quelques enfants qui le suivaient ne tarderaient pas à finir de le remplir. Il retira son pagne, le laissa simplement tomber par terre, sachant que Doraline lui en fournirait un propre quand il sortirait de l'eau, et qu'elle se chargerait de nettoyer celui-ci.

La femelle entra au moment où il se glissait dans l'eau. Elle avait une certaine beauté, et cinq ans plus tôt, quand elle approchait de ses premières chaleurs, elle avait provoqué quelques bagarres avant d'être attribuée à un homme.

Malheureusement pour elle, pas plus son premier partenaire que les suivants n'étaient parvenus à l'engrosser, et l'évidence de sa stérilité l'avait impitoyablement dévalorisée, au point qu'aujourd'hui, elle devait probablement se retrouver à faire les plus sales besognes du village.

À l'instant où elle pénétra dans la case, les enfants disparurent, et une peau fut tendue devant la porte pour lui accorder un peu de calme et lui permettre de se détendre pleinement. Lucian perçut sa réticence à s'approcher de lui.

Il ne pouvait pas lui en vouloir, il savait exactement les bruits qui avaient couru – et qui couraient encore – sur son compte ; ils étaient effrayants et, ma foi, vrais pour la plupart.

— Approche, gronda-t-il, agacé de la voir si craintive.

Elle sursauta, mais s'avança, attrapant le linge et le savon posé à côté de la cuve. Il souleva son bras et le lui tendit. Elle le prit en tremblant et, lentement, fit couler le savon sur sa peau avant de le frotter avec le tissu. Tandis qu'elle s'activait, faisant disparaître la sueur et les dernières traces de sang, il l'observait avec attention, il fut soudain curieux de voir ses marques.

Sans se préoccuper de la terroriser plus qu'elle ne l'était déjà, il attrapa le col de sa robe et, d'un geste brusque, découvrit son épaule droite. Elle s'agrippa au rebord du bain pour ne pas tomber, ses jambes tremblant sous elle, son cri d'angoisse résonnant dans la case. Impassible, il détaillait sa peau, comptant au moins trois marques.

— À combien en es-tu ?

— Quatre, chevrotait-elle.

— Continue, ordonna-t-il en la relâchant.

Quatre, cela faisait presque un par an, mais il est vrai qu'une Soakyl ayant deux à trois chaleurs dans l'année, il n'était pas vraiment nécessaire d'attendre longtemps avant de savoir si elles étaient stériles.

Quatre signifiait également qu'aucun de ses partenaires n'avait fait de difficulté pour s'en séparer, et qu'elle avait servi de récompense pour les suivants, cela diminuait encore sa valeur ; son avenir n'était pas enviable, elle finirait sa vie, l'épaule marquée de bien plus de morsures, jusqu'à ce qu'elle n'en supporte pas une de plus, et qu'elle mette fin à ses jours.

Malheureusement pour elle, Lucian n'avait pas de compassion à lui offrir.

Elle s'attaqua à son pelage, celui qui couvrait sa tête, le haut de ses épaules et une grande portion de ses joues, grattant derrière ses oreilles, griffant doucement sa nuque et ses joues. Lucian ferma les yeux, il ronronna de plaisir en se laissant flotter, se détendant à ce contact.

Il bénéficiait d'un double privilège, une femelle ne fournissait ce genre d'attention qu'à son propriétaire, et ce dernier ne l'exigeait qu'assez rarement, sachant que leurs compagnes rechignaient à un contact si important. Lucian profitait donc des avantages d'une femelle sans devoir en supporter la charge.

— S'il te plaît, implora-t-elle tremblante, cruellement consciente de la satisfaction qu'il manifestait.

Elle n'avait pas besoin d'exprimer plus clairement sa prière, il savait très bien ce qu'elle redoutait en l'entendant exprimer son contentement : elle avait soudain peur qu'il ne réclame plus qu'un bain. Elle savait qu'avec le présent qu'il avait apporté au clan, Hoviv s'empresserait de la lui offrir s'il la réclamait, surtout si cela pouvait lui éviter d'avoir à sacrifier une femelle de valeur.

Il ne répondit pas, la laissant poursuivre sa toilette. Tout en envisageant cette idée, il se tourna de trois quarts pour lui permettre d'atteindre son dos.

S'il vivait hors du village depuis la mort de Morjane, c'était parce qu'il voulait éviter la tentation de désirer une autre femme. Même si Morjane avait résolu de se suicider, il se sentait responsable de cette décision extrême, et il ne souhaitait pas revivre un drame similaire.

Croyant sans doute qu'il ne répondait rien parce qu'il avait déjà pris sa décision, elle se mit à sangloter, ce qui eut le don de l'irriter, mais également de lui rappeler le courage de la femme qu'il avait rencontrée le matin même.

Pourtant mortellement blessée, Zora n'avait émis que quelques plaintes, et encore, la majorité d'entre elles avaient été émises au sortir de ses inconsciences, quand elle n'avait pas encore retrouvé la conscience de les taire.

Des images de son combat, de son corps couvert de sang, de sa main posée sur sa nuque ensanglantée, réveillèrent son désir. La vue de son sexe dressé arracha soudain un cri d'angoisse à Doraline, dont les sanglots redoublèrent.

Bon sang, pourquoi n'était-il pas comme les autres ? s'agaça-t-il. Pourquoi son désir se manifestait-il si souvent, et hors des périodes de chaleur ?

Cette anomalie l'avait toujours distingué des autres. Ça, et la taille hors-normes de ses attributs virils.

— Lave-moi, exigea-t-il en se remettant sur le dos.

Elle marqua un temps d'arrêt, surprise de sa demande, alors qu'elle n'avait pas cessé de s'occuper de lui malgré ses jérémiades. Elle croisa alors son regard, et comprit ce qu'il lui demandait. Elle hoqueta, choquée qu'il se permette de lui demander une chose aussi avilissante.

À sa réaction, il vit qu'elle allait refuser, et à la lueur de colère qui traversa son regard, il comprit qu'elle se plaindrait de cette exigence indue à Hoviv.

Avant qu'elle n'ait retrouvé sa langue, il saisissait sa main l'approchant sans douceur de son sexe dressé.

— Je croyais que tu voulais éviter de devenir ma compagne pour l'année à venir. Aurais-je mal compris ?

Sa voix était tranchante, à la limite de l'insulte. Dans son regard, il lut la terreur, mais il continua à la fixer sans compassion. Certes, ce qu'il lui demandait était proprement infâme, mais elle pouvait juger de ce qu'elle risquait de subir lors de ses prochaines chaleurs, si elle lui refusait sa demande.

Il la vit se mordre la joue pour contenir son dégoût, mais il sentit enfin sa main sur lui ; l'enveloppant de la sienne, il lui imprima un mouvement de va-et-vient des plus agréables pour lui.

Il ferma les yeux, s'enivrant de ce plaisir, regrettant de ne pouvoir planter ses crocs dans le cou de la femelle, tout en réalisant qu'il avait encore l'odeur de celui de Zora sur sa langue. Il l'incita à accélérer, retenant le cri de satisfaction lorsqu'il jouit pour ne pas trahir ce qu'ils étaient en train de faire à d'éventuelles oreilles indiscrettes.

Il relâcha sa main, et elle s'empressa de la retirer de l'eau, comme si elle avait été souillée par un liquide dangereux.

Maintenant qu'il s'était soulagé, il se sentait honteux d'avoir pu lui imposer une telle ignominie, mais sa présence féminine, même contrainte, avait augmenté son plaisir, et ce, malgré l'absence du goût de son sang sur sa langue.

Contrairement à ce que les gens pensaient, il n'était pas sans honneur, et bien qu'il ne l'ait pas formellement promis, il ne réclamerait pas l'attribution de Doraline comme nouvelle compagne. Pas cette année, en tout cas.

— Je n'ai plus besoin de tes services, je finirai seul.

Alarmée, elle lui jeta un regard terrorisé.

— Dis-leur que je souhaite me délasser et me reposer longuement dans mon bain, et que je préfère la solitude pour cela.

Rassurée d'avoir une raison de le laisser, sans qu'Hoviv mette en cause ses capacités à exécuter une tâche aussi simple, elle s'empressa de sortir.

Le silence s'abattit dans la case.

Au moins n'avait-il plus à supporter ses gémissements et ses larmes.

Une fois encore, il maudit les dieux qui le maintenaient sexuellement actif à tout moment de l'année, sans respect des saisons et des menstrues des femelles.

Les autres hommes ignoraient le calvaire qu'il vivait, à devoir régulièrement se vider de cette semence trop prolifique, l'obligeant à des gestes honteux pour pouvoir trouver un minimum de sérénité.

Aucun n'avait à subir ce besoin dévorant, qui semblait se manifester de plus en plus fréquemment, celui de devoir satisfaire à ce plaisir puissant de la jouissance ; eux se contentaient d'attendre les chaleurs de leur femelle pour voir leur corps s'exprimer ainsi, et l'acte ne les rendait pas plus affamés comme c'était le cas pour lui, il les apaisait durablement.

Morjane avait raison, soupira-t-il, il était un monstre, une anomalie sadique et vicieuse, et son appétit insatiable allié à un sexe surdimensionné, l'avait incité à préférer mourir plutôt que de le subir une fois de plus.

Malgré ses sombres pensées, quand il sortit enfin de la case, il se sentait paisible. Cela lui arrivait rarement, même dans sa solitude, aussi apprécia-t-il cette sensation.

Il rejoignit l'espace dégagé devant la case du chef. Ce soir, elle était spécialement aménagée pour la fête. Hoviv trônait déjà à la place d'honneur. Lucian le rejoignit et s'assit à ses côtés comme un égal, privilège accordé pour une soirée à un tueur de bao.

Les morceaux les plus savoureux étaient ceux qui demandaient le plus de préparation, mais pour patienter, on lui proposa la traditionnelle brochette de cœur et de foie, qu'il partagea avec son chef, affirmant ainsi son allégeance et son respect envers lui.

Les parties les moins nobles composaient un ragoût qui, additionné d'une racine noire, serait distribué à chacun des membres du clan, du plus vieux au plus jeune, les autres parties étant réservées aux hommes méritants, ou aux femelles enceintes s'il y en avait.

— Une offrande pour quelqu'un ? lui demanda Hoviv avant d'effectuer la répartition.

Tuer un bao était un exercice dangereux et peu d'hommes s'y risquaient, aussi le chasseur qui ramenait une telle proie dans son village était célébré. Il possédait un droit de regard sur chaque morceau de viande et pouvait récompenser – ou priver – n'importe quel membre du clan, sans que le chef ne puisse s'y opposer.

Si traditionnellement le chasseur cédait la répartition au chef, l'habitude voulait qu'il sélectionne ouvertement une ou deux personnes qu'il voulait voir profiter du privilège de manger un mets rare.

— Doraline et son compagnon. Je te remercie d'avoir accepté de me prêter ta compagne, fit-il en s'adressant directement à l'homme assis à côté d'elle.

Tandis qu'Hoviv poursuivait le partage, il nota le plaisir évident de l'actuel propriétaire de Doraline, imaginant sans peine qu'il n'avait pas espéré obtenir un tel privilège en laissant sa compagne s'occuper de lui. Il évita cependant de croiser le regard de la jeune femme, se doutant qu'elle n'était pas heureuse de ce qu'il lui avait imposé, et qu'elle considérerait sans doute son geste, comme une juste récompense largement méritée.

Bien que le repas ne soit pas silencieux, il se déroulait dans une ambiance plus calme que l'exubérance naturelle des fêtes soakyls, chacun profitant des délices de bouche, avant de songer à bavarder. Cependant, une fois les assiettes vides, les cruches de liqueur firent leur apparition, venant conclure un festin divin, et libérant la joie apportée par cette fête improvisée.

Lucian avait appris très jeune que ces boissons ne lui valaient rien de bon, révélant des désirs qu'il avait déjà du mal à contrôler en temps normal. Comme souvent, il se contenta donc de passer la cruche à son voisin sans en réserver une part pour lui. Le brouhaha s'amplifia et quelques jeunes se donnèrent en spectacle, improvisant une compétition de lutte.

Hoviv profita de ces instants bruyants, sachant que les autres s'intéressaient de près aux simulacres de combat des enfants, pour s'entretenir en aparté avec lui.

— Tu sembles avoir apprécié ton bain, fit-il remarquer avec une innocence feinte qui ne trompait aucun d'eux.

— Après autant de temps dans la forêt, qui ne l'aurait pas été, répondit-il tranquillement.

— Jibril a été touché par ta reconnaissance, je doute qu'il refuse de te la céder si tu montrais l'envie de t'approprier Doraline, il s'en lasse déjà de toute façon.

Lucian rit à ce mensonge, il savait que l'homme préférerait sans doute garder une femelle, même stérile, plutôt que de passer seul les prochaines chaleurs.

— Dis plutôt que tu crains de me voir en réclamer une autre.

Le visage d'Hoviv se fit plus grave.

— Il est temps que tu reprennes une vie normale, si tu devais entretenir Doraline, nous te verrions davantage.

— Je ne reprendrai pas de compagne, Hoviv, je te l'ai déjà dit, s'assombrit Lucian.

— Je serais prêt à te réserver Kiera s'il le fallait, avoua-t-il sérieusement. Pour que tu restes dans mon clan.

Lucian quitta les petits combattants des yeux pour lui faire face.

— Qu'est-ce qui te fait croire que je voudrais changer de village ?

— Tu reviens de moins en moins souvent, et je sais que beaucoup me jalouent de t'avoir comme champion. Certains seraient prêts à offrir beaucoup pour que tu les rejoignes.

— C'est ici que j'ai ramené le bao, non ? ! s'indigna Lucian. Je ne changerai pas mon allégeance pour une femme.

— Tant mieux, fit Hoviv, soulagé. Cela dit, des informations inquiétantes circulent. Il semble que nous soyons de nouveau surveillés. Cependant, cette fois il se pourrait que les curieux ne se contentent pas de perdre un peu de matériel, et qu'ils prennent contact avec nous.

— Qu'est-ce qui te fait penser ça ? questionna Lucian, tendu.

Il avait rapidement reporté son regard sur les jeunes, espérant qu'Hoviv ne verrait pas sa brusque inquiétude à l'idée qu'il puisse avoir la moindre idée de ce qu'il avait vécu ce matin.

— Ils s'attardent anormalement. Leurs observations durent plus longtemps que les autres fois. Jusqu'à présent, les anciens visiteurs se contentaient de perdre deux ou trois engins, avant de réaliser qu'il n'y avait aucun intérêt à se préoccuper de nous, mais ceux-ci, semblent plus prudents, et plus patients, cela devient véritablement inquiétant.

— Ils ne nous veulent peut-être aucun mal, avança Lucian de plus en plus mal à l'aise.

— Peut-être, mais dans le cas contraire, je préférerais avoir l'assurance que tu seras à nos côtés, si jamais il nous fallait combattre pour défendre le village.

— Je ne changerai pas de clan, réaffirma Lucian avec sincérité. Si je reste, ce n'est pas pour ce que tu pourrais m'offrir, mais pour ce que tu m'autorises. Aucun autre chef ne supporterait de me voir disparaître pendant des mois, sans avoir la moindre idée de ce que je fais.

— Tu as toujours répondu à mes appels et tu as gagné tous tes combats, je n'en demande pas beaucoup plus, avoua Hoviv avec franchise.

— Et je continuerai, tu peux y compter. J'y répondrai tant que je serai en état de le faire, certifia Lucian son regard appuyant ses dires.

— Merci, Lucian.

— Laisse Doraline à Jibril, et trouve un homme jeune à Kiera, je n'ai besoin d'aucune des deux. Même si lors de mon prochain passage, j'apprécierais le plaisir d'un bain en bonne compagnie, je ne m'encombrerai pas d'une femme pour si peu, je me suis trop habitué à la solitude.

— Reste au moins quelques jours, les plus jeunes aiment voir le champion.

Lucian secoua la tête.

— Sans le bao, je ne serais pas revenu si tôt, je repartirai demain, peut-être même cette nuit.

Ils restèrent silencieux un long moment.

— Au moins, cette performance leur rappelle que tu m'es loyal, et que tu es toujours aussi fort. En tout cas assez pour réussir ce genre d'exploit, soupira finalement Hoviv.

— Les femelles ont peur de moi, et les hommes s'inquiètent que tu puisses leur retirer les leurs pour me les offrir. Je doute que ma présence leur fasse autant plaisir que tu le crois. Seuls les plus jeunes sont heureux de me voir, mais uniquement parce qu'ils n'ont pas encore conscience de la menace que je représente.

— Tu n'es pas responsable de la mort de Morjane, affirma Hoviv avec conviction.

— Tu es bien le seul à le croire, ricana Lucian sombrement.

— Elle était fragile, elle aurait sans doute commis la même folie avec un autre. J'aurais dû t'offrir une femelle plus résistante.

Sans le vouloir, il venait implicitement de reconnaître que c'était sa constitution imposante, qui avait poussé la jeune femme à se tuer. Lucian ne releva pas, il appréciait son chef et n'entendait pas le mettre mal à l'aise en relevant la contradiction.

— Rassure-les sur mes intentions, je ne compte pas reprendre de femme. Et n'oublie pas que je te reste fidèle, si les étrangers venaient à essayer de nous envahir, je serais à tes côtés pour défendre les biens du clan.

Hoviv s'autorisa un geste particulièrement parlant, il posa sa main sur l'épaule du jeune homme, et ce dernier ne chercha pas à s'y soustraire.

— Je crois que c'est la première fois qu'un chef peut se prévaloir de l'amitié de son champion, s'esclaffa-t-il. Je suis vraiment heureux de ta confiance et je veux que tu saches qu'elle est réciproque.

Hoviv l'avait choisi comme champion parce qu'il était le plus fort, mais également, Lucian ne l'ignorait pas, parce qu'il était une menace pour lui. En acceptant ce poste, Lucian se retrouvait dans l'impossibilité d'affronter son chef pour prendre la tête de la meute, il n'en avait tout simplement plus le droit, et ne pouvait donc plus le destituer de son autorité pour prendre sa place.

En outre, chaque homme qui voudrait détrôner Hoviv devait avant tout battre son champion dans un combat à mort. Les champions se trouvaient donc très motivés à gagner, même si, au fil du temps, il en venait souvent à haïr leur position, ainsi que l'homme qui les y avait amenés.

Si les jeunes prêtaient facilement allégeance, les champions comprenaient avec le temps qu'il aurait mieux valu rester libres pour pouvoir détrôner leur chef et prendre leur place. Cela n'avait pourtant jamais tenté Lucian. Il avait donc porté sa charge de champion sans aucune des rancunes habituelles, se satisfaisant de son statut, sans souffrir des contraintes imposées.

Pour montrer qu'il ne reniait pas sa confiance et qu'il lui en vouait une identique, Lucian posa une main sur celle qui couvrait son épaule, et ce geste lui fit penser à Zora, à la confiance qu'elle avait manifestée à son égard.

Gêné de penser à elle, alors qu'il avait caché son existence à son chef, et que cet homme lui parlait d'amitié, il laissa sa main retomber lentement.

Inconscient de son trouble, Hoviv récupéra la sienne pour attraper une cruche et s'y abreuver, puis il se leva pour se mêler à ses gens et féliciter les jeunes de leurs efforts lors des combats.

Même au milieu de son clan, Lucian se sentait soudain seul. Le bruit et les rires l'agressaient au lieu de le reconforter. Il avait soudain hâte de retrouver sa tranquillité. Il se leva, salua son chef d'un signe de tête quand celui-ci l'interrogea d'un regard et, sans un mot, disparut dans les ombres entre les arbres, retournant se cacher dans la végétation loin des autres.

Chapitre 15

Si Lucian avait passé la fin de la nuit dans son abri, il avait regroupé toutes ses affaires dès les premières heures du matin, et s'était empressé de rejoindre le véhicule étranger, impatient de savoir si personne n'était venu le lui reprendre pendant son absence.

Le plaisir de le découvrir, là où il l'avait laissé, se teintait d'une sorte d'amertume à l'idée que celle qui lui en avait fait cadeau ne s'était probablement pas réveillée ce matin.

Bien qu'impatient de décortiquer l'engin, il s'obligea d'abord à aménager un endroit où dormir, sachant qu'une fois qu'il se serait attaqué à l'appareil, il serait incapable de trouver le temps de faire autre chose.

La matinée passa à toute allure, et quand il se posa pour grignoter un morceau, il se félicita d'avoir emporté des victuailles en quittant le village, ce qui permettrait de se consacrer entièrement à son nouveau jouet.

Avec une sorte de déférence, il fit le tour de l'engin, découvrant à l'arrière, le panneau relevé et la boîte à outils.

— Ce que femme veut, dieu le veut, murmura-t-il pour lui-même en souriant.

Il était encore étonné d'avoir pu obtenir si facilement l'engin.

Les hommes qui étaient venus la récupérer n'avaient nullement cherché à discuter sa parole, ils s'étaient simplement pliés à sa volonté, comme si elle avait autant de droits qu'eux pour prendre cette décision.

« Elle vous a promis son chasseur ? » Le souvenir de cette question résonna dans sa tête. Au-delà de l'importance de la récompense, l'étranger avait paru surpris qu'elle lui propose ce chasseur en particulier.

Le sien, songea-t-il avec un étrange serrement au cœur. L'homme semblait sous-entendre que cet appareil appartenait à la jeune femme, ce qui n'avait aucun sens, personne ne pouvait accorder un tel trésor à une femelle.

Lui avait-il abandonné en se disant que, de toute façon, elle n'aurait plus jamais l'occasion de l'utiliser ?

Il s'avança jusqu'au cockpit, heureux qu'aucune averse n'ait mouillé le siège pendant la nuit, alors que la verrière était restée ouverte. Il prit le casque qu'elle y avait laissé et le huma, s'emplissant les narines d'un parfum qu'il n'avait pas eu l'occasion de sentir sur elle – l'odeur de son sang l'ayant privé de cette fragrance plus délicate.

Il grimaça en constatant qu'il la trouvait particulièrement agréable. Il s'y était attendu, mais il n'avait pas cru que son corps réagirait aussi spontanément à son odeur.

Ce n'était donc pas son sang qui l'avait excité lorsqu'il se gorgeait de celui du bao, songea-t-il, c'était autre chose. Instantanément, il pensa à son visage.

Ses yeux, il y avait quelque chose dans son regard qui le hantait.

Les étrangers qui l'avaient rejointe avaient tous le regard clair ; bleu, lui semblait-il, mais elle... Ils n'étaient pas aussi sombres que ceux des Soakyls, mais pas non plus clairs comme ceux de son peuple, et ils étaient... vivants.

C'était l'adjectif qui les définissaient le mieux, il revoyait leur pupille sombre, leur iris marron, veiné de vert, dont la nuance, variait d'intensité et de tonalité, et qui les rendait si étonnants.

Il reposa le casque à sa place, repoussa les images qui s'imposaient à lui contre sa volonté. Il retourna voir la trappe, certain que la mécanique accaparerait suffisamment son esprit pour qu'il n'y pense plus.

Au cours de l'après-midi, il navigua du cockpit aux moteurs, essayant de découvrir l'utilité des différentes pièces, montant et démontant alternativement chaque partie pour se familiariser avec elles, et établir des correspondances entre les instruments et les éléments qu'ils faisaient réagir.

Bien que leur technologie soit rudimentaire, les Soakyls étaient naturellement à l'aise avec celles qu'ils découvraient. Ils n'avaient pas les techniques pour extraire et confectionner les pièces nécessaires à la fabrication de ce genre d'engin, mais quand ils en découvraient un, ils parvenaient instinctivement à en tirer le maximum.

Leur mémoire visuelle, et une capacité innée d'adaptation, leur avaient permis de récupérer et d'utiliser les diverses sondes et véhicules que les peuples nomades – ou les voyageurs curieux – avaient abandonnés sur leur planète, de façon souvent involontaire, il fallait bien l'avouer.

Les Soakyls avaient ainsi, au fil des découvertes, relié les différents clans de la planète à un réseau de communication standardisé, leur offrant la possibilité de communiquer lorsque des événements inquiétants se déroulaient. Le plus souvent, il était utilisé pour informer d'une épidémie ou pour prévenir les clans voisins de l'exclusion d'un de ses membres, quand une faute grave nécessitait une punition exemplaire.

Dans les deux cas, les clans prenaient leurs précautions, évitant les villages infectés, et refusant accueil et aide aux criminels.

Le système leur permettait également de s'informer des différentes prises de contact étrangères. Les clans avaient beau être autonomes – et le plus souvent indépendants les uns des autres – les divers débris qu'ils avaient accumulés au fil des ans leur prouvaient l'intérêt de faire front ensemble, si des peuples technologiquement plus performants, finissaient par montrer plus qu'un intérêt curieux pour leur planète.

Tandis qu'il travaillait sur l'appareil, Lucian avait été surpris de trouver l'odeur de la jeune femme un peu partout sur la machine. Ce n'était pas toujours des fragrances récentes, mais Zora avait laissé son empreinte sur chacune des pièces qu'il avait démontées, et principalement sur celles du moteur.

Leurs propres femelles ne prêtaient aucune attention à ces objets étrangers, ils n'avaient pour elles que peu d'intérêt, mais Lucian devait reconnaître qu'il n'avait jamais vu non plus, aucune d'entre elles, combattre sauvagement, comme il avait vu Zora le faire.

Il avait certes, assisté à quelques chamailleries féminines, mais il ne pouvait comparer ces altercations insignifiantes avec ce qu'il avait vu lors de l'affrontement entre Zora et le bao.

À ses déplacements, à ses réflexes, il avait su qu'elle était une combattante ; elle ne s'était laissée impressionner ni par la force de la bête ni par la douleur de ses blessures, elle avait fait front avec un sang-froid et une détermination qui ne correspondait pas à ce qu'il attendait d'une femelle, et cela l'avait totalement subjugué.

Même si l'idée était un peu étrange pour lui, il en venait à se demander si elle pouvait être aussi à l'aise à manipuler ces composants électroniques, que lors d'un corps à corps, s'interrogeant pour savoir si elle y prenait le même plaisir que lui.

Son instinct lui soufflait qu'il ne se trompait pas à son sujet, et son cœur se serrait à l'idée qu'il n'avait pas eu l'occasion de la connaître mieux. Il était désormais trop tard pour réparer cette erreur : elle devait être morte depuis longtemps.

Il ne savait s'il devait ses réactions à la proximité du chasseur, ou à celle du sang qu'elle avait répandu sur le sol alentour, mais elle continua à le hanter de jour comme de nuit, mille questions sans réponse s'accumulant, au fil du temps et du cheminement de sa pensée, sans qu'il parvienne à repousser son souvenir et à, enfin, réussir à l'oublier.

Parfois, quand il s'apercevait qu'il s'était involontairement immobilisé en pensant à elle, il grondait et se disait qu'il devait être sous le coup d'une malédiction quelconque. Il avait passé les deux dernières années, obsédé par la mort de Morjane et, à présent, c'était une autre morte qui hantait ses journées.

Une mort qu'il aurait pu éviter, s'il l'avait aidée au lieu de se contenter d'admirer la beauté de son combat mortel.

Cinq jours plus tard, il avait tellement manipulé les diverses pièces des moteurs, qu'il aurait pu en remonter certaines portions, les yeux fermés.

La veille, il était retourné au village. Il avait fait semblant de s'inquiéter des dernières rumeurs sur les étrangers, mais avait surtout profité de son passage, pour faire un tour dans la réserve d'objets du clan – ainsi que dans le garde-manger – avant de revenir promptement au chasseur.

Il était parvenu à améliorer les capacités de certains composants, à réparer les quelques éléments endommagés, et, après plusieurs essais, avait réussi à faire fonctionner les deux moteurs. Malheureusement, jamais en même temps.

Il comprenait suffisamment la mécanique pour avoir pu inverser la panne, la reproduire sur l'autre moteur, découvrant ainsi l'élément responsable de l'avarie, mais il n'avait pas les composants nécessaires pour pouvoir le réparer, et aucun similaire, susceptible de le remplacer, parmi les possessions de son clan.

Pourtant, il n'abandonnait pas encore l'idée de parvenir à le faire voler ; il envisageait à présent de réduire la puissance générale, afin de pouvoir dériver l'énergie manquante pour faire fonctionner le second moteur.

Bien qu'accaparé par son idée, il perçut un bruit insolite ; sans s'interrompre, il se contenta de prendre une profonde inspiration, humant les abords pour déterminer si un danger proche le menaçait. Comme un peu trop souvent à son goût, il ne sentit que l'odeur métallique du chasseur et celle, désormais familière et troublante, de Zora, aucun animal inoffensif ou agressif ne se trouvait dans les parages.

Il ferma les yeux une seconde pour repousser les images qui s'imposaient à lui, puis s'évertuant à ne pas se laisser distraire, entreprit de retirer le troisième coupleur, pour atteindre le catalyseur qui se trouvait derrière.

— Besoin d'aide ?

Lucian fit un bond, se cogna violemment contre le bord de la trappe, laissant du même coup échapper le coupleur, et se tourna vers la personne qui venait de s'exprimer.

Il n'aurait pu reconnaître la voix, il ne l'avait jamais entendue aussi clairement, mais son allure, son odeur...

Il attrapa machinalement le chiffon qu'il gardait à proximité et s'essuya les mains. Il ne voulait pas avoir les mains glissantes s'il devait combattre.

Il détailla attentivement, sans honte, la silhouette qui lui faisait face, se demandant s'il s'agissait d'une hallucination, ou d'un être de chair et de sang.

— À tout hasard, j'ai amené un catalyseur. Je ne peux pas prétendre avoir eu le temps de vérifier qu'il était bien la source de la panne, mais je reste persuadée que c'est l'un d'eux qui m'a lâchée.

Elle lui tendit un objet auquel il jeta à peine un coup d'œil, il allongea le bras pour l'attraper, le prenant pour le poser aussitôt derrière lui, le regard toujours fixé sur elle. Il avait beau être perturbé par cette présence surprenante, il ne l'était pas assez pour ne pas songer à récupérer un objet potentiellement utile.

— Qui êtes-vous ? se décida-t-il à demander.

— Zora, répondit-elle en laissant échapper un petit rire.

— Elle est morte, répliqua-t-il, refusant de se laisser distraire par le son mélodieux de son rire.

— J'avoue que je n'en suis pas passée loin, mais j'ai survécu.

Elle paraissait amusée par son refus de la croire. La détaillant ostensiblement, il s'arrêta sur son ventre dénudé, sur son cou et sur ses épaules, il déclara.

— Je ne vois aucune cicatrice.

— Une bonne constitution et les effets du vakt, répliqua-t-elle en grimaçant un peu, sans qu'il puisse déterminer lequel des deux provoquait sa réaction.

— Je ne vous crois pas. Personne ne peut survivre à ce que j'ai vu, sans garder au moins une trace.

— J'en ai gardé une.

D'un geste fluide, elle se débarrassa de sa brassière, dévoilant une poitrine ronde et haute. Instantanément, le sang de Lucian s'embrasa et son sexe se raidit. Alors qu'il inspirait profondément pour chercher à conserver le contrôle de son corps, il perçut son parfum avec une acuité plus intense, captant le désir qui émanait de son corps.

— Plus haut le regard, le taquina-t-elle, la marque est sur l'épaule. Tu m'avais prévenue, la chair était trop déchiquetée pour permettre une cicatrisation totale.

Il frémit, s'obligea à respirer par la bouche, mais l'odeur était en lui, et qu'il regarde les mamelons dressés dans une invite silencieuse, ou son regard brillant aux ombres envoûtantes, il ne pouvait ignorer son désir.

— Pourquoi être revenue ? parvint-il à demander. Tu avais dit que le chasseur serait à moi.

— Il l'est, confirma-t-elle. Je voulais prendre ton souffle.

Il n'avait aucun contrôle sur le désir qu'elle diffusait, il contenait d'ailleurs le sien à grand-peine, mais il ne laisserait aucun des deux le priver de sa vie. Il changea ses appuis, libéra ses mains en abandonnant le chiffon, prêt à subir une attaque.

— Je reconnais que tu as su te défendre contre le bao, mais je suis autrement plus coriace, et je te rappelle qu'au final, c'est moi qui l'ai mis à mort.

Ses sourcils se soulevèrent et, un court instant, elle resta à le regarder avec stupeur, la bouche légèrement entrouverte. Puis, elle sembla comprendre ce qu'il venait de dire, et aussitôt son attitude changea du tout au tout, un sourire revint sur ses lèvres.

— Je ne compte pas essayer de te tuer, clarifia-t-elle, je veux juste pouvoir goûter ton haleine.

Il se détendit, quittant sa pose défensive sans pour autant cesser de la surveiller.

— Pour quoi faire ? questionna-t-il, curieux et encore un peu suspicieux.

— La même chose que tu sembles faire avec ton nez depuis tout à l'heure, analyser tes sentiments à mon égard, apprendre à te connaître un peu mieux.

Ses sentiments à son égard. Il doutait qu'elle apprécie de découvrir à quel point il se contenait de lui sauter dessus.

— Il vaut mieux que tu gardes tes distances, je pourrais me montrer...

Agressif ? Violent ? Brutal ? Que devait-il lui dire pour qu'elle s'éloigne.

— Puissant, proposa-t-elle en fixant son entrejambe.

— J'ai du mal à contrôler mes instincts, et je doute que tu apprécies ce que je pourrais t'imposer, répliqua-t-il en serrant les dents.

— Je crois au contraire que cela me plairait. Énormément, ajouta-t-elle avec ce qu'il crut être de la malice.

Une nouvelle fois son regard s'égara sur son sexe. Personne n'avait jamais osé plaisanter à ce sujet avec lui, et certainement pas les femmes pour qui il représentait une menace. Elles le craignaient bien trop pour ça.

Pensant lui faire peur, il dénoua son pagne, le laissant tomber à ses pieds.

— Tu en es sûre ? fit-il, provocant.

— Offre-moi ton souffle, et je suis à toi, répondit-elle sans hésitation.

Sa voix était plus sourde et, bien malgré lui, il percevait les émanations de son désir, plus ensorcelantes de minute en minute.

— Je mords pendant l'acte, s'empressa-t-il de préciser en la voyant porter sa main à son pantalon, dans le but évident de s'en débarrasser.

Il croisa son regard, y lut enfin une lueur d'inquiétude, mais elle se contenta de demander.

— Beaucoup ?

— Une fois, répondit-il en laissant son regard glisser sur la cicatrice à peine visible. À peu près au même endroit.

Il haletait presque à l'idée de pouvoir planter ses crocs dans sa chair blanche, son désir frôlant l'insoutenable. Il vit ses épaules se soulever avec un certain fatalisme.

— Je veux ton souffle avant, avertit-elle.

Sa main s'ouvrit et le pantalon tomba à ses pieds, elle l'enjamba pour le rejoindre, sans la moindre honte ni la moindre pudeur. Lucian la trouva magnifique dans sa nudité décomplexée.

Pourtant, il ne fit pas le moindre geste vers elle, il était, pour ainsi dire, tétanisé par son assurance. Elle glissa sa main sur sa nuque pour l'obliger à se pencher vers elle.

— C'est doux, fit-elle, un peu surprise en caressant sa nuque.

Il gronda de plaisir à ce simple geste, se demandant comment il allait pouvoir contenir son désir, mais se laissa malgré tout guider vers sa bouche.

— Souffle ton haleine dans ma bouche, murmura-t-elle à quelques centimètres de ses lèvres.

Il obéit, mais elle posa tout de même sa bouche sur la sienne, et il la sentit frémir sous l'air saccadé qu'il lui proposait, luttant autant qu'il le pouvait, contre l'envie qui l'incitait à vouloir l'attirer contre lui. Elle accentua la pression sur sa nuque et haletante, souffla sa propre haleine en lui.

Il ne savait ce qu'il était censé ressentir, mais l'odeur que charriait son haleine se diffusa en lui, remontant jusqu'à son nez, et il fut soudain enveloppé dans une chape de désir comme il n'en avait encore jamais connu, plus puissante et plus terrifiante encore que celles qu'il parvenait si difficilement à discipliner habituellement.

Alors qu'il réalisait qu'il ne pouvait pas résister à cet appel, il sentit sa langue sur ses lèvres, puis presque aussitôt dans sa bouche. Il referma ses bras sur elle, plaquant une main dans ses cheveux pour la retenir.

Jamais il n'avait partagé une chose aussi étrange que ce souffle, mais il en voulait plus, appréciant la saveur et l'odeur qu'il découvrait sur sa langue, qui imprégnait son palais d'un délice plus fin encore que la saveur du morceau le plus précieux d'un bao.

Il ne savait pas si elle le faisait exprès, mais sa langue caressait ses canines si sensibles et, bientôt, il fut incapable de se contenir. Abandonnant sa bouche, il plongea dans son cou pour y planter ses crocs, sentant la veine palpiter sur sa lèvre supérieure, alors que ses canines perforaient la chair.

Elle cria en le sentant percer sa peau, mais elle continua à s'accrocher à lui, ne cherchant nullement à se débattre pour le fuir. Dégageant ses crocs pour laisser le sang s'écouler, il lécha avidement ce nectar, sa langue caressant les deux perforations comme pour les inciter à en fournir plus.

Il crut devenir fou. Il y avait bien une vague sensation de douleur dans son sang, mais ce qui dominait en elle, ce n'était pas un sentiment de peur comme il s'y était attendu, pas non plus l'envie de le fuir, mais au contraire un désir, presque aussi puissant et exigeant que le sien, de répondre à ce besoin incontrôlable de s'accoupler.

Il perdit absolument toute emprise sur ses actes et, tout en aspirant goulûment son sang, il bascula avec elle sur le sol, retenant à peine son corps pour lui éviter la douleur de la chute, avant de peser sur elle.

Tout en léchant compulsivement sa gorge, il attrapa son membre gonflé, cherchant à l'introduire en elle, un peu surpris de la découvrir aussi humide.

Dans un râle sourd, il s'enfonça rudement en elle. Zora cria son nom, mais son cri n'avait rien de douloureux, c'était un cri de plaisir. Il revint à sa gorge, aspirant son sang, y découvrant un besoin similaire au sien, incapable de résister, il donna un coup de reins pour s'enfoncer davantage en elle, la sentant venir au-devant de lui avec surprise.

Un peu hébété, il s'immobilisa, se demandant comment il pouvait vouloir imposer ça à cette inconnue.

— Lucian, encore, supplia-t-elle, viens.

Et comme pour l'y inciter, elle l'attira vers sa bouche, l'emplissant de son souffle et de sa langue, alors que son bassin montait vers lui dans une invite irrésistible. S'agrippant à elle, il plongea de nouveau en elle, surpris de la sentir l'accueillir sans douleur. Enhardi, il chercha alors à s'imposer plus profondément.

Elle cria de plaisir, cambrant les reins, avant de nouer ses jambes dans son dos, pour lui permettre de s'enfoncer plus commodément en elle.

Il aurait voulu pouvoir réfléchir, se demander s'il ne lui faisait pas mal, mais son désir semblait avoir pris les rênes, et il la martelait comme il n'aurait jamais cru pouvoir le faire avec une femme, sans craindre par sa puissance, la déchirer sévèrement ; sans vouloir précipiter sa jouissance pour la soulager au plus vite de ses assauts.

Il haletait, voulait encore se gorger de son sang, mais quand sa langue rechercha les perforations, il ne sentit plus rien. Il s'écarta à peine, les yeux rivés sur une peau étonnamment lisse, la trace invisible de sa morsure le pétrifiant.

— Lucian, haleta-t-elle. S'il te plaît.

— Ta peau, fit-il.

Elle fit courir ses mains sur son dos, l'attira à elle avec avidité, tout en embrassant son torse et, le souffle court, entrecoupé de baisers, elle le rassura.

— Je cicatrise vite.

— Je veux ton sang, gronda-t-il.

— Mords-moi autant que tu veux, mais ne me laisse pas comme ça, supplia-t-elle.

Comment aurait-il pu résister à une telle demande ? Elle correspondait exactement à ce qu'il voulait.

Il plongea ses crocs dans son cou, les sentant déchirer la peau, s'enfoncer profondément en elle, aussi profondément que son sexe s'introduisait en elle. Il n'avait plus aucune retenue, ni pour l'un ni pour l'autre, comme s'il réalisait qu'il ne pouvait pas lui faire le moindre mal, et qu'il lui appartenait d'en faire tout ce qu'il désirait.

Ses oreilles résonnaient de ses cris de plaisir, son corps entier vibrait sous lui. Il était au paradis, mais elle l'encourageait encore par ses caresses, l'exhortait à continuer à prendre plus qu'il n'avait déjà, à revenir encore et encore, aussi féroce qu'il le voulait, pour peu qu'il lui en donne toujours plus et plus vite.

Il ne pouvait plus se contenir, il accélérât pour atteindre la jouissance, quand il se retrouva soudain prisonnier de la jeune femme : ses jambes, ses bras, et même son sexe se refermèrent sur lui, l'immobilisant dans une vibration intense et incontrôlée, tandis qu'elle criait de plaisir. Il sentit les vagues de sa jouissance se refermer sur son membre, surpris de la découvrir capable d'un orgasme.

Étonné de cette curiosité, il plongea ses crocs pour en goûter la saveur, provoquant une seconde vague de plaisir dont ses sens aiguisés profitèrent, sa saveur exceptionnelle se répandant dans sa bouche, explosant dans son esprit, sans pour autant le libérer de son propre désir.

Tout comme lui, elle pouvait jouir. Sous le choc de cette découverte, il frissonna.

Il détacha sa bouche de sa gorge et la regarda. Elle était un peu étrange, différente des femelles de son peuple, mais à cet instant, ses lèvres pleines, étirées dans un sourire rassasié, ses yeux noisette assombris par le plaisir, les joues rougies par l'extase, il la trouvait splendide.

Les bras qui l'avaient immobilisé se firent plus lâches, l'une de ses mains remonta sur sa nuque tandis que ses jambes le libéraient à leur tour, et il la laissa attirer sa bouche vers la sienne.

Son baiser n'était plus aussi exigeant, il était au contraire d'une douceur bouleversante, d'une saveur si sereine qu'il en fut chaviré. Si ému qu'il se sentit soudain honteux d'avoir été aussi brutal avec elle.

Quand elle reprit son souffle, il roula sur le dos pour lui permettre de s'écarter. Pourtant, loin d'en profiter pour prendre de la distance, elle vint se blottir contre lui, collant son corps contre son flanc, glissant l'une de ses jambes entre les siennes, tout en posant sa tête sur son torse.

Il avait toujours envie d'elle et, dans un réflexe pour la retenir, il referma sa main sur sa hanche, l'attirant encore davantage contre lui.

Loin de s'en inquiéter ou de protester, elle émit un soupir d'aise qui le stupéfia. Comment pouvait-elle se sentir bien après ce qu'il venait de lui faire vivre ?

N'importe quelle femelle à sa place aurait...

Elle n'était pas n'importe quelle femelle, se reprit-il, elle ne l'avait pas été un seul instant depuis qu'il l'avait rencontrée, et à ses yeux, il se doutait qu'elle ne le serait jamais.

— Ça va ? s'inquiéta-t-il tout de même.

— Je ne sais pas, ronronna-t-elle en caressant langoureusement son torse. Laisse-moi une minute pour me rappeler qui je suis.

Il se figea, ne sachant que penser de cette réponse. Elle dut comprendre qu'il n'avait pas saisi son trait d'humour, car en riant doucement, elle lui dit.

— Je plaisante. Je ne me suis jamais sentie aussi bien. Te sentir en moi... c'était encore mieux que ce que j'avais imaginé, c'était... divin, avoua-t-elle dans un soupir extatique.

Lucian perdait tous ses repères. Était-elle vraiment en train de lui dire qu'elle avait aimé sa fureur ? Qu'elle avait désiré sentir sa virilité en...

Elle avait imaginé une relation entre eux, réalisa-t-il. Était-elle si semblable à lui ? Avait-elle pu passer ses derniers jours à penser à lui, comme il pensait à elle ?

— Je t'ai mordue, Zora, déclara-t-il comme si elle avait pu oublier la sauvagerie avec laquelle il l'avait fait.

Elle frémit quand il prononça son nom, comme si l'entendre prononcer de sa bouche était une caresse aussi érotique que de la mordre.

— Et c'était plus excitant que je ne l'aurais cru, avoua-t-elle sans fausse pudeur.

Si Lucian était parvenu, par un miracle quelconque, à se détacher d'elle un moment plus tôt, il doutait de pouvoir contenir son désir très longtemps, si elle persistait à l'échauffer avec ses paroles.

— Tu ne devrais pas dire des choses comme ça, avertit-il.

— Pourquoi ? Passé la sensation initiale un peu douloureuse, c'est... presque aussi excitant que de te sentir en moi.

Il gronda, inspirant avec difficulté sous le coup du désir qui enflammait son sang.

— Tu ne peux pas aimer me sentir en toi, grommela-t-il, je suis trop monstrueux pour ça.

— Tu es certes un peu inhabituel avec tes yeux sombres et ton poil...

Elle caressa sa nuque, ses joues duveteuses.

— ...mais tu n'as rien de monstrueux, loin de là. Je dirais même que tu es particulièrement... délectable.

Sans s'en rendre compte, il se lécha les lèvres, les yeux rivés sur les quelques gouttes de sang qui tachaient sa peau claire. Il percevait, tout en essayant d'en faire abstraction, l'odeur vibrante de son désir, comme s'il était de nouveau vivace, l'idée était si improbable qu'il préféra la nier.

— Quand tu me regardes comme ça, fit-elle sourdement, j'ai l'impression que tu pourrais me mordre, que tu pourrais avoir encore envie de moi

Il retint un gémissement en sentant sa jambe effleurer son sexe, tandis qu'elle se calait plus étroitement contre lui. Il braqua son regard dans ses yeux.

— Et si c'était le cas ? la défia-t-il.

— Si tu ne te contentes pas de me mordre, si je peux espérer le même plaisir que tu viens de me donner, répondit-elle, alors je ne peux que le vouloir.

Sa jambe remonta légèrement avant de redescendre lentement. Il réalisa soudain qu'elle avait totalement conscience de ce qu'elle lui faisait subir. Il n'y avait rien d'innocent ou d'involontaire dans son mouvement. Il vit son sourire s'élargir et gronda avant de plonger sur sa gorge.

Loin de s'en affoler, elle se mit à rire, comme si elle s'attendait à ce qu'il réagisse ainsi, et qu'elle se réjouisse de le voir céder à sa manœuvre.

Il roula sur elle, Zora l'enlaça, reprenant ses caresses, écartant les jambes pour lui permettre de venir en elle. Il sentait son désir s'étoffer au contact de sa virilité, mais cela ne l'empêcha pas de lui demander.

— Tu veux vraiment me sentir en toi ?

— Oh oui, souffla-t-elle avant de l'embrasser fougueusement.

Il ne lui avait pas fallu longtemps avant d'apprécier cette démonstration d'affection, il but ses lèvres comme il buvait son sang, s'imprégnant de son odeur et de sa bouche avec un plaisir presque égal. Elle se cambrait sous lui, essayant de l'obliger à s'enfoncer en elle.

Il détacha sa bouche de la sienne, puis il s'écarta et l'obligea à se retourner. Surprise, elle protesta, et il s'amusa de voir qu'elle craignait qu'il ne lui donne pas ce qu'il lui avait promis. C'était si étrange pour lui qu'il en rit. Elle s'en vexa. Dans un mouvement d'irritation, elle voulut s'écarter, il la retint en lui ceinturant la taille.

— Si tu me veux, souffla-t-il au creux de son oreille en griffant sa gorge de ses canines, mets-toi à genoux, et pose tes mains par terre.

— Je ne pourrai pas t'embrasser, se plaignit-elle.

Lui n'entendit pas sa plainte, il entendait juste qu'elle ne lui refusait pas sa demande, ce qui décupla encore son désir.

— Mais au moins, tu ne m'empêcheras pas de jouir, répliqua-t-il.

Elle eut un hoquet de stupeur, elle n'avait visiblement pas réalisé qu'elle l'avait coupé dans son élan la fois précédente, comprit-il. Il laissa sa bouche revenir sur sa marque, constata avec autant d'agacement que de plaisir qu'elle se refermait déjà, et planta une nouvelle fois ses crocs dans sa peau. Elle se cambra une courte seconde et, craignant visiblement qu'il la prive de son plaisir, se posta comme il le lui avait demandé.

Le souffle court, la bouche comblée par sa saveur, il glissa une main entre ses jambes pour guider son sexe en elle, la sentant frémir quand il effleura sa féminité au passage. Avec un râle, il s'enfonça en elle, lâchant son cou pour empoigner ses hanches et l'attirer vigoureusement vers lui.

C'était une position que les Soakyls affectionnaient particulièrement, mais que les femelles redoutaient, car elle leur permettait de s'insinuer trop profondément en elles.

De par sa physiologie, Lucian avait toujours refusé de s'y adonner pour ne pas blesser davantage sa compagne. Aujourd'hui pourtant, il avait envie de laisser libre cours à son désir, et les cris de plaisir que poussait Zora n'étaient pas faits pour l'en dissuader.

Loin de se plaindre de son audace, la jeune femme accompagnait son mouvement, lui permettant de s'enfoncer totalement et sans retenue en elle, supportant sa fougue avec un plaisir identique à celui qu'il prenait, à se sentir aussi étroitement et totalement accepté.

Il replongea ses crocs dans son cou, provoquant malgré lui son orgasme, mais cette fois, elle ne pouvait pas l'immobiliser, et bien qu'elle le supplia bientôt d'arrêter, lui affirmant qu'elle n'en supporterait pas plus, il accéléra son mouvement, jusqu'à pouvoir jouir en elle, rugissant de plaisir tandis que sa semence se répandait enfin.

Quand il vint boire son sang une dernière fois, il ne trouva pourtant nulle trace de douleur ou de colère à son encounter, juste un immense et incommensurable sentiment de plénitude qui provoqua un second rugissement de plaisir interminable.

À bout de souffle, à bout de force aussi, il se laissa rouler sur le sol, s'allongeant sur le dos et, comme précédemment, elle vint se blottir contre lui.

Aucune rancune, aucun ressentiment, aucun regret non plus, semblait-il, elle venait simplement à lui pour ne pas en être séparée.

Il referma ses bras sur elle, moins possessif que la première fois sans doute, mais il n'avait pas d'inquiétude à la voir le repousser, il n'avait pas besoin de s'assurer physiquement qu'elle resterait à ses côtés, et c'était un sentiment des plus agréables.

— Ça va ? demanda-t-il.

— Si tu poses la question pour savoir si je peux en supporter plus, je te préviens, il va falloir me laisser un peu de temps. Il te faudra attendre.

Cette fois, il rit de sa plaisanterie, toutefois, il ne pouvait pas ignorer ce qu'elle sous-entendait, intrigué, il demanda.

— Attendre comment ?

Elle poussa un soupir mi-agacé, mi-résigné.

— Je dirais bien deux ou trois heures, mais j'ai l'impression que tu n'es pas le genre à avoir autant de patience.

— Deux ou trois heures, répéta-t-il, sidéré.

— Dis donc, réagit-elle en lui assénant une claque sur la poitrine, ce n'est pas toi qui viens de subir trois orgasmes, dont deux presque simultanés, j'ai besoin de temps pour les digérer un minimum, avant de pouvoir en supporter un de plus.

Trois orgasmes ? Lucian en restait sans voix, puis, réalisant qu'elle envisageait sérieusement de recommencer avant la tombée de la nuit, il fut pris d'une hilarité incontrôlable.

Se méprenant sur la raison de son rire, elle déclara, probablement vexée par sa réaction.

— Tu peux rire, tu n'as vécu qu'un seul orgasme si j'ai bien compris, mais je peux arranger ça.

Son rire s'éteignit dès qu'elle posa sa main sur son sexe. Ce dernier réagit instantanément. Choqué et gêné tout à la fois, il fut incapable de bouger. Il ne connaissait pas les mœurs de son peuple, mais apparemment, il ne devait pas être avilissant de toucher les organes de son partenaire, il se mordit la lèvre à l'idée qu'elle puisse vouloir le caresser sans y être contrainte.

— Zora, gronda-t-il dans une supplique.

Il ne sut pas si elle répondit à sa demande, ou si elle aurait agi de la même manière sans son intervention, mais il la sentit se déplacer et, avant qu'il ne comprenne ce qu'elle s'apprêtait à faire, il sentit sa bouche se refermer sur lui.

Il rugit. Malgré son inquiétude à se savoir aussi vulnérable, la sensation était grisante, presque aussi agréable que de se perdre en elle. Son cri ne l'interrompit pas, elle continua à le caresser avec un art consommé, s'évertuant à le rendre fou.

Sa main caressait la base de son sexe, le palpant comme personne ne l'avait jamais fait. Lui-même n'avait jamais imaginé un tel plaisir. Sa bouche l'enveloppait, tandis que sa langue courait sur son gland dans une ensorcelante danse, similaire à ce qu'elle lui faisait quand elle l'embrassait.

Il avait appris à se contenir, mais il n'avait aucune arme pour résister à ce qu'elle lui faisait subir et, bien qu'il résista, il finit par jouir en elle, plus honteux que jamais de lui imposer une telle chose.

— Encore un, et nous serons à égalité, s'amusa-t-elle pourtant en revenant dans ses bras.

Il roula sur elle, mais avant qu'il ne puisse poser sa bouche sur son cou, elle mit ses doigts sur ses lèvres.

— Je te préviens, fit-elle sérieusement, si tu me mords, il vaudrait mieux pour toi que tu sois en état de me combler ensuite. Et que je sache, il va tout de même te falloir quelques minutes avant d'en être capable, ajouta-t-elle avec un petit sourire malicieux.

Il releva la tête pour hurler de frustration, puis s'abattit sur sa bouche pour y chercher un succédané à son sang.

Quand, un peu calmé, il s'écarta, elle le retint, caressant sa joue avec un plaisir évident.

— J'aime t'entendre crier, avoua-t-elle, les yeux pétillants de plaisir.

— Et moi j'aime quand tu hurles mon nom, répliqua-t-il.

Elle se mordit brièvement la lèvre avant de froncer le nez, comme si elle le soupçonnait de se moquer d'elle. Il n'avait pourtant exprimé que la stricte vérité, mais il sourit de la voir incertaine. L'entraînant avec lui, il bascula sur le dos, soupirant d'aise, sexuellement repu comme il ne l'avait jamais été de sa vie.

Il avait enfin l'impression d'être rassasié, même s'il savait désormais que l'impression ne serait que temporaire. Elle venait d'ailleurs de lui prouver, de la plus belle des manières, que le désir pouvait revenir en à peine quelques instants.

— Pourquoi mords-tu ?

La question le surprit, puis il se rappela qu'ils n'avaient pas la même culture, pas les mêmes repères et, heureusement pour lui, pas les mêmes tabous.

— Contrairement à ce que tu crois, mon nez est moins performant que mes papilles, j'aime sentir tes émotions.

— Mais pourquoi mon sang, tu les sens tous pareils dans mon souffle, non ?

Il secoua la tête en souriant, la différence était si évidente pour lui.

— Ton sang est... envoûtant, excitant, répondit-il, la voix rauque. J'aime sentir ton désir, ton plaisir couler en moi.

Elle frissonna. Il se rendit compte que tout comme lui, elle était sensible à certains mots, il sourit davantage à cette idée, heureux de pouvoir la troubler.

— C'est pour ça que tu voulais me mordre, pour profiter de mon plaisir ? s'étonna-t-elle.

Il s'agita un peu mal à l'aise et décida finalement d'être sincère avec elle.

— Ce que tu... m'as fait.

Il déglutit au souvenir des myriades de sensations qu'elle lui avait fait découvrir.

— C'est... Aucune femelle ne ferait... Aucune femelle n'accepterait sans contrainte... d'exciter un homme. Même poser sa main sur le sexe d'un homme est humiliant pour elle, et toi... tu...

Il sentait la honte refaire surface, il aurait dû lui dire que c'était indécent, il aurait...

— Mais tu as aimé, fit-elle, soudain un peu inquiète, interrompant son mea-culpa.

— Bien sûr, s'empres-t-il de la rassurer, mais c'est... Tu sembles y avoir trouvé du plaisir, c'est... surprenant.

Apparemment tranquilisée par ses paroles, elle lui sourit, et plus sereinement déclara.

— C'est toujours agréable de faire plaisir à son partenaire, et j'aime savoir que je peux faire jouir un homme.

Il grogna en réalisant qu'elle pensait sincèrement ce qu'elle disait, et il regrettait de ne pas avoir pu la mordre pour comprendre à quel point cela lui plaisait.

— Les femmes de ton peuple refusent vraiment de vous toucher ? interrogea-t-elle, apparemment dérangée à cette idée.

L'image du visage dégoûté de Doraline s'imposa à lui spontanément. Il opina.

— Ce ne doit pas être très amusant de faire l'amour avec quelqu'un qui n'est pas disposé à vous caresser, fit-elle pour elle-même. Elles gâchent leur plaisir à refuser de vous exciter.

L'avait-il caressée ? se demanda-t-il soudain. Avait-elle été déçue qu'il ne le fasse pas sciemment ?

— Elles ne subissent nos assauts que sous la contrainte, précisa-t-il. Elles n'ont donc aucun intérêt à vouloir nous exciter.

Zora se redressa brusquement, s'asseyant pour lui faire face plus commodément.

— Tu veux dire que vous les viol...

Elle s'interrompit brusquement, puis moins furieuse, mais brusquement suspicieuse, elle reprit.

— Tu parles de toutes vos femmes ? Il n'y en a jamais aucune qui se prête volontairement à un rapport sexuel !

— Elles détestent la douleur de la morsure, et la plupart trouvent l'acte en lui-même plutôt douloureux, ce qui nous oblige à les immobiliser pour pouvoir les féconder.

— Tu plaisantes ? fit-elle sans pourtant mettre sa parole en doute. Elles n'éprouvent jamais de plaisir ?

— Je n'ai jamais entendu parler d'une femelle qui se pliait volontairement à son compagnon en période de chaleur, je suppose donc que toutes tiennent l'accouplement en horreur. Avant toi, je n'avais même jamais imaginé qu'une femelle puisse éprouver le moindre désir, alors de là à parler de plaisir... C'est d'ailleurs ce qui rend ton sang aussi délectable pour moi, il n'est pas gâché par des sentiments de rejet.

— Mais, si c'est le plaisir que tu recherches dans mon sang, et si elles n'en ressentent pas, alors pourquoi les mordre ?

Elle semblait avoir du mal à comprendre leurs mœurs tout en désirant se faire une idée précise des relations entre mâle et femelle, elle pesait sérieusement ses réponses pour pouvoir les appréhender, mais elle restait perplexe, posant des questions auxquelles il n'avait jamais pensé avant aujourd'hui. La conversation devenait un peu gênante pour lui, il s'assit à son tour, décidé à lui fournir des réponses malgré tout.

— C'est un besoin, celui de marquer sa compagne pour montrer qu'elle nous appartient, celui de savoir qu'elle nous sent en elle, qu'elle a conscience de ce que nous faisons.

Il voyait ses yeux s'agrandir d'horreur à cette idée.

— Cela nous aide également à jouir plus vite.

Il évita soigneusement de lui préciser que le sentiment de puissance qu'il ressentait à les savoir impuissantes, à défaut d'être soumises ou consentantes, y était pour beaucoup, il savait intuitivement qu'elle détesterait ce genre de réflexion, même si elle reflétait la stricte réalité.

— Mais, pourtant... toi... tu as bu, et ça n'a pas vraiment... précipité les choses.

Pour boire, il avait bu et bien plus qu'il ne l'avait jamais fait avec aucune autre, rien qu'en y songeant, il en avait encore l'eau à la bouche. Ses yeux se portèrent sur son cou, regrettant qu'il n'y eût aucune marque, autre que celle du bao.

Il aurait voulu qu'elle garde la trace indélébile de ses crocs sur son cou, qu'on lui reconnaisse cette femme. Repoussant ces réflexions inadmissibles, il répondit.

— C'est probablement dû à ton désir, il excite le mien. Il ne le précipite pas, il le... magnifie, le sublime sans le hâter. Et j'avoue que c'est une sensation particulièrement agréable... une sensation qui incite à en vouloir toujours plus... une ivresse ensorcelante.

Il n'y pouvait rien, son désir réapparaissait à la simple évocation de ce qu'il avait vécu, amplifié par la vue des ombres qui assombrissaient le regard de Zora et qui reflétaient ce qu'il ressentait.

Le souffle court, elle déglutit, baissa les yeux, constata l'effet qu'elle lui faisait, et soudain se mit debout.

Un instant, il eut l'impression qu'il avait été trop franc, qu'elle s'éloignait par peur de ce qu'il pouvait encore lui faire, mais elle déclara en se dirigeant vers le chasseur.

— Il vaut mieux que je rassure Dari avant qu'il ne décide de revenir me chercher. Il détesterait te voir me mordre, et je n'apprécierais pas d'être interrompue pour si peu.

— Dari, gronda-t-il en sentant la jalousie l'étouffer à l'idée qu'un homme puisse vouloir s'interposer entre eux.

Surprise par son intonation, elle se tourna vers lui, vit sa contrariété et, comprenant son trouble, s'amusa.

— Tu l'as déjà rencontré, c'est l'homme qui est venu me chercher. Il est comme un père pour moi, et comme un père, il se montre souvent démesurément protecteur. Mais avec ce qui m'est arrivé la dernière fois, tu dois pouvoir comprendre son inquiétude.

Elle reprit son chemin vers le chasseur, et il se mit debout pour la suivre. Elle s'installa sur le siège du cockpit, nullement gêné par sa présence ou leur nudité respective, et enclencha la radio.

Lucian tendit le bras et régla la fréquence pour la remettre sur celle d'origine, elle lui décocha une œillade admirative à le voir manipuler le matériel avec autant de naturel et, bêtement, il en fut tout retourné.

— Dari ? fit-elle.

— Princesse, tout va bien ?
La voix était beaucoup plus qu'inquiète, nota Lucian, elle était à l'extrême opposé de celle de la jeune femme.
— Divinement, répondit celle-ci.
— Zora ! gronda l'homme, en saisissant le sous-entendu.
— Quoi ? fit-elle innocemment, mais avec un sourire sensuel qui, s'il n'était pas visible pour son interlocuteur, l'était pour lui.
— Tu avais promis d'être prudente, tu devais juste essayer de discuter, argua l'homme, visiblement agacé par son attitude.
— Mais j'ai discuté, pouffa Zora sans la moindre culpabilité.
Il y eut une série de jurons ainsi qu'une sorte de rire en arrière-plan, Lucian en conclut, à son grand regret, qu'elle était coutumière de ce genre d'incartade.
— Qu'a-t-il dit ? questionna un autre homme, son amusement perçant dans sa voix.
— Najah avait raison, cela ne va pas être simple, j'ai besoin d'un peu de temps pour en apprendre plus.
— Pour en apprendre plus, ou pour en profiter plus ? s'esclaffa l'homme nullement choqué à cette idée.
— Les deux, avoua-t-elle en souriant à Lucian.
Il réalisa qu'elle demandait – et visiblement obtenait – un délai pour rester en tête à tête avec lui, dans l'intention avouée de poursuivre leurs jeux amoureux.
— Tu es en sécurité, princesse ? reprit le dénommé Dari, incapable de se défaire de son inquiétude.
— Mon corps oui, pour le reste, je ne sais pas encore, répondit-elle franchement.
— Ne va pas t'amouracher de ce monstre, prévint-il avec agressivité, il est dangereux. Tu as dit toi-même qu'il avait éborgné cette bête avec ses dents pour la tuer.
— Ses crocs, rectifia Zora en souriant, et il fait des choses bien plus impressionnantes avec, je peux te l'assurer.
Son intonation laissait clairement entendre qu'elle avait pris plaisir à ce qu'il lui avait fait, le rire du second homme couvrit les jurons du premier.
— Je suis en sécurité, je rappellerai dans cinq ou six jours.
— Cinq ou six jours ? hurla Dari. Zora !
— Laisse-moi m'amuser un peu, Dari. J'ai le droit à un peu de bonheur de temps en temps, plaida la jeune femme plus sombrement. Je t'assure que je suis en sécurité, et je n'ai jamais été aussi bien de ma vie. Laisse-moi en profiter.
Il y eut un long soupir, puis l'homme capitula.
— Très bien, mais fais attention à toi. Et prévient ton homme qu'il a intérêt à ne pas te faire le moindre mal.
Si Dari ignorait visiblement que Lucian put se tenir à côté de Zora, il ne plaisantait pas pour autant. Lucian sentait qu'il ne ferait pas bon s'en prendre à elle, et qu'il en coûterait cher à la personne qui essaierait.
Elle éteignit la radio et se releva pour sortir du cockpit, il l'attrapa par la taille, la souleva et la posa à ses côtés, avant de l'attirer contre lui dans un geste possessif.
— Je commence à comprendre, dit-il. Ce que femme veut...
— Elle l'obtient, termina Zora en riant. Dans mon peuple, il n'y a rien de plus important que de faire plaisir à une femme.
— Et ils y arrivent, gronda Lucian, furieux à l'idée que d'autres que lui aient pu obtenir son attention.
— Pas aussi bien que toi, avoua-t-elle. En tout cas, pas dans ce domaine.
Sa main se referma sur son sexe en érection et, en réponse, il plongea sur sa gorge, conscient et impatient à l'idée que cela le condamnait à devoir la satisfaire.

Chapitre 16

Lucian souriait. Il regardait la jeune femme se nettoyer dans le ruisseau, l'entendant râler de la fraîcheur de l'eau. Elle était aussi insatiable que lui et, pour la première fois, il ne se sentait plus aussi anormal qu'il l'avait toujours cru.

Elle vint le rejoindre en frissonnant, lui arracha sa serviette pour pouvoir s'essuyer et se réchauffer.

— J'aurais dû venir avec une navette équipée d'une douche, râla-t-elle.

Il vint lui frictionner le dos, incapable d'imaginer ce que pouvait être cette douche à laquelle elle faisait référence, mais s'amusant de la voir si irritée par de l'eau froide. Elle semblait en tout cas habituée à avoir certains privilèges, car elle ne lui avait pas proposé de s'occuper du repas, et il avait l'impression qu'elle comptait entièrement sur lui pour s'en charger.

Pour cette fois, il n'avait rien dit. Il la mena vers l'abri qu'il avait aménagé, heureux de l'avoir conçu plus vaste que ce qui se faisait normalement ; il aimait se sentir à l'aise lorsque les pluies interminables l'obligeaient à rester à l'intérieur.

Il n'avait pas rallumé de feu depuis son retour, et il estima qu'ils pouvaient se contenter d'un repas froid pour la soirée. Il sortit de la viande séchée de sa réserve, et quelques galettes.

Zora s'assit sur les fourrures, les caressant du dos de la main, appréciant visiblement leur contact. Pour un peu, il aurait regretté de ne pas avoir attendu la peau du bao, elle aurait certainement aimé sa douceur unique. Il lui tendit une cruche d'eau, posa les aliments sur une peau tannée à côté d'elle, avant de prendre place.

Elle fronça le nez en croquant dans la viande, découvrant une saveur inconnue d'elle, mais continua à manger sans dégoût. Tout en prenant un morceau à son tour, il demanda.

— Qui es-tu vraiment, Zora ?

Elle le regarda avec une certaine surprise, ne sachant visiblement pas quoi lui répondre.

— L'homme, que tu dis être comme un père pour toi, t'appelle princesse. Il semble à ton service, il obéit à tes ordres. Il a suffi que tu lui dises que tu me donnais ton chasseur, pour qu'il en accepte l'idée sans discuter. Es-tu la fille d'un roi ?

Tout d'abord stupéfaite, elle éclata brusquement de rire.

— Mon père adorerait savoir qu'on le croit roi, mais uniquement parce que cela ferait de ma mère une reine, expliqua-t-elle en continuant à rire. Non, il n'est même pas chef de Cerdhe, il est un simple Sarangin parmi tant d'autres.

— Pourtant, ton Dari...

Elle posa une main apaisante sur son bras, et il réalisa qu'il grognait. Il n'avait pas pris conscience qu'il le faisait, manifestant inconsciemment son agacement à savoir qu'un autre pouvait s'intéresser à elle.

— Tu dois comprendre que pour mon peuple, une femme est importante, quelle que soit sa naissance, elle est un trésor à protéger. Mon père m'a, à contrecœur, autorisée à m'éloigner de lui, et comme il ne pouvait plus assurer ma sécurité, il l'a confiée à Dari, et son rôle lui tient particulièrement à cœur.

— Il ne l'a pas tenu, gronda-t-il. Il n'était pas là quand le bao t'a attaquée, c'est une erreur que les miens n'auraient pas commise. À quoi sert-il, s'il n'est pas là quand tu en as besoin ? Sans moi, tu serais morte. Nous protégeons mieux nos femmes.

— Elles sont probablement plus aisées à protéger, s'amusa Zora, nullement vexée qu'il remette en question les capacités de Dari. Mais comme tu as pu t'en rendre compte, j'aime faire ce qui me plaît, et même si Dari essaye régulièrement de canaliser mes extravagances, il ne parvient pas toujours à me faire entendre raison. Il se sent plus coupable de ce qui m'est arrivé que tu ne peux l'imaginer.

— Mais il t'a pourtant permis de revenir, alors que rien ne lui permettait d'être sûr que je ne te ferais pas de mal.

— Tu n'as pas idée de la patience qu'il m'a fallu pour, finalement, obtenir la permission de revenir, fit-elle, amusée par sa réaction, autant qu'irritée à ce souvenir. J'ai passé presque deux jours à le supplier avant d'obtenir gain de cause.

Il était stupéfait. Découvrir qu'elle avait réellement cherché à le revoir était une véritable surprise, mais il conservait une certaine intolérance vis-à-vis du laxisme de l'homme.

— Avec moi, tu aurais pu continuer longtemps sans rien obtenir.

— Que tu crois ! fit-elle plus sérieusement. S'il n'avait pas cédé, j'aurais fini par partir sans son accord. Si je ne l'ai pas fait, c'est uniquement parce que je savais que cela le rendrait encore plus malade d'angoisse.

— Et personne ne t'aurait empêchée d'agir contre la volonté de ton homme ? réagit-il, stupéfait.

— Bien sûr que non. Que voulais-tu qu'ils fassent ?

— T'enfermer ; t'attacher ; te battre pour t'apprendre à obéir si vraiment tu persistais dans ton idée, répondit-il spontanément.

Elle le regarda bouche bée, trop choquée pour pouvoir dire un mot.

— Quoi ? lâcha-t-il avec agacement en voyant qu'elle ne faisait pas mine de se ressaisir.

— C'est ainsi que vous traitez vos femmes ? souffla-t-elle encore sous le choc.

Sa question était posée presque calmement, mais il voyait la colère vibrer dans ses yeux avec une intensité inquiétante. Il comprit qu'il valait mieux se montrer prudent. Afin de ne pas l'irriter davantage, il répondit aussi sereinement qu'il le put.

— Nous n'en avons pas besoin, elles savent qu'elles doivent obéir.

— Et sinon ?

— Elles sont punies, avoua-t-il en sachant que ce n'était pas ce qu'elle aurait voulu entendre. Écoute, Zora, je sais que...

Il avait voulu tempérer un peu sa réponse, mais lorsqu'il avait fait mine de lui toucher la jambe d'un geste d'apaisement, elle avait repoussé sa main d'une claque brutale et, avec la vivacité d'un bao s'était relevée, le bousculant sans la moindre douceur pour sortir de l'abri.

Il chercha à la retenir en attrapant sa cheville, mais dut se contenter de parer le coup de talon qu'elle lui envoya, pour ne pas le prendre en plein visage.

Il gronda sourdement. Jamais aucune femelle n'avait levé la main sur un homme sans en subir les foudres, et aucune n'aurait osé le faire avec lui, le champion du clan.

Il se jeta sur elle, Zora l'esquiva avec adresse et, aussi en colère que lui, s'engagea dans une lutte sans merci.

Après quelques prises, il dut se rendre à l'évidence, elle n'était pas aussi aisée à corriger qu'il l'avait imaginé ; Lucian vit sa colère refluer, avec une certaine surprise, il réalisa qu'il prenait un plaisir incroyable à l'affronter. Dès lors, il ne chercha plus à se venger ou à la punir de son audace, mais il profita honteusement du bonheur d'avoir un adversaire à sa mesure.

Pourtant, quand Zora réalisa qu'il se contentait de la laisser exprimer sa colère sans chercher à répondre à ses coups, elle s'enflamma avec une fureur renouvelée, parvenant à le clouer au sol à la seule force de sa rage.

Elle était forte, plus encore qu'il ne l'avait cru en la voyant combattre contre le bao. Pour la première fois de sa vie, il accepta sa défaite, parce que le seul moyen qu'il voyait pour se dégager était d'utiliser ses crocs contre elle, et il sentait qu'il lui faudrait la blesser sévèrement pour qu'elle renonce à poursuivre le combat.

À la place, il abandonna toute résistance, refusa de parer le coup suivant, mais lorsqu'elle sentit ses muscles se détendre, elle dut comprendre sa résignation et, toujours aussi en colère, mais incapable de le frapper alors qu'il ne se défendait plus, elle le libéra en se remettant sur ses pieds d'un bond rageur.

Voulant éviter de la provoquer d'aucune façon, il resta au sol, se relevant à peine sur les avant-bras, pour la regarder marcher furieusement de droite et de gauche, admirant en souriant ses courbes, se délectant de la voir si vive.

Finalement, elle revint vers lui et accusa, sans paraître avoir trouvé le moindre apaisement, dans le combat ou dans son va-et-vient.

— Vous les violez, vous les battez, comment peuvent-elles désirer rester avec vous, ou même avoir la moindre estime pour vous ?

Lucian ne pouvait pas laisser cette insinuation sans répondre, il se remit debout pour lui faire face, constatant qu'elle ne redoutait pas le moins du monde de le voir s'en prendre à elle, alors qu'il la dominait par sa taille.

— Nous les protégeons, nous leur permettons d'avoir des enfants, répliqua-t-il, piqué dans sa fierté.

— Vous les traitez comme des animaux domestiques, cracha-t-elle. Mieux vaut mourir comme ta bête, égorgée par des crocs, plutôt que de vivre comme une esclave dans l'ombre d'un homme.

Lucian accusa le coup. Il n'avait jamais battu Morjane, mais entendre Zora affirmer qu'elle préférait la mort à cette vie trouvait un écho beaucoup trop inconfortable en lui.

— Certaines le font, marmonna-t-il sombrement.

Il se détourna et retourna dans l'abri, rangeant les restes de leur repas, avant de s'allonger sur la fourrure et de fermer les yeux pour tenter de s'isoler de tout.

Il avait toujours cru que Morjane s'était donné la mort à cause de lui, toujours cru qu'elle n'en aurait rien fait avec un autre, mais brusquement, il se posait la question de savoir si c'était bien lui le seul responsable de sa décision.

Certes, elle s'était plainte pendant des jours après leur accouplement de la douleur qu'il lui avait imposée, elle l'avait copieusement injurié, dénonçant sa constitution hors-norme devant tout un chacun, mais la déclaration de Zora lui donnait à présent à réfléchir.

Et si Morjane l'avait simplement utilisé comme prétexte pour fuir une vie qui ne lui convenait pas ? Elle avait été en chaleur trois fois avant sa mort, et s'était tuée peu après la suivante. Aurait-elle pu craindre d'être stérile, d'avoir la même vie que Doraline ?

Comment se sentirait-il, s'il devait être à la place de cette femelle qu'il avait honteusement utilisée, sous prétexte qu'elle était stérile, et donc de peu de valeur ?

C'était étrange de se poser ce genre de question, d'essayer de se mettre à leur place, d'imaginer ce que l'on pouvait ressentir à naître femelle, à devoir se soumettre, sans jamais avoir son mot à dire, ou alors uniquement sur des choses si insignifiantes qu'elles ne valaient pas la peine d'être citées.

— Lucian ? murmura Zora, du seuil de l'abri.

Apparemment, elle avait dominé sa colère, et bizarrement elle semblait ennuyée. Il émit un vague bruit de gorge, ne sachant quoi lui répondre. Presque prudemment, elle vint à côté de lui, mais ce n'était pas la peur qui la rendait si hésitante, c'était l'angoisse de se voir rejeter.

— Je suis désolée, s'excusa-t-elle, penaude, je n'avais pas pensé... Je suis comme ça, sous le coup de la colère, je dis des choses que je ne pense pas toujours.

Il était étonné qu'elle puisse passer d'une rage intense – envers lui et ce qu'il était – à cette sorte de compassion. Il ne s'attendait pas à ce qu'elle s'en veuille de l'avoir bouleversé.

— Je ne devrais pas juger les tiens en fonction de mes critères, mais...

Elle prit une profonde inspiration, comme pour éviter de s'attacher à ce qui les séparait, posa sa main sur son bras et soupira, soulagée de constater qu'il ne la rejetait pas, comme elle avait pourtant eu le culot de le faire plus tôt.

— Dans le peuple de mon père, les femmes sont une minorité, les hommes en prennent soin, ils les chérissent parce qu'ils en connaissent la valeur : sans femme, pas d'enfant. Chez moi, ils sont aux services des femmes, il ne viendrait à l'idée de personne de malmenier l'une d'elles, ou de la contraindre à faire ce qu'elle ne veut pas.

Elle s'allongea, venant se caler contre lui. Il lui enserra la taille, mais continua à se taire, constatant qu'elle se montrait soudain prolixe sur son univers. Il était curieux de la connaître mieux, étonné d'avoir envie de l'entendre parler

d'elle.

— Tu accuses Dari d'avoir failli à son devoir, mais tu n'imagines pas combien il est difficile pour lui de me refuser quoi que ce soit, combien il subit de pression de la part des autres qui ne comprennent pas pourquoi il s'obstine à s'opposer à moi. Même s'ils en meurent d'envie, même si chacun des hommes du vaisseau rêve de venir me chercher pour me mettre à l'abri, loin de ton monde et des douleurs que j'ai pu y vivre, aucun n'osera m'en arracher de force parce qu'ils savent que ce n'est pas ce que je veux.

Il percevait son angoisse, savait qu'elle provenait de son silence, aussi se décida-t-il à demander.

— Pourquoi ne leur simplifies-tu pas la tâche, si cela te met mal à l'aise de lui compliquer la vie ? Tu ne sembles pas plus heureuse d'être couvée que tu n'imagines que nos femmes le sont d'être à notre service.

Sa question l'agaça, mais elle se détendit en comprenant qu'il ne lui en voulait pas de son éclat précédent.

— Leurs femmes le font, avoua-t-elle avec une certaine réticence. Mais mon caractère est un peu plus... capricieux. Je ne m'estime pas digne de leur dévotion, je n'ai rien fait pour la mériter, je suis juste... née comme je suis.

— Toutes vos femmes ne sont donc pas comme toi ? s'étonna-t-il.

Elle fronça le nez dans une grimace qu'il trouva charmante, mais un petit sourire se dessinait sur ses lèvres.

— Dari en remercie les dieux tous les jours, dit-elle. Il prétend qu'une seule dans mon genre suffit amplement pour traumatiser tout un Cerdhe. Non, elles sont loin d'être comme moi, soupira-t-elle avec fatalisme. Je suis pour ainsi dire une anomalie. J'ai pris le pire du côté de mon père comme de celui de ma mère, tout le contraire de ma sœur, et je suis devenue ce que le peuple de ma mère appellerait un garçon manqué : la volonté d'avoir la liberté d'esprit de l'homme, avec la contrainte de la fragilité d'un physique de femme. C'est plus lourd à porter qu'il n'y paraît, je peux te l'assurer.

Anomalie. Le mot remuait une douleur qu'il connaissait bien. Malgré ses déclarations, il sentait dans ses paroles, une certaine fierté à avoir pu mener sa vie comme elle l'entendait. Elle était différente des siens, mais elle l'assumait totalement, tout comme lui qui avait fait un atout de sa différence, en devenant le champion d'Hoviv.

Il ne put cependant retenir un sourire en l'entendant faire mention de sa « fragilité physique », il était bien placé pour savoir qu'elle était plus coriace qu'une autre, et il savait désormais que ses coups étaient plus puissants qu'il ne l'avait cru, certaines parties de son corps s'en ressentant encore.

— Tu différencies le peuple de ton père de celui de ta mère, ils n'étaient pas du même clan, ils n'avaient pas les mêmes valeurs ?

— Ils ne sont pas du même monde, mon père est un Sarangin, alors que ma mère est humaine. Je suis une hybride.

Lucian sursauta, il se tourna vers elle, la faisant rouler sur le dos dans son mouvement, les yeux rivés aux siens, il demanda.

— Tu veux dire qu'ils n'étaient pas de la même race ?

Elle hochait la tête, le défiant d'émettre la moindre marque de dégoût à cette idée.

— Et ils ont pu avoir des enfants ensemble, malgré leur différence ? insista-t-il.

— Vu que je suis leur fille, je suis obligée d'en conclure que oui, fit-elle, ironique. C'est plus courant que tu ne le crois, reprit-elle plus aimablement. En tout cas pour les Sarangins, ce n'est pas un problème ! Ils sont compatibles avec la majorité des races humanoïdes. C'est d'ailleurs ce qui nous vaut d'être ici aujourd'hui.

Lucian perçut un nouveau changement dans son odeur autant que dans ses yeux, elle cherchait à tester sa réaction face à cette dernière remarque.

— Que veux-tu dire ? Que vous cherchez à faire des métissages ?

— Je te l'ai dit, les femmes sont en quantité insuffisante dans notre monde, certains hommes doivent trouver leur compagne ailleurs.

— Tu veux dire que les tiens espèrent pouvoir prendre nos femelles ? gronda Lucian avant d'ajouter en guise d'avertissement. Nous ne les traitons peut-être pas avec les mêmes égards que ton peuple, mais elle représente notre richesse. Plus un clan a d'enfants, et à fortiori de femelles, plus il est puissant. Elles nous doivent obéissance, mais nous ne les chérissons pas moins pour autant. Nous connaissons leur valeur, elles savent que nous les protégerons au prix de nos vies s'il le fallait. Ton peuple se trompe s'ils croient pouvoir nous déléster de nos biens.

— Nous ne venons pas pour voler vos femmes, s'insurgea Zora, nous espérons pouvoir trouver des accords, des arrangements qui nous permettront de satisfaire tout le monde. Nos hommes ne leur feront jamais le moindre mal, elles seront protégées et aimées avec dévotion.

— Je ne suis pas un chef, mais je doute qu'aucun deux n'accepte de se défaire d'une seule de nos femelles.

— Mais elles, elles seront peut-être tentées de nous rejoindre.

Il serra les dents, refusant d'entamer une nouvelle dispute en lui répondant qu'elles n'avaient pas leur mot à dire.

— Quand un homme marque une femelle, elle lui appartient, et si elle lui donne des enfants, il n'a pas lieu de s'en défaire, il la garde au contraire jalousement. Si le chef de clan décide des unions, s'il choisit d'offrir une femelle en fonction de sa valeur, elle devient ensuite la possession exclusive de son compagnon, il ne peut pas la reprendre, même si l'homme décide de changer de clan. Pour avoir de nouveau un droit sur elle, il faut que son propriétaire la répudie, ce qui est exceptionnel. Nos unions sont la plupart du temps définitives.

— Tu en as une ?

La question le déstabilisa, mais il croyait aussi reconnaître un sentiment dans ses yeux noisette, qui le travaillait depuis peu, comme si elle craignait une réponse affirmative. Il dut cependant montrer autre chose que de la surprise à sa question, car elle leva sa main vers son visage, caressant sa joue en douceur.

— Pardon, je ne voulais pas..., dit-elle, contrite.

Il couvrit sa main de la sienne.

— Elle a préféré mourir plutôt que de rester avec moi. Je n'ai pas pu me décider à accepter d'en prendre une autre après ça.

Il s'était exprimé de la façon la plus neutre possible, mais il comprit qu'elle s'en voulait de l'avoir obligé à en parler.

— Jusqu'à présent, j'avais toujours cru qu'elle avait commis cette horreur, pour me punir d'être comme je suis, mais je commence à me demander, si elle n'aurait pas agi exactement de la même manière avec un autre. Cela ne me console pas vraiment, mais je me sens... moins coupable.

— Je ne peux pas affirmer quoi que ce soit, mais je doute que tu en sois responsable. Il y a quelque chose en toi... Tu me touches, avoua-t-elle, et je suis incapable de te croire vraiment mauvais. Tu as beau me débiter des horreurs, je continue à penser que tu ne peux pas me vouloir du mal et que tu n'en ferais pas davantage à quelqu'un d'autre.

— Détrompe-toi, fit-il en se laissant retomber sur le dos. Je suis le champion de mon clan. J'ai déjà tué quatre hommes pour le compte de mon chef. Si demain il me demandait de combattre, je tuerais encore pour lui. Sans la moindre hésitation. Même s'il s'agissait de l'un des tiens, et même si tu me suppliais de l'épargner, précisa-t-il à toutes fins utiles.

— Je n'ai pas peur de toi, affirma-t-elle en s'approchant de ses lèvres.

Il attrapa une poignée de cheveux, la retenant à quelques centimètres de sa bouche. Elle ne chercha pas à se dégager, juste à le défier du regard, lui prouvant qu'elle pensait sincèrement ce qu'elle venait de dire.

— Je crois que je pourrais finir par aimer ça, fit-il en souriant.

Desserrant un peu sa poigne, il l'attira à lui, embrassant avec délice ses lèvres chaudes, l'obligeant à venir puiser son souffle, alors même qu'il savait qu'elle le cherchait, avant de l'envahir avec fougue, jusqu'à l'entendre gémir de plaisir. Oui, il pourrait vraiment finir par aimer ça, se dit-il en la relâchant.

Il regretta presque de la voir se nicher dans son cou, mais tout comme elle, il commençait à accuser une certaine fatigue. Elle glissa jusqu'à son épaule, et ferma les yeux.

Soupirant d'aise, il l'imita, il avait oublié combien c'était bon d'avoir quelqu'un à ses côtés. Même si Morjane n'y avait jamais pris plaisir, il l'avait obligée à se soumettre à cette habitude, refusant de s'en priver parce que, occasionnellement, il la terrorisait, quand par malheur il se réveillait avec une érection imprévisible.

Il sourit, se demandant quel traitement Zora lui ferait subir si cela se produisait à son réveil. Il doutait cependant de la voir fuir la couche en hurlant comme l'avait parfois fait Morjane.

La journée suivante avait été un peu plus calme, mais pas autant qu'il l'avait imaginé. Zora était véritablement aussi insatiable que lui, et plus elle répondait à ses envies, plus il les voyait se manifester, sans jamais paraître devoir la choquer.

Elle trouvait au contraire charmant de le voir réagir si vivement à sa présence, trouvant dans la manifestation de son désir, une étrange reconnaissance de sa valeur, ce qu'elle considérait mystérieusement, comme un compliment à son égard.

Sa désinvolture à le toucher intimement lui avait peu à peu permis de se désinhiber, et il se permettait désormais des gestes que les siens auraient désapprouvé, et que les femmes auraient cherché à faire condamner. Mais, comme l'avait affirmé Zora, il éprouvait un véritable plaisir à aiguïser son désir, sachant, que par son sang, ou par sa bouche, il en profitait tout autant qu'elle, éveillant ou prolongeant le sien dans le même temps.

Ils trouvèrent cependant l'occasion de s'occuper un peu du chasseur.

Lucian s'était inquiété à l'idée qu'elle puisse vouloir toucher ce qu'il considérait désormais comme *son bien*, mais elle se contenta de le regarder installer le catalyseur, jusqu'au moment où elle remarqua l'une des modifications qu'il avait apportées au coupleur, celui qu'il avait momentanément posé à côté pour lui permettre d'atteindre le logement du catalyseur.

— Mais..., fit-elle en le prenant pour le tourner entre ses mains. Qu'as-tu fait ? Tu as...

Elle le regardait sous tous les angles, son anxiété à le savoir abîmé se muant en étonnement.

— À quoi sert ce connecteur ?

— Il m'a permis de dériver un peu de la puissance du moteur pour alimenter le régulateur de température, je ne voulais pas que mes tentatives de faire tourner les deux moteurs fassent trop de dégâts.

— Ingénieux, avoua-t-elle, impressionnée. Tu as procédé à d'autres modifications ?

Ce n'était pas un intérêt poli, ou une tentative pour évaluer ses capacités techniques, mais plus la curiosité de pouvoir découvrir des astuces et des compétences qu'elle n'avait jamais vues. Il démontra le catalyseur, qu'il venait pourtant à peine de mettre en place, pour lui montrer quelques-uns des ajustements qu'il avait réalisés.

Elle en contesta un, mais il refusa de le supprimer, même s'il semblait inutile.

Pour d'autres, en revanche elle se montra enthousiaste, excitant sa fierté ; il réalisa alors qu'il pouvait être agréable de travailler avec une femelle, et qu'il aimait l'approbation qu'elle manifestait face au travail qu'il avait accompli.

Dans son peuple, les mâles et les femelles avaient des activités bien distinctes, et suffisamment spécifiques pour qu'ils ne se retrouvent que très exceptionnellement à travailler ensemble. Les mâles chassaient, construisaient, réparaient ; les femelles préparaient les repas, entretenaient les cases et le village, s'occupaient des enfants et des anciens.

Il arrivait que, par la force des choses, les hommes – lui par exemple – se chargent de faire à manger, ou qu'une femelle répare quelque chose par nécessité, mais c'était ponctuel et dans des circonstances très particulières, quand la personne habituelle ne pouvait pas s'en occuper, ou qu'elle était isolée du clan et que le problème ne pouvait être ignoré.

Si Lucian cuisinait occasionnellement, c'est qu'il voulait jouir d'une certaine indépendance, et ne tenait pas à devoir revenir trop souvent au village, il avait envie de vivre seul, ce qui l'obligeait à une certaine autonomie dans ce domaine.

Avec Zora, il trouvait la vie plus douce, elle ne se chargeait pas de son intendance, mais le secondait avec un naturel qu'il appréciait. Elle lui donnait envie de sourire, de profiter des moments passés ensemble, il aimait la voir s'émerveiller, s'enflammer, il adorait la voir lui tenir tête sans aucune crainte, s'amusait de la voir s'attaquer à lui pour exercer ses réflexes.

Il repensa à leur combat du midi. Cette fois, elle n'avait pas eu besoin d'être en colère contre lui, elle lui avait simplement demandé de se prêter à une lutte amicale. Il avait cru qu'elle cherchait juste un moyen de se dégourdir, mais

il avait vite compris qu'elle y mettait la même énergie que la veille, et que si elle n'avait plus sa fureur pour l'aider, elle n'en était pas moins dangereuse pour autant.

Il l'avait tout de même battue, son endurance était en dessous de la sienne, mais loin de s'en sentir frustrée ou contrariée, elle l'avait remercié de se montrer aussi combatif.

En avait suivi une nouvelle conversation sur leur différence. Elle lui avait appris qu'elle trouvait difficilement des adversaires à sa hauteur, étant donné que les siens craignaient de la blesser.

— Mais de toute façon, tu cicatrisés à toute vitesse, s'était-il étonné, ils n'ont pas lieu de s'en faire pour une blessure qui guérira presque instantanément.

— Pas aussi vite qu'eux, et j'ai une tolérance à la douleur quasiment nulle. En plus, je te rappelle que, pour eux, faire le moindre mal à une femme est une abomination.

— Nulle, avait-il répété, stupéfait. Je t'ai vu avec des blessures qui auraient fait hurler un homme, et tu n'as pas dit un mot, tu as continué à te battre.

— Je n'avais pas vraiment le choix, fit-elle remarquer avec un certain humour, et crier ne m'aurait rien apporté. C'est une question d'habitude, il m'a fallu apprendre à ne pas montrer ma souffrance, sans quoi les hommes auraient cessé d'accepter de m'affronter ; et pour progresser, il fallait que je combatte.

— Tu n'avais pas confiance en eux pour te défendre ?

— Là n'est pas le problème, j'ai vécu sur terre toute ma jeunesse, les humains sont assez particuliers et plutôt agressifs, certains désiraient notre mort. Je voulais pouvoir compter sur moi autant que sur les hommes. Il y avait d'autres femmes, d'autres enfants à protéger, je n'aurais pas voulu que les uns ou les autres soient blessés parce qu'un homme aurait eu besoin de s'occuper de moi, plutôt que d'eux.

Elle prétendait souvent qu'elle abusait de la nature et des règles des mâles de son peuple pour obtenir égoïstement ce qui lui faisait envie, mais il réalisait qu'elle les faisait dans un but altruiste, ou tout au moins pour ne pas être une charge pour son peuple.

Peu après, il lui avait demandé de se vêtir, et quand elle lui avait demandé si sa nudité le gênait, il lui avait répondu qu'il se sentait mal à l'aise de voir son propre corps réagir aussi fréquemment, et que l'exposition constante de ses attraits ne l'aidait pas à se contrôler.

Elle avait alors commencé par lui dire que cela ne la gênait nullement, mais sur son insistance, lui avait accordé une concession en couvrant ses fesses avec l'un de ses pagnes. Il avait beau essayer de se contrôler, cette zone de peau continuait à le faire fantasmer depuis qu'elle s'était laissé prendre à genoux.

Il avait pourtant vite compris que cela ne serait pas suffisant, car il trouvait sa physionomie de plus en plus agréable, et ayant découvert les vertus érotiques d'autres zones, il n'était plus uniquement excité par son arrière-train, mais tout autant par sa poitrine ou sa nuque.

>

Chapitre 17

Si Lucian avait des connaissances techniques qui avaient su impressionner Zora, il n'avait en revanche aucune notion de vol, les objets et engins qu'ils avaient récupérés étant tous, soit trop petits, soit trop abîmés pour permettre de se livrer à cette expérience.

Zora avait longuement réfléchi avant d'accepter de lui en expliquer les bases, et quand il avait manifesté le désir d'essayer son chasseur, elle avait cherché à le dissuader, prétextant qu'il était dangereux de naviguer sur leur planète, des interférences rendant les instruments inutilisables, ce qui lui avait valu sa chute, et les conséquences qui l'accompagnaient.

— Il n'y a pas eu que du négatif à ton accident, avait-il avancé.

Il se rendait bien compte qu'il s'habituaient à sa présence. Son tempérament, autant que son éducation, le poussait à croire qu'elle lui appartenait – et qu'elle ne repartirait pas –, mais il avait besoin d'être rassuré, besoin de savoir qu'elle ne regrettrait que sa rencontre avec la bao, et pas ce qui en avait découlé, ce qu'ils vivaient depuis quelques jours ensemble.

— Ce n'est pas ce que je dis, s'était-elle récriée, mais il serait dommage que tu abîmes ton joujou.

Elle s'amusait énormément depuis qu'elle avait compris combien il tenait au chasseur, et elle avait vite compris combien cela lui coûtait quand il acceptait de la laisser y toucher.

— Juste un petit vol, que je puisse avoir une idée sur la manière de m'y prendre, tu ne voudrais pas que je m'écrase en essayant de le découvrir tout seul.

Elle avait grimacé et il avait compris qu'il n'y avait pas que les interférences pour la retenir.

— Tu as pour consigne de ne pas m'apprendre, n'est-ce pas ?

— Il est souvent dangereux de remettre des technologies avancées à des peuples comme le tien. Nous n'avons pas pour vocations de partager nos connaissances. Il est plus sage que chaque race apprenne par elle-même ce qui lui est vraiment nécessaire.

Lucian s'avança vers elle, la prit dans ses bras et, tout en prenant garde à ne pas se laisser tenter, griffa doucement sa gorge avec ses crocs, la sachant particulièrement sensible à ce contact.

— Il est parfois intéressant de découvrir d'autres choses, d'autres manières de vivre, chuchota-t-il.

Zora frissonna entre ses bras.

— Je sais que tu le découvriras tout seul, avait-elle avoué.

— Mais tes hommes espèrent que je vais le détruire en essayant, termina-t-il pour elle.

Elle hocha la tête pour confirmer ce qu'il avait déduit, en souriant, il reprit.

— Je vais te dire un secret, Zora, je ne crains pas les interférences.

Elle s'écarta pour le regarder et pouvoir juger s'il était sérieux ou non.

— Elles ne font pas que perturber les instruments, elles coupent tous les circuits électriques, elles éteignent les moteurs, s'alarma-t-elle en croyant qu'il ne mesurait pas le danger.

— Pas avec ce chasseur, répondit-il tout sourire.

— Si ! C'est pour ça que...

Elle s'interrompit et son inquiétude latente se transforma en doute.

— Tu savais pour les interférences, réalisa-t-elle, tu as fait quelque chose avec le chasseur.

Il s'amusait de son étonnement, s'émerveillait de la vitesse à laquelle elle réfléchissait.

— Tu as modifié le chasseur, reprit-elle, plus sûre d'elle. Comment ?

Lucian éclata de rire avant de l'embrasser à pleine bouche, principalement pour éviter de se laisser aller à boire son sang.

Il avait décidé qu'il volerait et il ne comptait pas se laisser distraire tout de suite par d'autres plaisirs.

— Chacun ses secrets, fit-il, le souffle court. Si nous n'avons pas la technologie, c'est que nous n'avons pas les matériaux de base pour cela, mais nous avons la connaissance et l'instinct, et nous utilisons tout ce que nous pouvons trouver.

— Vous êtes à l'origine des perturbations, réalisa-t-elle, c'est pour ça que tu es aussi sûr que le chasseur ne sera pas affecté.

— Si je réponds par l'affirmative, cela te décidera-t-il à m'apprendre à voler ?

Zora réfléchit un long moment, il se contenta de la tenir contre lui, n'essayant pas de la distraire pendant qu'elle pesait le pour et le contre.

— Je veux d'abord savoir comment vous faites, décida-t-elle.

Lucian se détacha de la jeune femme, il recula d'un pas.

— Non, déclara-t-il fermement. C'est notre moyen de défense le plus efficace. Nous ne pouvons pas empêcher les races telles que la vôtre de venir jusqu'à nous, mais nous pouvons les priver de cet avantage qu'est la technologie pour les empêcher de nous asservir ou de piller nos biens. S'ils décident de venir, nous nous trouvons à égalité au sol. Je ne te révélerai pas notre secret, ce serait trahir mon peuple.

Il crut un instant que cette déclaration mettrait fin à leur entente, qu'elle n'accepterait pas un manque de confiance aussi manifeste, qu'elle prendrait sa loyauté envers son peuple pour un désaveu des concessions qu'ils avaient faites pour vivre ensemble au cours de ces quelques jours.

Ils se dévisagèrent un moment en silence, puis Zora demanda :

- Tu es sûr qu'il ne sera pas sujet à une panne ?
- Aucune chance, la mécanique fonctionne parfaitement, et il est isolé des autres soucis potentiels.
- Très bien, il faudra que tu me fasses une place entre tes jambes, le chasseur n'est pas prévu pour deux personnes.
- Je suis toujours prêt à te faire une place entre mes jambes, avait-il répondu en souriant.

Elle avait grondé à cette répartie, puis soupiré, consciente qu'elle n'aurait pas dû se laisser convaincre, mais elle n'était pas revenue sur sa décision de l'aider.

Pourtant, si Lucian avait frémi de plaisir en sentant les moteurs vibrer sous lui, il avait vite déchanté en comprenant qu'il n'était pas aussi simple qu'il y paraissait de diriger l'appareil, et que connaître l'utilité des divers instruments du tableau de bord ne permettait pas de savoir les utiliser aux moments adéquats.

Zora était tout à fait à l'aise et certains de ses gestes étaient de tels automatismes qu'elle ne songeait pas toujours à lui en expliquer la nature. Il reconnut par-devers lui que, sans sa présence, s'il avait dû essayer de le faire voler sans son aide, il aurait probablement détruit le chasseur, bien avant d'en avoir vraiment saisi son fonctionnement.

Le soir, ce fut Zora qui s'occupa du repas, l'esprit encore en ébullition, et le corps pas totalement remis de la tension de l'exercice, Lucian était épuisé. Il n'aurait jamais cru que voler puisse demander une telle énergie, et une telle concentration.

Quand ils s'allongèrent, la jeune femme vint contre lui, mais se montra plus distante que les jours précédents. Il ne regrettait pas vraiment qu'elle ne cherche pas à l'exciter, cependant, il craignait qu'elle ne s'en veuille de lui avoir appris à voler.

— C'est le seul appareil que nous ne posséderons sans doute jamais, voulut-il la rassurer. Je te l'ai dit, nous n'avons pas les matériaux nécessaires pour en créer d'autres, ce n'est pas comme si tu avais trahi ton peuple.

— Je ne regrette pas de t'avoir appris, avait-elle soupiré avant de lui tourner le dos.

Il la sentait malheureuse, percevait une peine qu'il ne comprenait pas, il referma ses bras autour d'elle, l'enveloppant de son corps.

— Zora ? demanda-t-il.

— Dari viendra demain, murmura-t-elle. J'ai l'impression de n'avoir pas eu assez de temps avec toi.

— Rappelle-le, dit que tu en veux plus, pria-t-il en sentant son propre sentiment de satisfaction disparaître à l'idée de son départ.

— Ça ne changerait rien. Avec toi, je crois que j'aurai toujours l'impression qu'il m'en faudrait plus.

Lucian ronronna de plaisir, il avait également cette impression, mais l'entendre l'exprimer était particulièrement agréable, cela gonflait son ego si souvent malmené par Morjane dans le passé.

— Alors, reste avec moi, je veillerai sur toi, proposa-t-il.

Il griffa sa gorge, sentit le désir se répandre en lui, son sexe se dresser contre ces fesses qu'il aimait, mais avant qu'il ne se décide à la mordre véritablement, elle avoua.

— Je ne peux pas, ils ont besoin de moi.

— Besoin ?

Ce mot semblait contenir plus qu'il n'aurait dû, et à son odeur, il comprit qu'elle ne lui avait pas tout dit sur elle, ou sur la raison de son retour sur la planète. Il s'écarta sans pour autant la relâcher complètement, elle se retourna pour lui faire face.

— Tu ne veux pas trahir les tiens, dit-elle, mais je ne peux pas non plus faire faux bond aux miens. Je suis venue pour essayer d'initier une discussion entre nos peuples.

Lucian appréciait peu ce qu'il venait d'entendre, heureusement elle ne s'arrêta pas à ça, elle poursuivit :

— Que tu sois parvenu à me distraire à ce point n'était pas prévu, et que je m'attache à toi encore moins. Et si j'ai préféré oublier mon devoir pendant quelques jours, je ne peux pas éternellement l'ignorer. Mais tout ce que j'y ai gagné, c'est que maintenant, je vais avoir des scrupules à me servir de toi comme intermédiaire, et j'en aurais tout autant à savoir que je ne fais pas tout mon possible, pour le bonheur des miens.

— Ils n'auront pas nos femelles. Que tes hommes rencontrent ou non nos chefs de clans n'y changera rien, voulut-il la dédouaner.

— Mais ils auront essayé, plaida-t-elle, ils n'auront pas de regret d'être repartis sans s'être accordé une chance.

— J'aurais dû t'emmener dans mon clan, tu aurais compris pourquoi ce que tu demandes est irréaliste.

— Il n'est pas trop tard, s'anima-t-elle. Quand Dari sera là, nous irons avec toi et...

— Non, trancha-t-il sans la laisser finir. Je n'emmènerai pas un homme dans mon village, ce serait trop risqué, il serait mis à mort avant d'avoir pu approcher Hoviv.

— Ils sont à même de se défendre, répliqua-t-elle, un peu vexée.

— En emmener plusieurs serait une déclaration de guerre, je serai tué avec eux, ou je les tuerai pour ne pas trahir mon clan. Une telle rencontre ne peut pas bien finir, trancha-t-il fermement.

— Mais, pourtant, tu m'y aurais emmenée, fit-elle, stupéfaite.

Elle était incapable d'imaginer que la famille et les amis de cet homme puissent se montrer aussi agressifs qu'il les décrivait.

— C'est différent, tu es une femme.

Face à son regard stupéfait, il expliqua.

— Même si tu n'es pas l'une d'entre nous, tu as une valeur potentielle, et si j'affirme que tu m'appartiens, même si personne ne te fera confiance, ils ne chercheront pas non plus à te faire le moindre mal. Je suis le champion, ils connaissent mes capacités, aucun n'osera risquer de devoir m'affronter pour avoir touché à mon bien.

— Ton *bien*, grinça-t-elle.

— Dans ta bouche, cela sonne comme une injure, dit-il, désolé, mais je t'assure que tu as une valeur immense pour moi.

Il caressa le creux de ses reins, admira son visage. Pouvait-il encore se passer d'elle ? Pouvait-il véritablement croire qu'il y aurait une vie sans elle à ses côtés ? N'y avait-il pas un moyen de la retenir sans mettre en danger la sécurité de son clan ?

Il savait comment réagirait son peuple face à l'attente des Sarangins, il n'y avait aucun espoir de voir un accord en découler, et pourtant, il n'avait pas envie de voir Zora repartir.

— Viens avec moi, proposa-t-il doucement. Reste ici avec moi !

Elle secoua la tête.

— Je ne peux pas rester, j'ai... Ils ont besoin de moi.

— Pourquoi ?

Elle continua à secouer la tête et, pour la première fois, il vit des larmes dans ses yeux.

— Je ne peux pas les laisser, ce ne serait pas honnête de ma part de sacrifier leur bonheur pour le mien.

— Et que fais-tu du mien ?

Il était étonné d'avoir pu poser une telle question, mais en voyant à quel point elle en était bouleversée, il ne le regretta pas, elle était suffisamment attachée à lui pour avoir envie de se préoccuper de ce qu'il voulait.

— Tu me suivrais ? demanda-t-elle avec une sorte d'angoisse. Tu quitterais ton monde pour moi, en sachant que tu ne le reverrais plus jamais ?

En était-il capable ? Pouvait-il vivre au milieu d'inconnus, dont les mœurs étaient si différentes des siennes ?

Il réalisa soudain ce qu'il lui demandait, et la raison pour laquelle elle ne pouvait l'accepter. Il pouvait la protéger, mais il ne pouvait pas envisager de changer radicalement le mode de vie de ses congénères, et le tempérament de Zora ne s'accorderait jamais des contraintes d'obéissance féminine propre à son monde.

— Je ne crois pas, avoua-t-il.

Elle se contenta d'un faible sourire pour lui montrer qu'elle le comprenait, et sans rien ajouter se cala dans son épaule, l'entourant de son bras comme pour se l'approprier. Il resserra sa main sur sa hanche, toute joie d'avoir appris les rudiments du vol désormais irrémédiablement oubliée.

Demain, son Dari viendrait une nouvelle fois la lui enlever, et il ne savait pas s'il parviendrait à se résoudre à la voir s'éloigner, car cette fois, il savait ce qu'il laisserait s'échapper en la voyant partir.

Ils avaient peu dormi, chacun appréhendant le lendemain.

Le matin, ils avaient essayé de fuir leur angoisse dans une étreinte censée leur permettre de se rassasier l'un de l'autre, mais elle n'avait fait qu'accentuer tout ce qui leur manquerait à l'avenir, et les avait laissés encore plus mal qu'ils ne l'étaient déjà.

Pourtant, ce fut la colère qui, une fois de plus, leur permit de dissimuler leur tristesse.

Si Lucian s'était habitué à la voir à demi nue, il n'entendait pas la voir exposer ses charmes à la vue d'un autre mâle et, que ce dernier soit ou non, l'équivalent d'un père pour elle n'y changeait rien.

Il était parvenu, à force de cris et de menaces à l'encontre de l'homme, à lui faire enfiler les vêtements avec lesquels elle était venue, mais il trouvait malgré tout que sa brassière était encore insuffisante à la couvrir, prétextant qu'elle laissait une partie de son dos et de son ventre à nu.

— Ce sont mes vêtements, cria-t-elle. Ceux que je porte tous les jours quand je ne suis pas dans les zones d'entraînement.

— Mais ils sont indécents, répliqua-t-il, et je ne veux pas qu'on te voie comme ça. Tu dois couvrir ton ventre !

— Je combats les hommes du vaisseau avec uniquement un pantalon, sans rien d'autre pour me couvrir, s'emporta-t-elle avec humeur.

Il gronda féroce en imaginant le regard d'autres hommes sur ce corps qui lui appartenait.

— C'est plus fort que toi, il faut que tu me provoques. Te rends-tu compte que la jalousie pourrait me pousser à tuer ton Dari ?

— Si tu touches à un seul de ses cheveux, tu n'auras plus jamais le moindre souci avec tes érections, je peux te le promettre.

Il gronda encore plus fort, attrapa la chemise qu'il avait dénichée dans ses affaires, et qu'il utilisait occasionnellement quand les pluies rafraîchissaient l'air, et par la force, il essayait de la lui enfiler.

— Continue comme ça, je la déchire, cria-t-elle.

— Essaie et je te promets que tu t'en souviendras, répliqua-t-il sans se laisser intimider en parvenant à l'obliger à mettre un bras dans une des manches.

— Je vois que tu t'es fait un ami qui sait comment s'occuper de toi, fit une voix ironique.

— Dari !

S'échappant de la chemise à demi enfilée, elle s'élança vers lui, avant d'être brusquement retenue par un bras puissant qui l'attrapa par la taille. Lucian la plaqua contre lui avec force.

— Mais lâche-moi, il ne me fera aucun mal, s'agaça-t-elle en l'entendant grogner, imaginant sans mal qu'il montrait ses crocs.

Elle vit la posture de Dari changer, aperçut des ombres dans les taillis.

— On se calme, s'écria-t-elle instantanément en cessant de se débattre. Il ne me fait aucun mal, il réagit juste dans un réflexe protecteur.

Posant une main sur le bras qui la ceinturait, elle s'adressa à Lucian.

— Détends-toi et arrête de grogner, ou ils vont finir par croire que tu me veux du mal.

— Je t'avais prévenue, tu n'es pas assez habillée, ça exacerbe ma jalousie, répliqua-t-il, les dents serrées.

— Lucian, s'agaça-t-elle en levant les yeux au ciel.

— Il sait que tu nages nue avec les hommes quand tu es sur le vaisseau ? s’amusa Dari.
Le grondement se changea en rugissement, et ce fut à son tour de retenir Lucian.
— Bon sang, tu avais besoin de lui dire un truc pareil, haleta-t-elle sous l’effort qu’elle faisait à immobiliser les cent kilos de muscle.
— Ça te donne une idée de ce que tu me fais vivre, quand tu agis contre ton intérêt, s’amusa-t-il en la voyant peiner à contenir Lucian. Je crois que je l’apprécie déjà.
— Et puis merde, fit-elle en le lâchant.
Lucian regardait l’homme qui lui faisait face avec désormais plus de curiosité que d’agressivité, ce dernier semblait véritablement s’amuser de la situation. Aussi étonnant que cela puisse paraître, cela le rassura.
Il y eut un mouvement à la lisière de la clairière, et immédiatement il recommença à gronder.
— Retournez à la navette ! ordonna Dari. Je doute qu’il essaye de s’en prendre à Zora, et je pense pouvoir me débrouiller. Si ce n’est pas le cas, la princesse saura te le faire payer, ajouta-t-il pour Lucian avec un certain amusement.
Lucian renifla de mépris, mais quand il vit le regard de la jeune femme, il se demanda si l’homme n’avait pas raison. Elle ne lui pardonnerait probablement pas de s’attaquer à quelqu’un qui comptait pour elle.
— S’il t’a apporté autant de plaisir qu’il parvient à te mettre en colère, je commence à comprendre pourquoi tu voulais rester, reprit-il en s’adressant à Zora cette fois.
— Plus que je ne l’avais imaginé possible, avoua-t-elle.
— Viens m’apporter ton souffle, je crains que si c’est moi qui viens à toi, il ne se mette encore en colère.
Zora fit un pas en avant, mais fut de nouveau immobilisée.
— Lucian, ça suffit ! s’écria-t-elle avec agacement.
— Tu es à moi, gronda-t-il, il n’est pas question qu’il prenne ton souffle.
— Mais bon sang, tu te comportes comme un imbécile, il veut juste s’assurer que je vais bien.
— Il le voit, il n’a pas besoin de te toucher pour ça, répliqua-t-il, buté.
— C’est la moindre des politesses qu’il puisse profiter de ma saveur, soupira-t-elle, agacée de devoir lui expliquer une telle évidence.
— J’ai dit non, cracha-t-il. C’est trop personnel, ça m’appartient.
Ce fut au tour de Zora de gronder. Elle se retourna dans ses bras, attrapa son visage à deux mains avant de l’embrasser à pleine bouche.
Lucian l’enlaça, répondant avec fureur à son baiser exigeant, jusqu’à ce qu’elle s’écarte hors d’haleine.
— Ça, c’est un baiser, ce n’est pas un échange de souffle, asséna-t-elle, un peu haletante.
Elle approcha de nouveau sa bouche de la sienne, propulsa son haleine dans sa bouche sans lui laisser le temps de le transformer en baiser.
— Si tu avais expiré en même temps que moi, ça aurait été un échange de souffle. Je n’embrasse pas n’importe qui. Pas même les personnes qui sont importantes pour moi, je n’embrasse que mes amants.
Lucian était partiellement rassuré, mais il n’aimait pas son allusion à ses autres amants, cela remuait en lui un sentiment de jalousie et d’agressivité instinctif. Cependant, les mains de Zora sur ses joues se firent plus caressantes, elle laissa ses doigts glisser sur son cou et remonter dans un délicieux frottement derrière ses oreilles, il ronronna de plaisir à ce geste.
— J’ai besoin, moi aussi, de savoir comment il va, expliqua-t-elle dans une sorte de supplique.
Il poussa un soupir monstrueux, grimaça, mais donna néanmoins son accord d’un mouvement de tête raide.
— Tu restes là, et tu comptes jusqu’à vingt, ordonna-t-elle, plus sûre d’elle.
— Dix, rétorqua-t-il instantanément.
— Vingt et compte lentement, cela fait cinq jours que nous ne nous sommes pas vus, ça ne nous était pas arrivé depuis des années.
Elle l’entendit grogner, mais sourit à Dari d’un air vainqueur que Lucian ne pouvait pas voir. L’homme secoua la tête d’un air navré, comprenant parfaitement son état d’esprit. Il savait exactement l’effet que cela produisait de la voir obtenir gain de cause aux dépens de ce qu’on souhaitait pour elle.
— Tu es radieuse, il te réussit, déclara-t-il toutefois.
Lucian y vit un compliment, mais il eut toutes les peines du monde à ne pas venir l’arracher à l’homme, trouvant leur échange de souffle bien plus long que ce qu’elle lui avait décrit, seule l’immobilité de leurs lèvres lui disait qu’elle ne lui avait pas menti.
Enfin, elle releva la tête.
En deux pas, il fut derrière elle, l’attirant sans délicatesse contre lui, la plaquant littéralement contre son torse. Dari, restait perplexe comme s’il avait senti une chose plus inhabituelle que celle à laquelle il s’attendait.
— Tout va bien ? demanda-t-il.
Au lieu de lui répondre, elle le questionna à son tour, un peu tendue.
— Tu ne l’as pas senti ? s’étonna-t-elle.
— Je...
L’homme regarda Lucian avec une hésitation qui ne semblait pas du goût de la jeune femme.
— Bon sang, tu ne vas pas te faire des idées, c’est son inquiétude que tu as dû sentir, je vais parfaitement bien.
— Il est agréable, lui répondit Dari.
Zora haussa les sourcils.
— Évidemment, je croyais que tu l’avais déjà compris, railla-t-elle.
— Tu ne comprends pas. Je doute qu’il accepte de me donner son souffle, mais ce que je sens de lui à travers toi est véritablement... agréable.

Chapitre 18

— Non, souffla Zora, stupéfaite. Tu n'es pas en train de dire que...

— Je veux voir tes fesses !

Lucian rugit et Dari bondit en arrière pour éviter la main qui se tendait vers lui pour le frapper. Sans vraiment chercher à le retenir, Zora se retourna pour lui faire face, le regard qu'elle posa sur lui l'arrêta net, parvenant à faire taire la fureur que la demande de Dari venait de provoquer.

— Zora !

Elle ne réagit pas, se contentant de le regarder sans bouger, la bouche à peine entrouverte, une émotion indéfinissable sur le visage. Un peu inquiet, il vint caresser sa joue, l'attira contre lui, sans qu'elle le quitte des yeux et sans lui opposer la moindre résistance.

— Zora ? répéta-t-il, un peu inquiet, jetant un coup d'œil à l'homme avant de revenir à elle.

— Que ressens-tu pour moi ? murmura-t-elle.

— Quoi ? Je ne comprends pas ?

Elle lui semblait différente, sa réaction était étrange, sa question aussi. Elle reprit sur le même ton, détaché et pourtant si pressant.

— Tu serais aussi agressif si j'étais une femme de ton clan ? Si j'étais la tienne ?

— Moins, répondit-il sans hésitation. Je suis désolé, j'aimerais être capable d'agir aussi raisonnablement que tu le voudrais, mais tu provoques en moi une réaction plus violente que ne le ferait une autre. Avec lui à proximité, je ne parviens pas à contenir ma jalousie naturelle comme je le devrais.

— Zora, intervint Dari. S'il ne supporte pas de me laisser regarder ici, il va falloir que tu repartes avec moi pour que je vérifie... sans risquer d'y laisser ma vie.

Lucian gronda. Aucune des deux idées ne pouvait être tolérée, selon lui. Il resserra son bras autour de sa taille pour l'attirer plus près de lui.

— Tout doux, fit-elle, presque amusée, je voudrais pouvoir respirer si ça ne te dérange pas.

Il gronda plus sourdement, mais parvint, néanmoins, à relâcher un peu son étreinte. Il avait le cœur qui battait à toute allure, et en même temps avait l'impression de ne pas avoir assez d'air. Il ne se reconnaissait plus.

— Je n'y arriverai pas, avoua-t-il, et je ne te laisserai pas repartir avec lui.

C'était une évidence qu'il avait voulu nier depuis la veille, mais maintenant que le moment était venu de la laisser partir, elle s'imposait à lui.

— Tu auras vraiment réussi à me compliquer la vie jusqu'au bout, marmonna Dari. Tu n'aurais pas pu choisir un Rédanien, ou un Merakouide, même un humain me semble maintenant moins inquiétant que celui-ci.

— Au moins, il est capable de me défendre, fit-elle valoir, toujours souriante sans se détourner de Lucian.

— Un peu trop, si tu veux mon avis. Je ne plaisante pas, Zora, il faut que tu prennes une décision, j'ai besoin de savoir ce qu'il en est.

Il y avait une véritable angoisse dans le ton de l'homme, et bien qu'elle n'ait probablement pas la même origine, Lucian la vivait aussi. Il se passait quelque chose qu'il ne pouvait pas comprendre, mais il sentait instinctivement que cela changerait irrémédiablement sa vie. Et il la redoutait, craignant que cela ne le prive de celle qu'il tenait dans ses bras.

— Lucian, plaida-t-elle d'un ton apaisant, il faut que je lui montre mes fesses.

— Tu es à moi, il n'a pas à les voir. Elles sont à moi.

Il s'exprimait avec une véritable hargne.

— C'est exactement ce que nous voudrions savoir, avoua Zora.

— Quoi ? fit-il, déconcerté.

— Je ne t'ai pas parlé de toutes les spécificités de mon peuple, mais l'une d'entre elles nous permet de déterminer la personne qui nous est spécifiquement destinée, celui qui devient notre compagnon, notre amant pour le reste de notre vie, et qu'aucun autre ne peut remplacer.

— Tu veux parler de cette marque qui est apparue au bas de ton dos ? C'est ça qu'il veut voir ?

Il vit le sursaut de l'homme du coin de l'œil, mais était plus attentif à l'étonnement qui agrandit le regard de Zora.

— Une marque ? questionna-t-elle dans un souffle comme si elle craignait de le voir confirmer ce qu'elle attendait.

— Une trace sombre à la base de ton coccyx, précisa-t-il.

— Je veux la voir, clama Dari en osant s'approcher.

— Elle est à moi, gronda Lucian en retour, grognant dans sa direction, toutes dents dehors.

— Si tu dis vrai, je suis plus à toi que tu ne l'imagines, confirma Zora tranquillement.

— Je ne comprends pas, fit-il en réalisant qu'elle ne cherchait même plus à le calmer.

— Laisse-le voir, il pourra nous apprendre bien des choses grâce à elle.

— Je ne peux pas, souffla-t-il avec regret.

Il sentait son sang s'enflammer à cette idée, avait l'impression qu'il étouffait à force de lutter contre le besoin de la cacher aux regards des autres, et plus ils insistaient, plus l'envie était importante.

— Je ne serai jamais totalement à toi tant que l'un des miens ne l'aura pas vue, assura-t-elle. Dis-toi que Dari les connaît depuis ma naissance, la seule chose qu'il verra, qu'il n'a jamais vue avant, c'est cette marque.

Il s'accrocha à elle, à l'idée que s'il acceptait de faire ce qu'elle demandait, il pourrait la garder.

— Tu resteras ici ? Avec moi ?

— Je ne pourrai jamais plus être loin de toi, acquiesça-t-elle.

Sans le quitter du regard, le sentant indécis, mais moins obstiné, elle attrapa sa main pour la remonter, il s'aperçut alors qu'inconsciemment il couvrait la marque pourtant déjà cachée par le pantalon.

— Il ne me touchera pas, assura-t-elle en le sentant se raidir.

Lucian se força à ignorer son mouvement lorsqu'elle se découvrit en faisant glisser la taille de son pantalon par-dessus le galbe de ses fesses, fixant les iris de la jeune femme, s'obligeant à faire abstraction de l'homme qui s'avavançait.

Il frémit, il ne pouvait pas tolérer ça, il ne supporterait pas de...

— Mords-moi, souffla-t-elle en réalisant qu'il ne se contrôlerait pas.

L'homme hoqueta, mais d'un geste, elle l'avertit de ne pas intervenir, lui intimant de se taire.

Lucian ferma les yeux en plongeant sur sa gorge. Boire son sang, se gorger de sa saveur, de la sensation de plaisir qui y coulait, de cette sérénité étonnante qu'il y découvrirait, elle accaparait tous ses sens, lui permettant de ne plus prêter attention à l'intrus. Il la sentit se recouvrir et comprit que l'homme avait fini.

Il lapa une ultime goutte, puis rouvrit les yeux et se redressa.

— Dari ? fit-elle, lui indiquant qu'il pouvait intervenir.

— Tu ne devrais pas le laisser te faire du mal, ne put s'empêcher de rager Dari.

— Tu n'as aucune idée de la sensation que cela procure, mais contrairement à ce que tu crois, ce n'est nullement désagréable, contredit-elle tranquillement. Maintenant, dis-moi ?

Sa question ne soufflait plus de retard, elle voulait une réponse. Un peu embarrassé par la voix tranchante qu'elle utilisait pour s'adresser à un homme, Lucian le vit toutefois obéir.

— S'il la laisse voir, plus personne ne prendra la marque d'Hellus en référence.

Il leva les yeux sur Lucian et s'adressa directement à lui.

— Je protège cette enfant depuis presque toujours, je sais d'avance qu'elle ne te simplifiera pas la vie, mais je peux t'assurer qu'elle te rendra heureux.

— Combien y en a-t-il, s'impatient Zora en se tournant vers l'homme, malgré l'étau des bras de Lucian qui lui interdisait de lui faire véritablement face.

— Un seul, mais le brin est si épais, les volutes si sombres, que je comprends pourquoi tu voulais rester. Comment as-tu fait pour l'ignorer ?

— Un seul quoi ? Ignorer quoi ? gronda Lucian, incapable de suivre leur conversation.

— Je croyais que j'aurais peu de temps avec lui, fit Zora, répondant à Dari en ignorant les questions de Lucian. Je n'ai pas voulu en perdre un seul moment à réfléchir, je me suis contentée de vivre chaque minute aussi intensément que possible.

— C'est visible, affirma Dari, amusé.

— Je te laisse prévenir Obronca.

— Princesse, tu ne vas pas...

— Je ne sais pas ce que nous ferons, le coupa-t-elle, mais pour l'instant nous avons besoin de plus de temps que prévu. Comme tu t'en doutes, je ne lui ai pas parlé de Chèile, et il est temps que je le fasse.

Lucian gronda d'être ainsi dédaigné. Mais avant qu'il ne pose la moindre question, Dari s'inclina vaguement puis recula, et finalement se détourna et disparut dans la végétation.

Sidéré, Lucian le suivit du regard, ne comprenant pas ce qui avait pu le pousser à s'éloigner sans elle, même si une part de lui s'en réjouissait.

— Je croyais que... Il te laisse ici ?

Zora prit son visage entre ses mains une nouvelle fois, posa ses lèvres sur sa bouche et, lentement, doucement propulsa son souffle en lui, sans même chercher à l'embrasser, puis elle le regarda les yeux brillants de bonheur.

— Je suis ton Chèile, il n'a pas le pouvoir de nous séparer.

— Je croyais qu'il devait me dire des choses, dit-il, désespéré par ces changements d'attitudes qu'il ne comprenait pas.

— Il les a dites, certifia-t-elle, les yeux pétillants de malice. Il a dit que ton amour et le plaisir que tu m'as donné se sont imprimés sur ma peau, que ta marque est la plus belle que mon peuple ait jamais vue, et...

Elle le laissa languir une courte seconde, mais avant qu'il ne se décide à l'inciter à finir, acheva.

— ... que notre enfant sera magnifique.

— Notre enfant ? répéta Lucian, abasourdi.

Lucian crut que ses jambes allaient se dérober sous lui, il la regarda, ne vit aucune moquerie dans son sourire, juste la marque d'une tendresse et d'une douceur, qui le bouleversa encore davantage que sa révélation.

— La marque que tu vois est son empreinte, chaque fois que tu me fais l'amour, chaque fois que tu le nourris de ta semence, elle s'agrandit un peu plus. La seule obligation qui t'incombe, pour que tu puisses le voir venir au monde, c'est de continuer à le nourrir. Au moins une fois par jour. Et je crois que cela ne devrait pas te paraître insurmontable.

— Tu es enceinte ?

Elle rit à le voir aussi stupéfait, nullement inquiète à l'idée que le père de son enfant soit d'une autre race que la sienne, d'une autre culture.

— Enceinte, et comme si cela ne suffisait pas, je t'appartiens d'une manière unique qui devrait te plaire, et que chacun de tes hommes t'enviera.

— Je ne comprends pas, avoua-t-il, encore estomaqué par la nouvelle.

— Cette marque est une sorte de reconnaissance, elle montre aux yeux des miens, et de tous les autres, que j'ai trouvé mon Chèile, que personne ne peut plus espérer de moi la moindre attention intime, que j'ai déjà un amant dont je ne me laisserai jamais, et qu'il est désormais le seul à pouvoir me satisfaire ; que ta présence à mes côtés est indispensable à mon bonheur, et que me priver de toi serait une torture intolérable pour nous deux.

— Vraiment ? demanda-t-il, désireux de pouvoir la croire.

— Si tu m'avais parlé de la marque avant, je te l'aurais dit, ça t'aurait évité de te montrer aussi impoli avec Dari.

Elle l'embrassa en voyant qu'il se sentait un peu embarrassé, plus détendue maintenant que la menace s'était éloignée. Plus amusée que fâchée de l'avoir rendu si jaloux, elle reprit comme pour elle-même.

— J'aurais dû le comprendre : ce besoin constant de te sentir en moi, ce sentiment de ne jamais pouvoir me rassasier de toi, cette angoisse à l'idée de devoir m'éloigner. Dari a raison, j'aurais dû m'en rendre compte toute seule.

— Le savoir ne me rendra pas moins possessif, affirma-t-il.

— Cela devrait pourtant, s'amusa-t-elle, aucun autre homme ne peut plus éveiller le moindre désir en moi, tu es le seul à pouvoir le provoquer désormais, et également le seul à pouvoir le satisfaire.

Il gronda – de plaisir cette fois –, l'idée qu'elle reconnaisse être à lui le réjouissait infiniment, peut-être même plus que celle d'être bientôt père.

— Mais cela ne te protège pas du désir des hommes.

— Au risque de te choquer, s'esclaffa-t-elle, c'est l'intérêt de la brassière que tu voulais à tout prix remplacer par une chemise, elle permet à tout un chacun de voir que j'ai déjà trouvé l'être indispensable à mon bonheur. Ils ne se soucient plus de savoir si j'ai besoin d'un partenaire pour avoir du plaisir, ou d'un ami pour se charger de m'écouter et de me divertir, ils savent que je l'ai déjà trouvé et qu'aucun ne peut le remplacer.

Elle l'embrassa tendrement, frotta sa joue sur son torse avec bonheur.

— Nous n'avons choisi ni l'un ni l'autre de trouver notre amour avec quelqu'un d'aussi différent que nous le sommes, mais sache que loin de représenter une menace, chacun des hommes de mon peuple est devenu ton allié. Ils seront là pour t'aider à me protéger s'il le faut, et chacun t'apportera son appui si cela peut nous permettre de rester ensemble. Si en plus, tu acceptes de me laisser m'habiller comme je l'ai toujours fait, si tu leur permets de voir ma marque, tu seras accueilli avec un respect que tu ne peux même pas imaginer.

— Je ne vois pas en quoi voir ta marque changerait quoi que ce soit. Ne peuvent-ils pas se contenter de ce qu'en dira ton Dari ?

Zora releva la tête pour le regarder, elle était amusée par son obstination à vouloir la cacher aux autres.

— Ce qu'en dira Dari ne saurait que les rendre curieux. Je n'ai pas la possibilité d'en juger par moi-même, mais ce qu'il en a vu l'a amené à qualifier ta marque comme plus belle que celle d'Hellus ce qui, pour nous, était jusqu'à aujourd'hui la référence, les hommes seront donc impatients de la voir, et probablement de féliciter l'homme qui en est responsable.

— Me féliciter ?

— Tu es responsable de ce que tu imprimes sur mon corps, si l'enfant dessine un motif sur ma peau en grandissant, il se contente d'étaler au grand jour le plaisir que tu me donnes et qu'il répercute. Plus la trace est sombre et étendue, plus il est visible que tu as cherché à me procurer du plaisir, et plus tu le fais, plus les hommes t'en seront reconnaissants.

Lucian restait perplexe, il avait du mal à intégrer toutes ces informations.

Qu'un chef de clan puisse se réjouir d'apprendre que le village allait s'agrandir d'un membre supplémentaire était une chose ; qu'un grand nombre d'hommes puissent le faire le laissait plus dubitatif. Lucian n'était pas vraiment sûr d'apprécier cette attention, d'autant qu'elle était masculine.

— Tu n'es pas heureux de savoir que je resterai avec toi ? D'être père ?

Cette dernière question avait des accents angoissés qu'il ne tolérerait pas d'entendre. Il se pencha sur elle, et lui imposa son souffle, espérant qu'il la rassurerait plus qu'il ne pouvait le faire avec des mots maladroits, conscient que son attitude récente pouvait prêter à confusion.

Elle retint sa nuque, se gorgeant de ses sentiments avant de l'embrasser avec passion.

— Tu m'as mordue, haleta-t-elle en jouant avec son pagne. Tu me dois...

Un son sourd résonna soudain avec force, la faisant sursauter et l'interrompant. Lucian se redressa immédiatement, tendant l'oreille. L'appel se propagea pendant une demi-minute. Quand il cessa, Lucian posa un doigt sur ses lèvres pour l'empêcher de poser la moindre question, guettant les bruits alentours avec inquiétude. Après un silence de presque deux minutes, le son se renouvela et Lucian se détendit.

— Mon chef a besoin de moi, il m'appelle, expliqua Lucian en la relâchant. Il faut que je rejoigne le village.

— Un problème ? s'inquiéta-t-elle.

— Non, pas pour l'instant, en tout cas.

Tout en se précipitant vers l'abri, il expliqua.

— Il réclame simplement ma présence à ses côtés. S'il y avait eu un problème grave ou une menace imminente, le cor aurait sonné de façon brève et répétée. Cependant, maintenant que l'appel a été lancé, il résonnera toutes les demi-heures tant que je ne serai pas revenu au village.

En un tour de main, et tout en parlant, il avait suspendu à l'intérieur de l'abri, le sac contenant ses réserves, et il s'attela maintenant à le fermer pour éviter l'intrusion d'animaux pendant son absence. Une fois ces quelques précautions mises en place, il se tourna vers Zora, la regardant avant de jeter un œil au chasseur.

— Tu peux marcher sur une longue distance ? s'enquit-il.

Il rechignait à montrer son acquisition, et si son arrivée dans un tel engin lui aurait valu des louanges, il préférerait garder cette découverte pour lui encore un peu, le temps d'être réellement capable de l'utiliser sans se ridiculiser.

— Je suis capable de courir pendant presque trois heures sans trop d'effort, répondit-elle, visiblement soulagée qu'il envisage à l'emmener avec lui.

— Avant sans doute, mais n'est-ce pas dangereux pour l'enfant ?

Elle sourit et vint contre lui en souriant de cette inquiétude toute masculine.

— Il est bien trop petit pour être une gêne, et là où il est, il ne risque rien.

— Pourquoi ai-je l'impression que ton Dari ne m'aurait pas répondu la même chose ? grommela-t-il, indécis.

— Il aurait montré plus de réserve, avoua-t-elle, mais cela ne m'aurait pas empêchée de te suivre. Je t'assure que je ne risque rien.

Lucian tourna le regard vers le chasseur, il n'aimait pas l'idée de le dévoiler, mais il n'avait pas l'intention de faire prendre le moindre risque à la jeune femme et à sa progéniture.

— Lucian, c'est le seul enfant que j'aurai jamais, je ne le mettrai pas sciemment en danger, fais-moi confiance.

— Le seul ?

— Normalement oui, notre constitution est un peu particulière. Nous en reparlerons plus tard, tu es pressé si je ne m'abuse.

Il lança un dernier regard au chasseur puis, paraissant se décider, approuva avant de se mettre en route.

Il avait tout d'abord envisagé l'idée de marcher, mais il se doutait un peu de la raison de sa convocation, et il avait tout intérêt à ce que les hommes ne viennent pas s'approcher de ses affaires, il préférait donc les rencontrer le plus loin possible d'ici. Il se mit donc à marcher à grands pas, espérant qu'elle le suivrait sans trop de difficulté.

Dari lui avait abandonné la surveillance de celle qu'il considérait comme sa fille, Zora semblait lui faire entièrement confiance et il voulait de tout son cœur ne pas leur faire défaut.

Mais, tout en marchant, il songeait à toutes les choses qu'elle lui avait révélées sur son monde ; à toutes celles qu'il lui avait racontées sur le sien ; à chacune des confidences sur leur manière de traiter leurs femmes qui l'avait scandalisé.

Et il se demandait comment elle serait perçue par son clan. Comment elle verrait son monde. Et plus que tout, il se demandait si elle pouvait s'y adapter.

Elle avait été choyée par un père, par un peuple qui vénérât ses femmes, d'après ce qu'elle disait, saurait-elle s'adapter à un monde qui ne lui laisserait que peu de libre arbitre ?

Zora était une bénédiction pour lui, un trésor qu'il ferait tout son possible pour garder, mais encore fallait-il que son clan l'accepte.

Et ce peuple qu'elle disait si attaché à ses femmes, pouvait-il vraiment l'abandonner sans chercher à obtenir quelque chose en échange.

Lucian courait pour répondre à l'appel de son chef, mais il se demandait où sa course le menait vraiment. Avait-il rendez-vous avec une nouvelle vie pleine de bonheur avec Zora ? Ou amenait-il la discorde et le danger dans son monde en y faisant pénétrer une étrangère ?

Les Éditions Sharon Kena
www.leseditionssharonkena.com
3 rue de la source - 57340 Morhange

dépôt légal : juin 2015
N° ISBN : 978-2-36540-870-1

Photographie de couverture : Depositphotos.com
Illustration de couverture : Feather Wenlock